Nº 502 — Tome CXXXIII 16 Mai 1919

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Trentième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**




HENRI ALBERT, DOCTEUR A. P., JACQUES-ÉMILE BLANCHE, GEORGES BOHN, R. DE BURY, CANUDO, LÉON DEFFOUX, FAGUS, R. HOLLIER, A. KERENSKY, ÉMILE LALOY, ROGER LAMBELIN, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL, CAMILLE PITOLLET, HENRY PRUNIÈRES, RACHILDE, CARL SIGER, B. TOKINE, PAUL VULLIAUD, ÉMILE ZAVIE.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

## SOMMAIRE

N° 502. — 16 MAI 1919



### REVUE DE LA QUINZAINE





### MANUSCRITS

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

*L'AFFAIRE KORNILOFF*

# RÉPONSE NÉCESSAIRE

—

Dans le numéro 499 de votre estimable revue vous avez publié un article de B. Savinkoff sur *l'Affaire Korniloff*. L'auteur rapporte les événements liés à l'insurrection, si néfaste pour la Russie, de Korniloff, en qualité « de témoin et d'acteur ». Malheureusement M. Savinkoff estime qu'en qualité de témoin et d'acteur il peut ne tenir aucunement compte de la réalité. Il estime qu'il a le droit de présenter aux lecteurs une fable fantastique, remplie d'attaques calomnieuses et de mauvaise foi dirigées contre tous les acteurs de la Grande Révolution qui ne lui plaisent plus aujourd'hui.

Il circule à l'étranger beaucoup de fables et d'inventions à propos de la Grande Révolution Russe. Généralement elles restent sans réponse, et, quant à ce qui me concerne en particulier, je n'y apporte pas grande attention. Mais cette fois je suis obligé d'attirer l'attention de l'opinion publique en France sur la façon dont on respecte quelquefois la vérité. En effet, le passé révolutionnaire de B. Savinkoff sa participation temporaire assez étroite au Gouvernement provisoire peuvent donner à ses inventions une autorité particulière aux yeux de ceux qui sont mal informés des événements de la Grande Révolution Russe.

Je n'examinerai pas en détail tout l'article de Savinkoff.

Je m'arrêterai seulement sur quelques faits liés directement à l'affaire Korniloff.

I

Dans son article, Savinkoff commence l'histoire de l'insurrection du général Korniloff au chapitre 5, à la page 402. Le 26 août, au soir, Savinkoff arrive au Palais d'Hiver pour défendre devant le Gouvernement provisoire le projet comportant l'introduction de la peine de mort à l'arrière. Mais il est appelé dans le cabinet de travail de Kérensky. Là, le Ministre-Président, en présence de MM. Balavinsky et Virouboff, lui tend, sans mot dire, le texte de l'ultimatum signé V. Lvoff. Dans cet ultimatum le général Korniloff exigeait du Gouvernement provisoire la remise entre ses mains de tous les pouvoirs civils et militaires. Cet ultimatum apparaît à Savinkoff comme une « mystification », mais Kérensky lui déclare :

Qu'il avait vérifié la déclaration de Lvoff, par fil direct, avec le général Korniloff, et comme preuve il me tendit le ruban enregistreur de sa conversation avec le Généralissime. Ce ruban ne contenait pas le texte de l'ultimatum présenté par Lvoff. Kérenski demandait brièvement si le général Korniloff confirmait ce qu'avait dit Lvoff, et le général Korniloff répondait : « Confirme ». Ni à ce moment-là, ni plus tard, je n'ai compris et je ne comprends pas encore maintenant comment, dans une affaire d'une si énorme gravité, Kérenski avait pu se contenter d'une interrogation aussi vague. De même je n'ai pas compris et je ne comprends pas davantage maintenant comment le général Korniloff avait pu confirmer un texte aussi qu'il ne connaissait pas et qu'il ne pouvait pas connaître. J'étais convaincu qu'au fond de tout cela il y avait un malentendu.

C'est l'évidence même ! Ce Korniloff et ce Kérensky, quels enfants ! A Pétrograd, V. Lvoff raconte Dieu sait quoi au Ministre-Président de la part du Généralissime, et le Ministre-Président ne fait pas même allusion au contenu de sa conversation avec Lvoff. Il se borne à poser au Généralissime une seule question assez vague : « Général ! Confirmez-vous ce qu'a dit Lvoff ? » A cela le général Korniloff, sans hésiter un instant, répond : « Confirme », quoique ne sachant pas et ne pouvant savoir ce qu'il confirme. Evidemment ce n'est pas par naïveté que Kérensky a posé la question ainsi, mais sans doute avec l'arrière-pensée de confondre et de tendre un piège

au général Korniloff qui, lui, fait preuve d'une naïveté et d'une légèreté véritablement légendaires! Et cet homme est, d'après Savinkoff, le seul capable de sauver l'armée et la Russie! Mais ce qui est peut-être plus extraordinaire encore, c'est que personne autour de Kérensky ne remarque l'absurdité phénoménale de cette conversation. Seul Savinkoff se rend immédiatement compte qu'il y a là un malentendu. Cependant, qui donc, le matin du 27 août, télégraphiait à la Stavka au commissaire Filonenko : « Vous êtes mal renseigné. Le général Korniloff au cours de sa conversation avec Kérensky, par fil direct, *a confirmé les paroles de son ambassadeur* »? Qui donc, ayant pris connaissance de l'ultimatum de Lvoff et du texte de ma conversation par fil direct, me proposa aussitôt, le soir du 26 août, d'envoyer contre la Stavka de Korniloff une troupe « sûre » prise sur le front ? Qui a appelé cette troupe par télégramme ? Qui ? Le gérant du Ministère de la guerre, Savinkoff ! Qu'y a-t-il donc ? Il y a tout simplement qu'en 1919 M. Savinkoff ne veut pas dire la vérité qu'il connaissait le 26 août 1917 et qu'il connaît encore aujourd'hui. Savinkoff sait que ma conversation avec Korniloff n'a pas consisté en une question vague posée par moi et en une réponse lapidaire faite par le général : « Confirme ». Il sait qu'au cours de cette conversation j'ai posé au général quelques questions parfaitement précises et que j'ai reçu du général des réponses parfaitement précises et confirmant les paroles de Lvoff.

Un seul exemple suffira pour montrer que le ruban enregistreur de ma conversation ne pouvait laisser aucun doute sur ce que Lvoff m'avait bien transmis les paroles de Korniloff. Lvoff, en me transmettant ces exigences de Korniloff, avait formulé sur le papier et signé les trois exigences se rapportant au Gouvernement provisoire *in corpore*. Quant à la dernière, qui se rapportait à Savinkoff et à moi, il me l'avait exposée oralement. Elle consistait en ce que, après la démission du Gouvernement provisoire, qui aurait dû avoir lieu le soir même, je dusse partir pour la Stavka avec Savinkoff dans la nuit du 26 au 27, afin d'entrer dans le ministère formé par Korniloff. Voulant vérifier très soigneusement, de façon à ne laisser place à aucun doute, l'exactitude de ce que Lvoff m'avait transmis de la part du général Korniloff, je posai, au nom de Lvoff, une

question se rapportant à l'exigence transmise oralement. Je posai cette question sous une forme telle que la réponse du général Korniloff ne pût correspondre aux paroles de Lvoff que dans le cas où le Généralissime aurait donné réellement à son ambassadeur la mission qu'il avait remplie. Voici ma question : « Moi, Lvoff, je vous demande s'il faut faire ce que vous m'avez demandé de dire personnellement à Kérensky ; sans confirmation de vous, Kérensky hésite et ne se fie pas complètement. » Eh bien, si le général Korniloff n'avait pas connu exactement le contenu de l'ultimatum de Lvoff, aurait-il pu à ma question, mystérieuse dans sa forme, répondre catégoriquement : « Oui, je vous confirme que je vous ai demandé de transmettre à Kérensky ma prière expresse de venir à Mohileff ? » Alors pour établir encore plus nettement les rapports de Lvoff et de Korniloff, je pose la question du départ de Savinkoff pour la Stavka, de façon à ce que Korniloff puisse croire que Lvoff a oublié de me parler de Savinkoff. Je demande : « Est-ce que Savinkoff est utile ? » et le général me répond : « Je demande instamment que Savinkoff vienne avec vous. Ce que j'ai dit à Lvoff se rapporte également à Savinkoff. » Que veut dire : « Ce que j'ai dit se rapporte également à Savinkoff ? » Evidemment cela veut dire que le général propose à Savinkoff de venir à la Stavka pour entrer dans le ministère du Dictateur.

Ce que je viens de rapporter de ma conversation par fil direct avec le général Korniloff montre amplement quelle distance il y a entre la réalité et la déformation caricaturale faite par Savinkoff de cette conversation. Je répète que le 26 août Savinkoff a non seulement lu l'ultimatum de Lvoff et le texte de ma conversation, mais qu'il a encore appris par moi et par M. Balavinsky tout ce que Lvoff avait exposé par écrit et oralement au nom de Korniloff. C'est pourquoi Savinkoff, le matin du 27, a dit à Filonenko, en pleine connaissance de cause, que Korniloff avait confirmé les paroles de son ambassadeur.

Ce même jour (le 27) Korniloff lui-même, par fil direct, a dit à Savinkoff : « Hier soir, au cours de ma conversation par l'appareil avec le Ministre-Président, je lui ai confirmé ce qui lui a été transmis par Lvoff. » On se demande comment Savinkoff peut écrire aujourd'hui que « jusqu'à présent il ne com-

prend pas comment le général Korniloff avait pu confirmer un texte qu'il ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître ».

Dans cette conversation par fil direct (entre Korniloff et Savinkoff), Korniloff disait pourtant : « J'ai déclaré à Lvoff être profondément convaincu que la seule solution est la dictature avec état de siège pour tout le pays [cela correspond aux paragraphes 1 et 2 de l'ultimatum présenté par écrit par Lvoff. A. K.] J'ai prié Lvoff de transmettre à Kérensky et à vous que j'estime que votre participation à vous deux dans le ministère est absolument indispensable ; je l'ai prié également de vous demander d'une façon formelle de venir à la Stavka pour prendre une résolution définitive [cela correspond à la demande orale de Lvoff. A. K.].

Pourquoi Savinkoff a-t-il écrit ces mensonges à la page 402 ? Tout d'abord pour montrer toute la perspicacité avec laquelle, avant de connaître les faits, il a compris qu'il y avait un « malentendu » dans l'histoire de l'ultimatum et ensuite pour que le lecteur puisse se demander avec inquiétude comment « dans une affaire d'une aussi énorme gravité, Kérensky avait pu se contenter d'une interrogation aussi vague ».

## II

Aussi M. Savinkoff a tout à coup senti qu'il se trouvait en présence d'un malentendu dont les conséquences pouvaient être pour le pays d'une gravité exceptionnelle. Il essaie d'intervenir et de persuader à Kérensky de « s'entendre » avec Korniloff. Evidemment Kérensky ne suit pas ce sage conseil. Les événements continuent à se dérouler tragiquement. Et c'est seulement « beaucoup plus tard » que Savinkoff apprend des faits qui confirment son pressentiment d'alors que l'affaire Korniloff était le résultat d'un malentendu ou même plus que d'un malentendu. Il apprend que :

Kérenski avait eu avec Lvoff des conversations portant sur de graves questions d'Etat et que Lvoff avait, au nom de Kérenski, en ayant ou non le droit, proposé au Généralissime trois combinaisons au choix et que voici :

1) Le Gouvernement provisoire proclame Korniloff dictateur ;

2) Le Gouvernement provisoire charge le général Korniloff de former un ministère ;

3) Un Directoire est proclamé avec participation de Kérenski et du général Korniloff.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris que le général Korniloff, convaincu que Lvoff lui parlait au nom de Kérenski et tenant à garder une attitude parfaitement loyale, avait choisi la troisième combinaison : la proclamation d'un Directoire avec sa participation, et avait demandé à Lvoff de transmettre la décision à Kérenski (p. 403).

Et c'est cette combinaison « loyale » qui, dans le cabinet du Ministre-Président, s'est transformée en « ultimatum » de Lvoff. Avant même que M. Savinkoff puisse prendre connaissance du document Lvoff, le général Korniloff est, par télégramme, déposé de son commandement. Tout lecteur de l'article de M. Savinkoff se rend compte que la source du « malentendu » ce n'est pas la Stavka, mais Pétrograd, et que Kérensky, pour une raison inconnue, force les événements ou les provoque. Mais l'auteur de l'article écrit tout cela, comme on le verra tout de suite, en sachant parfaitement qu'il n'y a rien eu de semblable. Il insinue prudemment, mais nettement, que Lvoff, au nom de Kérensky, a proposé à Korniloff trois combinaisons « en ayant ou non le droit ». Mais il sait que Lvoff n'a jamais proposé aucune combinaison à Korniloff en mon nom. Il est exact que, le 27 août au matin, Korniloff, dans sa conversation par fil direct avec Savinkoff, a essayé de présenter Lvoff comme un émissaire envoyé par moi pour lui proposer la dictature. Mais tout d'abord, on a essayé de se servir de Savinkoff lui-même pour m'entraîner sur une fausse piste. En effet, le 27 août, le général Loukomsky m'a envoyé le télégramme n° 6406 où il dit : « Korniloff a pris une décision définitive après l'arrivée de Savinkoff et de Lvoff, qui ont fait une proposition au général Korniloff en votre nom. » Ce télégramme en poche, j'allai immédiatement au ministère de la Guerre pour demander des explications à M. Savinkoff.

M. Savinkoff écrivit aussitôt la déclaration suivante, communiquée par moi au Gouvernement provisoire : « Ayant pris connaissance de ce que le général Loukomsky dit à propos de moi dans le télégramme n° 6406 du 27 août, je déclare qu'il y a là une calomnie... etc... »

Ensuite, en ce qui concerne la tentative de se servir de Lvoff pour effacer les traces, M. Savinkoff sait parfaitement, qu'au cours de l'instruction de l'affaire, le général Korniloff savait à ce moment que la conversation que Lvoff, conformé-

ment à son plan, devait avoir avec moi en tête à tête avait été entendue par une tierce personne. Aussi le général Korniloff a-t-il abandonné les « trois combinaisons de Lvoff » et a déclaré : « Après avoir dépeint la situation générale de l'armée et du pays, j'ai déclaré à Lvoff que j'avais la conviction profonde que la seule issue était dans la dictature et dans la proclamation immédiate de l'état de siège pour tout le pays. » Lvoff lui-même, quoique assez peu disposé à mon égard, n'a jamais dit, au cours de l'instruction, que je l'avais chargé de proposer quoi que ce soit à Korniloff. Cela Savinkoff doit le savoir. Enfin Savinkoff était présent dans mon cabinet avec deux autres témoins, le 29 août, quand Filonenko a établi dans quelles conditions, le 26 août au soir — c'est-à-dire après que Lvoff eut quitté la Stavka pour venir me trouver, — le général Korniloff avait abandonné le projet de proclamer sa dictature personnelle.

Savinkoff répète pour Lvoff les insinuations qu'il a qualifiées de « calomnie » quand on les a faites à son égard, insinuations qui, évidemment, ne compromettaient pas Lvoff, mais moi. En même temps il se rend bien compte que chacun peut lui demander : « Comment se fait-il, M. Savinkoff, que connaissant l'attitude pour le moins double de Kérensky, au cours de sa lutte avec Korniloff « profondément offensé, affligé pour l'armée », comment se fait-il que vous ayez été avec Kérensky et non pas avec Korniloff ? » Mon Dieu, est-ce que le lecteur ne voit pas que Savinkoff a été induit en erreur ? A la page 403 il est particulièrement souligné que Savinkoff n'a malheureusement appris que « beaucoup plus tard » que le général Korniloff avait été induit en erreur par Lvoff et que Kérensky l'avait trompé (p. 405).

Tout cela, de nouveau, est une contre-vérité consciente. J'ai déjà dit que Savinkoff avait appris de Korniloff lui-même l'existence des « trois combinaisons de Lvoff », non pas « beaucoup plus tard », mais le 27 août au matin. D'ailleurs, le matin du 28, il a lu dans la proclamation du Généralissime : « Ce n'est pas moi qui ai envoyé le membre de la Douma V. Lvoff au Gouvernement provisoire, mais c'est lui qui est venu chez moi, en qualité d'émissaire du Ministre-Président. Telle est l'immense provocation qui met sur une carte le sort de la Patrie. » Et c'est justement le matin du 28 août que

Savinkoff, comme il l'avoue lui-même à la page 405, acceptait sa nomination au poste de Gouverneur Général de Pétrograd pour lutter contre le général insurgé.

III

Ainsi, ne connaissant pas encore les faits compromettants pour Kérensky, mais soupçonnant, grâce à son véritable esprit d'homme d'État, qu'il s'agissait d'un « malentendu », Savinkoff, ayant pris connaissance de l'ultimatum et de la conversation de Korniloff, conseille à Kérensky, le 26 au soir, « de s'entendre avec le général K... » (page 403). Kérensky répond que c'est trop tard et ajoute qu'il a déjà envoyé un télégramme pour relever Korniloff de son commandement. « Je ne puis ne pas faire remarquer », remarque l'auteur de l'article avec la sincérité et l'impartialité qui le caractérisent, « que cette dépêche était illégale par son texte même, étant donné que seul le Gouvernement provisoire et non le Président du Conseil avait le droit de révoquer le Généralissime » (p. 403).

La fantaisie de l'auteur est grande. D'après lui le télégramme illégal a été envoyé par moi sans l'approbation du Gouvernement provisoire avant la séance du Gouvernement qui s'est ouverte ce jour-là vers 11 heures, alors que Savinkoff était dans mon cabinet entre 9 heures et 10 heures. Quelle est la vérité ? Je n'ai envoyé aucun télégramme avant la séance du Gouvernement provisoire. Au début de la séance j'ai rapporté au Gouvernement tous les événements de cette soirée; j'ai montré l'ultimatum signé Lvoff et le ruban enregistreur de ma conversation avec le général Korniloff. Ensuite j'ai proposé au Gouvernement provisoire d'ordonner, par télégramme, à Korniloff de passer son commandement de Généralissime au chef d'Etat-Major et de venir à Pétrograd pour s'expliquer. Le Gouvernement accepta mes propositions à l'unanimité. Et c'est seulement vers deux heures du matin, le 27 août, que le télégramme signé par moi fut envoyé au général Korniloff. Je ne me souviens plus si Savinkoff était présent à cette séance du Gouvernement provisoire, mais Savinkoff était dans mon cabinet quand je me disposais à aller à la séance après avoir dit que je proposerais au Gouvernement les mesures rapportées ci-dessus. Le fait suivant démontre que mon télégramme n'a pas été envoyé le 26, mais seulement le matin du 27 août.

Mes télégrammes à la Stavka ne mettaient jamais plus d'une heure pour parvenir. Le télégramme en question fut envoyé comme étant d'une urgence exceptionnelle. Pourtant, à 2 heures 30, le matin du 27 août, le général Korniloff ne savait rien de ce qui venait de se passer à Pétrograd : il ne savait pas encore qu'il venait d'être relevé de son commandement. Il envoyait en effet à ce moment un télégramme n° 6394 à propos de la proclamation de l'état de siège à Pétrograd.

IV

A propos de la proclamation de l'état de siège à Pétrograd, ce qui a des rapports avec l'insurrection de Korniloff, l'auteur dit à la page 398 :

Le jour même, le 20 août, sur la proposition du Ministère de la guerre, Kérenski consentait à déclarer Pétrograd et ses environs en état de siège et à faire venir dans la capitale un corps de cavalerie pour réaliser efficacement l'état de siège, — c'est-à-dire pour une lutte efficace contre les bolchéviks.

Nouvelles inventions. Tout d'abord Kérensky ne pouvait pas se donner son consentement à lui-même, puisque, si Savinkoff a le désir d'opposer le ministère de la Guerre au ministre de la Guerre, Kérensky était à cette époque ministre de la Guerre et ministre réel. Ensuite ce n'est pas le ministère de la Guerre qui a proposé de proclamer l'état de siège, mais le général Korniloff lui-même. Après la Conférence de Moscou et la chute de Riga, le général, comme toujours sous forme d'ultimatum, exigeait du Gouvernement provisoire la proclamation de l'état de siège avec la remise de pleins pouvoirs à la Stavka et avec subordination à la Stavka de la garnison de toute la région de Pétrograd. En effet, la tentative faite à la Conférence de Moscou pour proclamer la dictature ayant échoué, les conjurés résolurent de tirer profit pour leurs affaires de la chute de Riga. Ils voulaient ainsi priver le Gouvernement provisoire de tout pouvoir effectif en lui enlevant la possibilité de disposer des troupes dans la capitale même, pour ensuite agir à leur convenance vis-à-vis de ce gouvernement incapable. Après avoir discuté des exigences du général Korniloff, le Gouvernement provisoire reconnut indispensable, étant donné le changement de la situation du front Nord au point de vue stratégique, de donner à la Stavka le commandement des trou-

pes de la région de Pétrograd, à l'exception de la garnison de la capitale elle-même. En même temps le gouvernement reconnut à l'unanimité la nécessité de proclamer l'état de siège à Pétrograd et dans ses environs, mais en concentrant les pleins pouvoirs exceptionnels entre les mains du Gouvernement lui-même, et non, comme le voulait Korniloff, entre les mains de la Stavka. Enfin, ce n'est pas moi qui ai consenti à la proposition de Savinkoff de faire venir le corps de cavalerie à Pétrograd, mais « le corps de cavalerie a été demandé par moi (Savinkoff) au Généralissime sur l'ordre du Ministre-Président ». Telle fut la déclaration publique de M. Savinkoff le 12 septembre 1917, déclaration correspondant parfaitement à la vérité. Et enfin j'ai donné l'ordre de faire venir les troupes du front conformément au désir du Gouvernement provisoire, qui voulait renforcer à Pétrograd pendant l'état de siège les forces disponibles, et ce, non pas seulement en vue de « la lutte efficace contre les bolchéviks ». « Evidemment, dit Savinkoff dans la déclaration à laquelle il est fait allusion plus haut, le corps de cavalerie mis à la disposition du Gouvernement provisoire devait défendre le gouvernement contre tout attentat, de quelque côté qu'il vînt. » A ce moment, des « attentats » venant de droite, et en particulier venant de la Stavka, étaient dans le domaine des choses possibles. C'est pourquoi j'avais posé certaines conditions pour l'envoi du corps de cavalerie à Pétrograd. Ces conditions, le général Korniloff avait promis de les exécuter, mais, comme il faisait partie de la conjuration, il ne les a pas exécutées. Je reviendrai tout à l'heure sur cet épisode.

## V

Revenons à ma « dépêche illégale ». L'auteur de l'article ne se borne pas à dire qu'elle était illégale « par son texte même », mais ajoute que d'autre part « de par sa forme, c'était une dépêche privée » (p. 403) et énumère les erreurs de forme de ce télégramme. Il est possible que dans la hâte de cette nuit on ait oublié de mettre sur le télégramme incriminé un numéro d'ordre ; il est possible que j'aie oublié de mettre devant mon nom : « Ministre-Président ». Cela n'a aucune importance. Le télégramme a été transmis comme tous les télégrammes du Gouvernement et personne n'a pu douter un instant, les faits le

prouvent, que ce télégramme ne fût pas de moi. En tout cas personne moins que Savinkoff ne doutait, le 27 août, de l'authenticité de la dépêche. Cela est facile à démontrer. Page 404, l'auteur de l'article dit que, parlant avec Korniloff le 27 août par fil direct, il « cherchait à le convaincre de la nécessité absolue d'obéir au Gouvernement provisoire au nom des intérêts de la Patrie ». De quoi Savinkoff essayait-il de convaincre le général Korniloff ? De la nécessité d'exécuter l'ordre du Gouvernement provisoire transmis par ma dépêche « illégale », c'est-à-dire d'abandonner son commandement et de quitter l'armée.

## VI

Bien que le général m'eût répondu par un refus, le texte de mes pourparlers disait nettement qu'il y avait moyen de s'entendre avec le général Korniloff et de liquider ainsi l'incident (p. 404), continue l'auteur de l'article.

Savinkoff, brûlant d'espoir, se dirige vers le Palais d'Hiver, mais hélas ! Nékrassoff

venant à ma rencontre me déclarait qu'il avait déjà donné des ordres [malgré la promesse d'attendre la fin des pourparlers entre Savinkoff et Korniloff] de rendre public l'attentat ou, d'après le texte officiel, « la trahison de Korniloff ». L'irréparable était accompli... et toute la Russie avait appris que le général Korniloff était un émeutier.

Pourquoi l'irréparable s'est-il produit ? Parce que, se considérant comme trompé par Kérensky (après l'arrivée de Lvoff avec ses combinaisons), le général Korniloff

n'avait pu évidemment considérer la dépêche de Kérenski que comme une insulte grave (p. 405). Profondément offensé, affligé pour l'armée, convaincu que Kérenski l'avait trompé, il levait en s'appuyant sur les conjurés le drapeau de la révolte.

Nous savons déjà que le général Korniloff ne pouvait se considérer comme trompé par Kérensky. Mais peut-être a-t-il pris ma dépêche « comme une insulte grave », parce qu'il était appelé dans cette dépêche « émeutier » et que son acte était qualifié de « trahison » ? Non, il ne le pouvait, car M. Savinkoff dit de nouveau une contre-vérité. Avant de lever le drapeau de la révolte, le général Korniloff n'a reçu que deux dépêches de moi : l'une, le 27 août au matin, qui le rele-

vait de son commandement, et l'autre, le soir du 28, avec le texte officiel de ma proclamation à la nation (Savinkoff parle de ces deux dépêches pages 403 et 404), et dans aucune de ces dépêches il n'y a les mots « émeutier » ou « trahison », ou en général aucun terme offensant. Ce n'est qu'après que le général Korniloff eut levé le drapeau de la révolte que les représentants du Gouvernement employèrent un langage plus vif. Par exemple, le matin du 29 août, les murs de Pétrograd se couvrirent d'une proclamation commençant par les mots suivants: « A cette heure grave pour la Patrie, alors que l'ennemi vient de percer notre front et que la ville de Riga vient d'être prise, le général Korniloff lève contre le gouvernement provisoire et la Révolution l'étendard de la *révolte* et se joint aux rangs de leurs ennemis. » Qui donc a signé cette proclamation ? Le Gouverneur général de Pétrograd... B. Savinkoff !

VII

On peut se demander, d'une façon générale, si l'auteur de l'article se trompe honnêtement quand il affirme que le « général Korniloff, je n'en doutais pas, ne participait pas au complot » (p. 402) et que c'est seulement après mon télégramme que le général s'est jeté du côté des conjurés (p. 405). Après lequel de mes télégrammes le général Korniloff a-t-il levé le drapeau de la révolte ? Après le premier ou le second ? L'auteur ne le dit pas exactement. Prenons le premier télégramme, celui qui a été reçu à la Stavka le matin du 27 août. Le général Korniloff avait-il quelque chose de commun avec les conjurés *avant* d'avoir reçu ce télégramme ? L'auteur de l'article dit : « Non, il n'avait avec eux aucun rapport », et il dit sciemment une contre-vérité. Et voici pourquoi.

Le 22 août, M. Savinkoff est allé à la Stavka pour demander entre autres, sur mon ordre, à Korniloff de mettre à la disposition du Gouvernement le corps de cavalerie, à condition que celui-ci ne fût pas commandé par le général Krymoff (d'après mes renseignements un des membres de la conjuration) et que la Division sauvage ne fît pas partie de ce corps (1).

Le 24 août, Korniloff promet définitivement à Savinkoff d'exécuter ces deux conditions et... ce même jour, dans un ordre

(1) Avec la sincérité qui le caractérise Savinkoff, en rapportant à la page 400 sa conversation avec le général Korniloff à propos de l'envoi à Pétrograd du corps de cavalerie, dit que c'est lui (Savinkoff) qui a posé au général les conditions ci-dessus.

spécial, il donne au général Krymoff le commandement de la Division sauvage. A ce même moment, le Gouvernement provisoire, sur la proposition du général Korniloff, nommait le général Krymoff au commandement de la onzième armée sur le front sud-ouest. Cependant le général Krymoff reste à la Stavka et élabore avec le général Korniloff le plan de l'occupation militaire de Pétrograd. Le 25 août, Savinkoff revient de la Stavka et me rend compte que les troupes à la disposition du Gouvernement provisoire seront mises en route dans les conditions convenues. Et... ce même jour, par ordre du général Korniloff, la Division sauvage se dirige sur Pétrograd comme avant-garde du général Krymoff, en même temps que Lvoff m'est envoyé avec son ultimatum. Le général Krymoff, ce même jour, est nommé par le général Korniloff, tout seul, sans en référer au Gouvernement provisoire, au commandement de l'armée de Pétrograd, qui n'existe pas encore. Le 26 août, au matin, c'est-à-dire non seulement avant mon premier télégramme, mais avant mon entrevue avec Lvoff, le général Krymoff se met en route pour rejoindre la Division sauvage, muni d'instructions spéciales du général Korniloff pour se mettre non pas à la disposition du Gouvernement provisoire, mais pour agir contre lui.

Ainsi, en donnant à Savinkoff, le 24 août, la promesse qu'il remplissait les conditions du Ministre-Président, le général Korniloff a trompé celui-ci en tant que représentant du ministère de la Guerre. Savinkoff ne donne aucune explication sur ce fait. Il se contente de dire en termes voilés que « le lendemain [c'est-à-dire le 28 août] on apprenait [à Pétrograd] que le corps de cavalerie était commandé — et cela malgré la promesse du général Korniloff — par le général Krymoff et que ce corps avait comme avant-garde la « Division sauvage » (page 405).

La vérité est habilement dissimulée par l'auteur et le lecteur peut facilement croire que le général Korniloff avait décidé de s'appuyer sur les conjurés, — c'est-à-dire sur le général Krymoff et ses troupes, — seulement après avoir reçu mon télégramme le matin du 27 août. Et pourtant toute l'histoire de la marche du général Krymoff sur Pétrograd ne laisse aucun doute sur ce fait que la Stavka, le général Korniloff en tête, a commencé à réaliser le plan des conjurés le 20 août, au plus

tard, puisque, à ce moment, on étudiait au point de vue militaire le plan de l'opération contre le Gouvernement de Pétrograd.

L'histoire de la marche sur Pétrograd du général Krymoff éclaire tout le tableau des préparatifs et de l'exécution du complot de Korniloff. Je ne peux pas rapporter d'autres faits pour démontrer le double jeu que jouait la Stavka avec le Gouvernement provisoire. Je rapporterai seulement le témoignage d'un homme qui n'était que trop lié avec les conspirateurs. Le 12 septembre 1917, le général Alekséieff écrivait à un des hommes politiques les plus en vue de Russie : « Je ne connais pas l'adresse de M. V... ni celle de M. P... (1), ni celle des autres. Les familles des officiers emprisonnés [pour l'affaire Korniloff] commencent à souffrir de la faim... Je leur demande instamment de leur venir en aide. Ils ne peuvent abandonner et laisser souffrir de la faim les familles de ceux avec lesquels ils étaient liés par une communauté d'idées et de *préparation*. Dans ce cas [c'est-à-dire si la demande n'est pas satisfaisante immédiatement. Remarque de A. K.], le général Korniloff sera obligé de développer longuement devant les juges *toute la préparation*, *tous les pourparlers avec certaines personnes et certains milieux*, de dire la participation de ceux-ci — afin de montrer au peuple russe ceux avec qui il marchait ainsi que le vrai but qu'il s'était fixé. »

Savinkoff considérait le complot et la démonstration armée (page 405) « comme une faute politique et même comme un crime ». En cela il ne se trompe pas. Le complot et la révolte de Korniloff ont été le prélude du bolchévisme. Seulement Savinkoff n'a pas vu dans cette révolte la participation de Korniloff. Et maintenant, pour des raisons que j'ignore, il s'efforce de faire tomber la faute non sur celui qui est coupable, mais sur celui qui est innocent. Il ne veut pas que la responsabilité des conséquences de cette aventure criminelle retombe sur l'auteur principal, mais sur le chef du Gouvernement provisoire, au nom duquel Savinkoff lui-même, au moment de la révolte, luttait contre les insurgés.

## VIII

Savinkoff accepta « sans hésiter » le 28 août le poste de Gouverneur général de Pétrograd pour défendre la capitale contre

(1) Banquiers russes très connus. A. K.

les troupes du général Korniloff, qui, comme le disait Savinkoff dans sa proclamation du 28 août, « avait levé l'étendard de la révolte contre le Gouvernement provisoire ». Pourtant il ne croyait pas à la réussite de Korniloff. Il est vrai qu'« au Palais d'Hiver régnait le désarroi... Le même désarroi régnait au Soviet, mais de danger réel il n'y en avait pas » (p. 406).

Le général Korniloff n'avait pas de chances de réussir... C'est ce qu'il fallait prévoir aussi bien au G. Q. G. qu'au Palais d'Hiver.

Voilà ce qu'écrit M. Savinkoff au printemps de l'année 1919. C'était son opinion non seulement au moment de la révolte, mais encore antérieurement à cet événement à la fin de juillet et au commencement du mois d'août 1917 (p. 392). A ce moment Savinkoff et Filonenko prévenaient le Ministre-Président « qu'un complot ayant pour but de renverser le Gouvernement provisoire se formait à Mohileff ». Evidemment Kérensky n'a pas pris en considération l'avertissement de Savinkoff et « il n'a pas donné à temps les ordres nécessaires pour empêcher une tentative patriotique, il est vrai, mais néfaste néanmoins et condamnée d'avance à un échec ».

Ainsi, près d'un mois avant la révolte, Savinkoff prévoyait son échec. Pourtant, presque à cette époque, le 22 juillet, à la séance réunie de nuit au Palais d'Hiver à propos de la situation politique compliquée qui avait amené la démission du Ministre-Président, je connais un homme d'État aussi sage et aussi prévoyant que Savinkoff qui disait :

« Quelques régiments de cavalerie et quelques batteries d'artillerie suffiront à faire courir la garnison de Pétrograd comme elle a couru au début de juillet. Ce danger est beaucoup plus grand qu'on ne le suppose. Il se trouvera des gens hardis qui établiront un changement de régime en s'appuyant sur l'indéniable mouvement vers la droite qui se produit actuellement. » Qui donc prévoyait à la fin de juillet ce danger menaçant pour la Révolution sous forme de quelques régiments et batteries ? C'était... Savinkoff. Qui donc, le 28 et le 29 août, mettait sur pied toute la garnison de Pétrograd, inspectait le front, établissait le plan de défense de Pétrograd avec l'ancien généralissime Alekseieff ? C'est toujours l'homme qui, à la fin de juillet, prévoyait que quelques régiments mettraient fin à la Révolution, qui, le 26 août, faisait

venir des troupes du front pour lutter contre la Stavka, — c'est M. Savinkoff. N'est-ce pas son aide immédiat pour la defense de Pétrograd, M. Filonenko, qui, le 29 août, dans une proclamation, appelait les ouvriers de Pétrograd à se lever contre « l'insurgé », à creuser des tranchées et à s'armer d'une façon quelconque ? Et n'est-ce pas le Gouvernement provisoire qui, en ma personne, donna l'ordre d'arracher ces affiches absurdes et énervantes placardées sur tous les murs de la ville ?

IX

L'auteur, quand il dit (page 392) que je n'ai pas attaché d'importance au début d'août à ce que Filonenko et lui me disaient du complot à la Stavka, souligne particulièrement « cette attitude de Kérensky » et ne peut s'expliquer pourquoi je n'ai pas pris à temps certaines mesures. Dans sa brochure russe, Savinkoff ajoute encore (page 12) que « l'inaction de Kérensky permit au complot de se renforcer, et ce renforcement du complot se traduisit plus tard par les irréparables événements d'août ». Un nouveau mensonge ! Dans mon livre *l'Affaire Korniloff* j'expose en détails toute l'histoire du complot militaire, et je dis que le Gouvernement provisoire en était informé dès le début (juillet 1917), que dès le début il suivait les conspirateurs et qu'il prenait les mesures correspondant à la situation. De plus, si après les avoir examinés j'ai laissé sans suite les rapports de Savinkoff et de Filonenko, c'est parce que le fait rapporté par Savinkoff était un simple malentendu et le rapport de Filonenko non un malentendu, mais plutôt une tentative pour mettre le Gouvernement sur une fausse piste et faciliter aux conjurés leur besogne à la Stavka. En effet, quelques jours après sa nomination au poste de commissaire suprême, Filonenko vint à Pétrograd pour me dire qu'il n'avait pas confiance dans le chef d'Etat-major à la Stavka, le général Loukomsky, et qu'il demandait instamment son changement. Je n'accordai pas de crédit à Filonenko, parce que ce qu'il me disait ne correspondait pas aux renseignements que j'avais sur les conjurés. Je dis à Filonenko : « Vous devez me présenter des faits, confirmant des accusations sans preuves contre un général qui jusqu'à présent a accompli ses fonctions avec beaucoup de loyauté. » Je savais, en effet, que les personnes le plus liées avec Korniloff et qui

certainement participaient au complot, comme Zavoïko, n'avaient pas confiance en Loukomsky. C'est pourquoi le rapport de Filonenko me porta à me méfier de Filonenko lui-même. Plus tard, l'instruction mit en évidence que le général Loukomsky n'avait aucun rapport avec le complot jusqu'au dernier jour, c'est-à-dire jusqu'au 26 août, et qu'à plusieurs reprises il prévint le général Korniloff de se méfier de ses collaborateurs immédiats (Zavoïko, Aladine et autres) et que même, ayant remarqué qu'il se passait à la Stavka des choses tout à fait étranges, il posa à Korniloff la question de « confiance ».

Quant à Savinkoff, comme je l'ai déjà dit, il fut la cause d'un malentendu plutôt comique. A la fin de juillet, le commissaire à la Stavka Filonenko envoya au gérant du ministère de la Guerre un télégramme convenu, pour lui dire que le chef des communications, le général T..., menait des troupes contre le général Korniloff. On s'émut. Le général T... fut appelé à Pétrograd pour fournir des explications. Si je me souviens bien, le général T... n'arriva pas même à Pétrograd, car dès que le chef de mon cabinet, le colonel Baranovski, fut mis au courant, le malentendu s'éclaircit. En effet, de par mon ordre, le général T... dirigeait sur Mohileff ce même troisième corps de cavalerie, qui ensuite fut jeté par les conjurés contre le Gouvernement provisoire. Il avait été décidé de cantonner ce corps à la Stavka pour la mieux garder, encore à l'époque où Broussiloff était généralissime, au moment de l'émeute bolcheviste de Pétrograd au début de juillet.

## X

Quand il parle du « désarroi » dans le Gouvernement, Savinkoff dit entre autres : « Ce n'est que par le même désarroi que je puis expliquer que ma conversation avec Filonenko, sur les derniers jours du G. Q. G., ait été transmise comme une conversation criminelle par l'ancien gérant du ministère de la Marine Lebedeff à Kérensky et que celui-ci ait cru à cette dénonciation. »

Si j'ai cru au rapport de Lebedeff pour la seule raison que je me trouvais en pleine panique, il faut admettre un peu que Lebedeff a fait un faux rapport sur MM. Savinkoff et Filonenko ou bien que Lebedeff était lui-même pris de panique, et que

c'est sous l'influence de la peur qu'il a pris pour un crime la conversation purement loyale de Savinkoff et de Filonenko. Lebedeff a fait la preuve de son courage au cours de son activité révolutionnaire sous le tsarisme, au moment où, avant la Révolution, il combattait dans les rangs de l'armée française, quand, après la Révolution, il luttait dans la flotte contre l'anarchie et le bolchevisme et quand, après la chute du Gouvernement provisoire, il dirigeait l'armée du peuple sur le Volga. Lebedeff ne pouvait avoir peur. Donc il mentait.

Voyons la chose. De bonne heure, le 29 août, Lebedeff vint me trouver. Il sortait de l'Etat-major et me raconta qu'en présence du chef d'Etat-major, Bagratouni, et de lui-même, Filonenko avait dit à Savinkoff une phrase de laquelle il devenait évident que Filonenko avait participé à la Stavka à toutes les conférences des conspirateurs où l'on discutait de l'organisation de la dictature. Je donnai l'ordre d'arrêter immédiatement Filonenko. Alors Savinkoff vint me trouver et déclara que si j'arrêtais Filonenko, il fallait l'arrêter lui aussi, Savinkoff. Ayant pleine confiance en Savinkoff et estimant qu'il n'avait aucune attache avec les conjurés, je donnai l'ordre de surseoir à l'arrestation de Filonenko, et j'ordonnai à ceux qui avaient pris part à la conversation de la nuit — c'est-à-dire à Savinkoff, Filonenko et aux témoins Bagratouni et Lebedeff — de venir immédiatement dans mon cabinet. Là Filonenko avoua qu'il avait pris part à la réunion du 26 août à la Stavka, réunion au cours de laquelle on avait parlé de la dictature, qu'à cette réunion avaient pris part : Korniloff, Zavoïko, Aladine et lui Filonenko. Il déclara ensuite que, constatant que Korniloff avait fermement le désir de proclamer sa dictature personnelle, il avait, lui, Filonenko, mis en avant, en tant que moindre mal, et pour contrebalancer le plan de Korniloff, l'idée d'une dictature collective qui se serait composée de Kérensky, Korniloff, Savinkoff et lui Filonenko.

Cette conversation du commissaire du ministre de la Guerre étant parfaitement inadmissible, je proposai à Filonenko : ou bien de donner immédiatement sa démission, ou bien de soumettre le cas au Gouvernement provisoire. M. Filonenko déclara aussitôt qu'il préférait s'en rapporter à ma décision personnelle. Ce même jour M. Filonenko fut mis la retraite.

A ce propos Savinkoff dit, page 398, que le 20 août

les noms d'un grand nombre de conjurés étaient connus. Parmi eux se trouvait l'ordonnance du général Korniloff, Zavoïko. J'avais prié Filonenko de s'arranger pour que Zavoïko ne vînt pas au G. Q. G. et Filonenko m'affirmait que Zavoïko ne se trouvait pas à Mohileff.

M. Savinkoff n'ajoute pas que cela n'était pas vrai. Non seulement Zavoïko, pendant tout ce temps, se trouvait à la Stavka, non seulement il travaillait à réaliser la conjuration, mais il avait de fréquents entretiens avec M. Filonenko. M. Savinkoff garde le silence là-dessus. Mais il trouve possible de faire des insinuations véritablement odieuses sur un homme aussi droit que V. Lebedeff.

Cela suffit pour le moment. J'ai rapporté quelques cas où M. Savinkoff a déformé la vérité. On peut doubler ou tripler la liste de ces faits. Mais c'est déjà trop pour un texte de 22 pages.

A. KÉRENSKY.

*LE RENOUVEAU MUSICAL EN ITALIE*

# G. FRANCESCO MALIPIERO

Dans l'Europe qu'ébranlaient les échos des tumultes guerriers peu d'oreilles demeuraient attentives à la voix divine de la musique. Dans les cités, où affluaient permissionnaires et convalescents, régnait une ardeur fiévreuse et joyeuse qui se maintint parfois insouciante sous les averses de fonte et d'acier. Théâtres et cinémas, music-halls et concerts attiraient une foule pressée, mais qu'ils étaient rares ceux qui recherchaient encore les émotions de l'Art! Les âmes tendues vers la lutte et vaguement conscientes des destins qui emportaient l'Humanité allaient en quête de distractions fugitives; elles n'avaient plus le recueillement, ni la liberté, ni la sensibilité qui leur permettaient naguère de s'abîmer dans la contemplation de la beauté. Quand s'exécutait une symphonie, si des yeux pleuraient encore, si des cœurs se brisaient, c'est que les sons avaient évoqué l'image de celui qui ne reviendrait plus.

Aujourd'hui que commence une vie nouvelle et que les esprits rassérénés se reprennent au charme de la musique, on s'interroge, on cherche à savoir ce qu'elle est devenue durant ces quatre lentes années. Quels chefs-d'œuvre sont nés? Qu'ont écrit les Debussy, les Dukas, les Strawinsky, les Ravel, les Strauss, les Schönberg? Quels nouveaux musiciens ont surgi en France, en Italie, en Russie, en Allemagne? Hélas, les grands dispensateurs de vie musicale, oppressés par l'horreur des temps, se sont tus. Seul Debussy a, d'une

voix mourante, mais nette et poignante, crié son horreur de la brute déchaînée et sa foi dans l'avenir. Strawinsky a publié *Renard*, composé avant la guerre, et quelques brèves pièces de piano où s'attestent son désir de simplicité et sa passion pour l'art populaire russe ; Ravel, les pièces pour piano subtiles, raffinées, précieuses du *Tombeau de Couperin*. On n'annonce aucune œuvre nouvelle vraiment grande de ceux dont les noms symbolisèrent la vie musicale d'avant-guerre ; en revanche, au moins, un véritable artiste s'est révélé : G. Francesco Malipiero.

Le nouveau venu est un musicien d'une espèce peu commune en notre temps et qui rappelle plutôt, par la fougue de son talent et sa puissance de création, les maîtres de l'Italie d'autrefois que les compositeurs contemporains.

La musique chez lui n'est pas un jeu non plus qu'un travail méticuleux et patient. C'est sa vie même et il s'y livre avec une violence, une passion, une ardeur de lutte, une fièvre qui, par certains côtés, évoqueraient plutôt le souvenir des romantiques que celui des maîtres de l'impressionnisme, auxquels il se rattache pourtant par son sentiment de la nature et par le don d'évoquer avec des sons le monde extérieur. Toutes ses impressions, toutes ses sensations se cristallisent en musique. Parlant une langue riche et variée, il s'exprime avec une aisance qui déconcerte. Tel cahier de pièces de piano dont, indépendamment du contenu expressif, on admire la facture pleine de trouvailles harmoniques et de recherches mélodiques charmantes, fut l'œuvre d'une semaine de travail. Telle composition d'orchestre d'une technique prodigieuse, abondant en effets nouveaux, en combinaisons de timbres imprévus, fut écrite en deux ou trois semaines. Certes, le temps ne fait rien à l'affaire, mais nous avions perdu l'habitude de cette fécondité qui semblait inconciliable avec les exigences de la technique moderne et ce n'est pas un des caractères les moins originaux du tempérament de Malipiero que cette rapidité dans la réalisation des conceptions musicales.

L'œuvre de Malipiero a été en presque totalité imprimée durant la guerre, plusieurs de ses compositions les plus significatives ne sont pas encore éditées. Leur exécution soulève dans la péninsule des discussions passionnées. Certaines furent accueillies à Rome et à Milan par les huées des admi-

rateurs de Puccini, de Mascagni et de Léoncavallo persuadés que l'art italien ne saurait sans se perdre quitter l'ornière du char triomphal de Verdi. Elles furent désapprouvées par de graves critiques, scandalisés de ce que Malipiero ne se fût pas, comme le rénovateur de la symphonie en Italie, Martucci, inspiré de l'œuvre des classiques allemands. Pourquoi ne s'efforçait-il pas à parler en musique la langue de Beethoven, de Brahms, de Wagner, la seule propre à exprimer des idées vraiment « symphoniques » ? Malipiero fut même blâmé par des musiciens d'avant-garde dont le timide debussysme s'effarait des audaces spontanées de l'ardent vénitien.

D'une manière générale, on lui reprocha de ne pas écrire de la musique « vraiment italienne » et on l'engloba dans la réprobation dont l'orthodoxie entourait déjà le nom d'Alfredo Casella. Tous deux furent classés désormais dans le clan honni des futuristes. On rira dans quelques années de ce jugement, comme on rit aujourd'hui de certains verdicts décisifs prononcés par les critiques du temps sur Rameau, Beethoven, Berlioz, Wagner ou Debussy. On ne saurait trouver un artiste attaché au passé par des liens plus forts que ce révolutionnaire qui se tient aussi loin du Puccinisme que du Futurisme, qui se moque des doctrines et va son chemin, créant, avec une ardeur passionnée, des œuvres qui frappent par leur originalité et leur indépendance à l'égal de celles d'un Ravel ou d'un Strawinsky.

Malipiero a 36 ans. Une figure émaciée, creusée de rides précoces ; des traits fins d'une étonnante mobilité. D'abondants cheveux châtains, semés de fils d'argent. Un front droit, des yeux très bleus. Un grand nez, mince et arqué. Une bouche spirituelle. Dans son ensemble, la physionomie est empreinte de bonté et d'intelligence, mais elle apparaît souvent contractée, maigrie, ravagée, sous l'empire d'une souffrance morale ou physique. Malgré les douleurs sans cesse renouvelées que lui valent une santé délicate et une âme trop sensible, Malipiero garde de la joie dans son cœur. Au moindre rayon de soleil elle éclate, en attendant l'orage qui, hélas, ne tarde jamais beaucoup.

Il s'est formé lui-même et l'universalité de sa culture surprend. On étonne bien des gens en leur révélant que le jeune homme avec lequel ils viennent de s'entretenir longuement

de littérature ou de peinture est un des premiers compositeurs de musique de son temps.

Incapable de concevoir la vie sous un autre aspect que celui de l'art, il vient souvent buter dans les pièges de la Destinée. Ses amis lui reprochent son manque de volonté. Il déploie pourtant une sorte de ténacité sourde qui lui permet d'atteindre son but à la longue et sans prendre de résolutions brusques. En fait, sa vie est totalement dominée par son art. Il n'existe que pour la musique et réserve aux batailles d'idées et à une création incessante toutes ses forces, toutes ses énergies.

La vie de Malipiero depuis son enfance est un roman étrange et infiniment douloureux. Les incidents les plus invraisemblables s'y rencontrent. Sans entreprendre de conter par le détail la vie d'un artiste qui n'appartient pas encore à l'histoire, je crois cependant devoir en esquisser les grandes lignes, car il est difficile, sans cela, de pénétrer le sens profond de son œuvre.

G. Francesco Malipiero est né à Venise le 18 mars 1882 et descend d'une très ancienne famille vénitienne. Son père et son grand-père furent musiciens. Le premier, Francesco Malipiero, compositeur de nombreux opéras, fut considéré vers 1848 comme le rival de Verdi. Il se ruina en de malheureuses entreprises théâtrales. Le second, Luigi Malipiero, pianiste distingué, eut de la comtesse Balbi, qu'il épousa en 1881, trois fils, tous musiciens : Francesco, le compositeur, Riccardo, violoncelliste, Ernesto, violoniste.

Malipiero fut donc élevé dans une atmosphère de musique. A six ans, il commença l'étude du violon tout en rêvant d'être peintre. A onze ans, une catastrophe familiale vint bouleverser sa vie. Luigi Malipiero s'exila, emmenant avec lui sa mère et son fils aîné Francesco.

Une vie errante et tourmentée commença pour l'enfant. A Trieste, à Berlin, enfin à Vienne, il connut des heures douloureuses, n'ayant pour réconfort que la chaude affection de sa grand'mère qui supportait stoïquement ses malheurs. Il ne pouvait être question pour l'enfant d'études suivies. Il travaillait son violon sans goût et devait souvent jouer le soir avec son père dans de petits orchestres.

On ne sait ce qu'il serait advenu de l'enfant soumis à une

pareille existence, malgré une santé fragile, si, en 1896, à Vienne, le hasard ne l'avait fait présenter à un riche polonais en quête de jeunes virtuoses à lancer. Il s'intéressa à Malipiero et lui fit donner des leçons de violon. C'est alors que survint dans sa vie un nouveau malheur. Sa grand'mère mourut dans des circonstances dramatiques qui laissèrent une empreinte profonde en son âme.

Il prit Vienne en horreur. Il rendait cette ville responsable de tout ce qu'il avait enduré. Il y demeura pourtant une année encore, poursuivant ses études littéraires et travaillant avec ardeur l'harmonie au Conservatoire dans la classe du professeur Stocker, qui s'éprit d'une grande affection pour son élève italien.

En juillet 1899 il quitta enfin Vienne et revint se fixer auprès de sa mère, dans sa chère Venise. Il y continua ses études au *liceo musicale* sous la direction du professeur Bossi. Deux événements exercèrent vers ce temps une influence sensible sur la formation artistique de l'adolescent. Le premier fut une représentation des *Maîtres Chanteurs* qui lui révéla un monde qu'il n'avait jamais soupçonné, ayant été nourri de musique de Verdi et de ses successeurs. Le second fut la découverte qu'il fit, durant l'été de l'année 1902, de partitions du XVII[e] et du XVIII[e] siècle à la bibliothèque Marciana. Il lut, transcrivit, copia les opéras de Monteverde, de Cavalli, de Scarlatti, les sonates de Tartini et s'enthousiasma pour ces auteurs que connaissaient seulement alors une poignée de musicologues en Europe. Ce fut pour lui une révélation. Malipiero, comme nous le verrons plus loin, a subi, plus que tout autre musicien de son temps, l'influence des vieux maîtres italiens. Certains récitatifs de ses opéras rappellent beaucoup plus par leur ligne mélodique le style de Cavalli que celui de Debussy ou de Wagner.

A l'automne de 1902 Malipiero suivit à Bologne son maître Bossi, qui venait d'être nommé directeur du fameux *Liceo musicale* de cette ville. Il y fit exécuter sa première composition d'orchestre : *Dai sepolcri*, en 1904, à 22 ans. Ce poème symphonique eut du succès, car on le choisit l'année suivante pour être joué au concert solennel du Centenaire de l'école.

Malipiero, ses études terminées, revint à Venise et com-

mença à réfléchir sur la valeur de tout ce qu'il avait appris en six années de labeur. Il eut bientôt des doutes à cet égard. La connaissance qu'il fit vers ce temps du compositeur Smareglia, disciple de Wagner, acheva de l'éclairer. Antonio Smareglia était aveugle ; il pria le jeune homme d'écrire sous sa dictée ses partitions d'orchestre. Ce travail persuada vite Malipiero que son éducation musicale était à refaire. Il se mit au travail, aidé des conseils de son ami, et réorchestra la suite *Dalle Alpi*, écrite précédemment, puis il composa la *Sinfonia degli Eroi* qui allait être éxécutée avec succès en Allemagne et en Autriche en 1908 et 1909, enfin il écrivit la *Sinfonia del mare*, œuvre où se révèlent un tempérament hardi, impatient d'entraves, une âme sensible aux spectacles de la nature.

De 1907 à 1910, Malipiero composa des œuvres inégales, mais dont plusieurs portent déjà son empreinte. Il s'affranchit alors de l'influence wagnérienne, qui n'avait d'ailleurs jamais pesé lourdement sur lui et qui lui avait seulement permis d'éliminer rapidement les traces laissées dans son esprit par l'audition des opéras de Verdi, Mascagni et Puccini. Il écrivit d'abord une œuvre pour baryton, orchestre et chœur, sur un texte poétique de Leopardi : *Canto notturno d'un pastore errante del l'Asia*, puis un opéra en trois actes : *Elen e Fuldano*, des mélodies, des pièces pour piano parmi lesquelles : les *Bizzarie luminose*, les *Sinfonie del silenzio e della morte,* pour orchestre. Vers la fin de cette période, il composa les *Sonetti delle Fate* sur les poèmes de d'Annunzio et les *Poemetti lunari* pour piano. Ces derniers morceaux furent écrits sous l'influence de son ami, le peintre Marius Pictor, dont les compositions fantastiques plaisaient à son âme éprise de mystère et de surnaturel.

Avec l'année 1910 commence une nouvelle période dans l'existence de Malipiero. Il épouse la fille du peintre vénitien Rosa et se cloître dans la vie de famille. Malipiero connaissait alors très peu de musique contemporaine, à l'exception du *Prélude à l'après-midi d'un faune* qui l'avait profondément troublé et de quelques poèmes symphoniques de Richard Strauss, entendus à Berlin en 1906 durant un séjour de quelques mois en cette ville. Il avait cherché seul sa route en s'occupant peu de ce que faisaient les autres. On trouve dans ses premières œuvres des hardiesses, des poussées de génie

qui annoncent ses compositions les plus récentes. Entre 1910 et 1913, Malipiero s'inquiète devant les critiques de ses amis qui lui répètent qu'il est fou. Il finit par douter de lui-même et de ses aspirations. Il prend peur des idées musicales qui le hantent et s'efforce à les chasser. Tout ce qu'il écrit à cette époque témoigne de riches qualités musicales : abondance mélodique, éclat harmonique, puissance orchestrale, mais on n'y retrouve plus les tendances novatrices que manifestait dès 1903 *la Sinfonia del mare.*

L'opéra *Canossa* ne mérite pourtant pas le mépris que lui porte aujourd'hui son auteur. A côté de scènes assez conventionnelles il en est d'autres qu'anime un large sentiment populaire. Le finale en particulier est d'une somptueuse magnificence : triomphe de tout un peuple éclatant en acclamations et chants de victoire parmi les fanfares et les carillons.

A peine *Canossa* terminé, Malipiero écrit un drame lyrique, la *Schiavona*, qui a depuis expié par le feu le crime d'être entaché de vérisme, puis un ballet : *Il voto d'Amore*, également détruit, le poème symphonique pour violoncelle et orchestre *Arione*, enfin, la première partie des *Impressioni dal vero*, œuvre d'une fraîcheur charmante, toute imprégnée de lumière, de soleil et de senteur des bois.

Cependant Malipiero s'inquiète des concessions qu'il a faites, presque malgré lui, au goût du milieu où il vit. Il étouffe à Venise et désire se rendre compte de ce que réalisent les musiciens français contemporains qu'il ne connaît encore que très imparfaitement. Il se décide et part pour Paris, en 1913. Il y est accueilli par Casella qui le présente à Ravel et lui fait connaître le mouvement musical dont Paris est le centre. Malipiero entend, dans les concerts et les théâtres, les œuvres de Debussy, de Ravel, de Dukas et ressent une violente impression à l'audition du *Sacre du Printemps* de Strawinsky. A connaître ces œuvres il se persuade que depuis trois ans il dévie du chemin où l'entraînait sa conscience artistique.

A Paris il se lie avec d'Annunzio et obtient de lui l'autorisation de mettre en musique *Il sogno d'un tramonto d'autunno*, dont aussitôt il commence la partition. C'est dans sa vie un événement décisif que cette brusque mise en contact avec les courants d'idées qui convergent vers Paris de tous les points du monde.

Un jour, il lit dans un journal italien, ouvert par hasard, que le « Concours national de musique de Rome » vient de couronner cinq œuvres modernes. Or, sur les cinq, quatre sont de lui. D'après le règlement du concours, il n'aurait dû adresser au Comité qu'une seule composition, mais il avait eu l'idée d'envoyer cinq œuvres sous des noms d'emprunt et quatre de celles-ci avaient été primées. C'étaient la *Sinfonia del mare*, *Arione*, l'ouverture de la *Schiavona* intitulée *Vendemmiale*, et les *Impressioni dal vero*. Malipiero revint aussitôt à Rome et, par une lettre aux journaux, fit connaître qu'il était l'auteur des morceaux désignés pour être exécutés au Concert de l'Augusteo. Cet incident fit grand bruit en Italie, suscita des polémiques dans la presse et attira à Malipiero un monde d'ennemis. *Arione*, joué le 21 décembre 1913 à l'Augusteo, fut accueilli par les sifflets des défenseurs de la tradition, tandis que l'auteur demeurait indifférent à l'insuccès d'une œuvre qui ne l'intéressait déjà plus et qu'il renie aujourd'hui.

Pendant ce temps, l'opéra *Canossa*, envoyé par lui au concours de la Ville de Rome, était choisi pour être monté au théâtre Costanzi. *Canossa* fut représenté le 24 janvier 1914 dans des conditions déplorables, après des répétitions insuffisantes et avec une interprétation des plus médiocres. La toile était à peine levée que de toutes parts éclataient des coups de sifflets. L'opéra fut condamné sans avoir été entendu et le musicien se refusa à laisser donner une seconde représentation. Le parti-pris était évident. Il n'y avait rien dans *Canossa* qui pût justifier un tel accueil. C'est une œuvre sans grande originalité et sans profondeur, mais dont l'éclat et la puissance dramatique auraient dû séduire le public.

Ces échecs affligèrent peu Malipiero, uniquement préoccupé des œuvres nouvelles qu'il portait en lui. Il avait déjà terminé la partition du *Sogno d'un tramonto d'Autunno* (Songe d'un soir d'automne), la première de ses compositions dramatiques qui porte fortement l'empreinte de sa personnalité. L'opéra consiste essentiellement en récits qui se déroulent suivant une ligne mélodique très pure, apparentée au style récitatif des vieux maîtres italiens, Monteverde ou Cavalli, tandis que l'orchestre dépeint, avec une puissance d'évocation saisissante, l'action qui se passe hors de la vue des

spectateurs. L'œuvre est originale, sans être révolutionnaire, l'influence de Debussy n'en est pas moins absente que celle de Wagner; c'est une musique toute vénitienne et qui semble refléter comme l'eau dormante de la lagune les fastes passés de la Serenissima. C'est l'âme de Venise défunte, de la Reine de l'Adriatique telle que la fit triompher Veronese aux plafonds des palais, drapée dans les flots moirés d'étoffes somptueuses, qui se matérialise à nos sens par la magie et les charmes concertés du poète et du musicien. Si parfois l'éblouissante richesse verbale de Gabriele d'Annunzio se prête mal au commentaire mélodique du compositeur, on peut dire que, dans l'ensemble, la musique souligne heureusement les intentions du poème. Elle communique à la scène de la nef ardente une grandeur et une puissance auxquelles la déclamation réduite à ses seuls moyens d'expression ne saurait prétendre. L'impression de rêve et d'irréalité que d'Annunzio voulait déterminer dans l'esprit du spectateur est renforcée par l'effet de la musique, tantôt vaporeuse et nostalgique comme la brume errante au matin sur les canaux, tantôt enflammée et d'une ardeur dévorante, comme les couchers de soleil embrasant les palais marmoréens, le ciel et l'onde en de fulgurants incendies.

De retour à Venise, après la chute de *Canossa*, Malipiero se remit à l'œuvre avec une vigueur nouvelle. En peu de mois il composa la 2e série des *Impressioni dal vero*, la première, selon moi, de ses œuvres maîtresses pour l'orchestre, trois mélodies sur des textes français de Victor Margueritte, les émouvants *Preludi autunnali* pour le piano, enfin un drame lyrique en trois actes sur un sujet légendaire, œuvre inégale, mais d'une fraîcheur de sentiment, d'une délicatesse de touche unique dans l'ensemble des créations artistiques de Malipiero. Malheureusement, pour des raisons étrangères à l'Art, l'auteur a condamné cette belle œuvre à l'oubli. Malgré les faiblesses du livret, elle contient des pages frémissantes d'émotion contenue, qui font penser à *Pelléas*.

La guerre européenne se déchaîna. Malipiero, qui avait eu personnellement à souffrir de la mentalité germanique, se vit à regret exclu de la lutte en raison de sa santé. Bouleversé par les événements tragiques qui se déroulaient en Europe, aux prises avec les plus graves difficultés matérielles, ne pouvant

parvenir à faire imprimer ses compositions, Malipiero dut renoncer, durant près d'une année, à écrire de nouvelles œuvres, mais non pour cela à travailler. Il accepta de transcrire et d'harmoniser un grand nombre de cantates et de sonates du XVII$^e$ et XVIII$^e$ siècle italien et se consacra à l'édition des œuvres de Benedetto Marcello, Bassani, Emilio del Cavaliere, Galuppi, Tartini, Jomelli, dont il forma la matière de six volumes pour l'Istituto Editoriale Italiano de Milan. Quelques mois plus tard, il ressuscita de même l'admirable *Orfeo* de Luigi Rossi (1647).

Une terrible crise vint alors bouleverser la vie intérieure de Malipiero et remplir son âme d'une tristesse désespérée. Sous cette emprise, il écrivit à Asolo, pittoresque petite ville de la Vénétie, deux morceaux pour piano où passent des ombres étranges, les *Poemi asolani;* puis à Rome, où il se fixa pour l'hiver et où l'exécution, le 20 mars 1917, à l'Augusteo, de ses *Impressioni dal vero* (2$^e$ série), souleva de violentes colères, deux œuvres d'orchestre d'une puissance et d'une originalité saisissantes : les *Pause del silenzio* et le *Ditirambo tragico*, qui toutes deux expriment l'idée d'une lutte acharnée et sans espoir contre la destinée.

Au printemps, Malipiero regagna Asolo. Là, dans le calme d'une nature accueillante, il reprit confiance. Il composa alors pour le piano les *Barlumi.* La tristesse passionnée de certaines pièces contraste avec les sursauts, les accès de gaieté, nerveuse il est vrai et quelque peu factice, d'autres morceaux de ce recueil. Il écrivit aussi la suite d'orchestre *Armenia* sur des chants populaires arméniens. Il terminait cette partition, quand, un matin d'octobre, la petite ville fut envahie par les fuyards de la 2$^e$ armée. L'ennemi approchait à marches forcées. Malipiero, n'emportant avec lui que quelques manuscrits, dut, pour gagner Venise avec sa femme, se frayer le chemin pendant deux jours à travers une débâcle sans nom, sur des routes encombrées de cadavres d'animaux et de voitures versées, au milieu de soldats sans armes et de malheureux abandonnant leurs foyers. Ils furent portés comme en un cauchemar jusqu'à Venise où ils prirent le train pour Rome. Malipiero y arriva épuisé, bouleversé, les yeux hagards, hanté de souvenirs effroyables, au point que, durant quelques jours, ses amis craignirent pour sa raison.

Un tel ébranlement nerveux n'était pas fait pour ramener la paix dans l'âme de Malipiero. Aussi l'œuvre qu'il composa alors est-elle une des plus lugubres qui soit jamais sortie de l'imagination d'un artiste. Bien que conçue en vue d'une réalisation scénique, *Pantea* est en fait une symphonie dramatique en cinq parties, traduisant la lutte d'une âme s'acharnant à la conquête de la liberté et qui ne trouve, après mille souffrances, que la Mort et le Néant.

L'orchestration de *Pantea* à peine terminée, Malipiero écrivit la partition d'un petit ballet humoristique pour marionnettes, *les Sauvages*, qui fut exécuté à Rome durant l'hiver, sur le Teatro dei Piccoli, avec une mise en scène du peintre cubiste Depero. Malipiero s'était intéressé, en composant la musique de ce spectacle, au problème de tirer parti pour des effets nouveaux d'un orchestre très réduit. Les représentations firent un certain bruit et valurent à Malipiero la réputation bien établie de disciple de Marinetti, bien qu'il n'y ait aucune affinité entre les recherches de l'école futuriste et les œuvres de Malipiero, qui se rattachent au contraire aux plus pures traditions de la grande école italienne du XVII[e] siècle.

Connaissant à merveille les textes des siècles d'or de la poésie italienne Malipiero commença à vêtir de musique des sonnets, des chansons, des madrigaux, des ballades de Laurent le Magnifique, du Politien, de Jacopone da Todi, puis il imagina pour chaque texte poétique une brève action scénique, en vue d'une réalisation théâtrale. Les *Sette Canzoni* sont sans doute le chef-d'œuvre de Malipiero. On y trouve réunies ses plus belles qualités : puissance, imagination, sensibilité, émotion. L'œuvre témoigne d'un changement profond dans son âme, en ce qu'elle est empreinte d'une joie de vivre et d'un sentiment populaire qui fait songer à Moussorgsky.

Depuis les *Sette Canzoni*, l'activité créatrice de Malipiero ne s'est pas ralentie. Il termine en ce moment un ballet tragicomique, évocation quelque peu ironique d'une somptueuse fête de carnaval au temps jadis. Cette œuvre affirme le revirement qui s'est produit dans la pensée de l'artiste. Il y a de la vie et de la joie dans cette partition, il y a aussi de la grâce voluptueuse et comme attendrie. On sent en l'écoutant combien ce novateur est nourri d'art ancien et par quels liens il se rattache aux grands maîtres du XVI[e] et XVII[e] siècle. C'est

un point commun entre lui et Gabriele d'Annunzio ou le compositeur Ildebrando Pizzetti qui représente, avec Malipiero, les tendances les plus intéressantes de la jeune école italienne.

En même temps et presque en se jouant, Malipiero a mis en musique de courts poèmes de Jean Aubry. Le recueil *Keepsake* pourrait s'intituler à l'ancienne mode : « Pièces de piano avec accompagnement d'une voix obligée ». Il a écrit aussi plusieurs pièces de piano : le *Maschere che passano*, recueil de morceaux humoristiques et fantasques, et les *Risonanze* qui, dans l'intention de l'auteur, ne devaient être que d'harmonieux effets de sonorité, mais qui portent fortement l'empreinte de son talent ; la première, d'un dessin très pur, la quatrième impétueuse, passionnée, où s'exprime, sous une forme concentrée et synthétique, toute son âme.

C'est un émerveillement pour qui vit dans la familiarité de Malipiero que ce flot de musique s'épanchant, avec quelle force, de cette nature débile. La source ne semble d'ailleurs pas devoir bientôt tarir. Elle n'a jamais jailli si haut vers le soleil.

§

En situant les œuvres dans la vie de l'artiste j'ai voulu donner une idée de l'activité créatrice de Malipiero. Il faut se représenter, en effet, qu'il ne s'agit pas de compositions d'une forme facile, mais d'œuvres d'art d'où tout superflu, toute redite sont bannis, où chaque mot porte et dont la technique n'est pas moins personnelle que celle d'un Ravel ou d'un Strawinsky. Mais cette technique si curieuse, et en laquelle le grand public ferait volontiers consister toute l'originalité de l'auteur, n'est que la forme spontanée que revêtent ses pensées. Nul moins que lui ne s'acharne à ciseler de jolis riens. La préciosité lui est étrangère.

Le coloris instrumental est en quelque sorte la qualité de son talent qui frappe le plus vivement l'auditeur. Je ne pense pas que, depuis Berlioz, il se soit rencontré un musicien pensant plus directement que lui ses œuvres pour l'orchestre. Travaillant d'après une esquisse sommaire, il écrit ses partitions sans hésitations, ni retouches, à la manière dont il effectuerait un travail de copie. L'orchestre sonne merveilleusement. Les détails, les demi-teintes conservent leurs valeurs ; les rapports

et les combinaisons de timbres voulus par l'auteur s'obtiennent exactement. Il n'y a pas d'effets manqués. C'est une fête pour l'oreille comme les fresques du Véronèse sont une fête pour les yeux indépendamment du sujet qu'elles représentent. Réduites pour le piano, certaines partitions de Malipiero deviennent difficilement intelligibles. Des harmonies suaves à l'orchestre acquièrent une dureté extrême. Se faire une idée d'une composition symphonique de Malipiero exécutée au piano est un problème aussi ardu que de reconstituer par la pensée un tableau de Claude Monet d'après une photographie.

Sa technique harmonique a beaucoup évolué. Dans la *Sinfonia del mare* (1905) on trouve déjà des témoignages d'une ardente curiosité. Après le voyage à Paris, son style se ressent de la connaissance qu'il vient de faire des œuvres de Debussy et de Ravel. Dans le *Ditirambo tragico* et les *Pause del silenzio* on découvre l'influence du *Sacre du Printemps*, entendu pourtant une seule fois et dont Malipiero n'avait jamais eu la partition entre les mains. Est-ce à dire qu'il a perdu à ces contacts quelque chose de sa personnalité? Artiste sensible et vivant, il n'a pu demeurer indifférent aux courants qui emportaient la Musique vers des mondes nouveaux, mais l'originalité de son œuvre n'en a pas été altérée. On peut reconnaître dans la *Sinfonia del mare* l'embryon de la technique des *Pause del silenzio*.

Le style harmonique de Malipiero diffère de ceux de Schönberg, de Strawinsky et de Casella, en ce qu'il ne donne jamais l'impression du parti pris et du système. Les dissonances résultent de l'emploi d'une polyphonie très libre. Malipiero n'hésite pas à recourir aux accords les plus consonnants, lorsqu'il l'estime nécessaire. De même, il n'est l'esclave d'aucun système modal, sans chercher, comme Schönberg, à se maintenir en dehors de toute tonalité définie. Il use largement du trésor des modes antiques, exotiques ou modernes, sans autre préoccupation que d'exprimer ses idées sous une forme aussi concrète et concise que possible.

Ce n'est d'ailleurs pas, à mon avis, par l'instrumentation non plus que par le système harmonique que saurait être caractérisé le style de Malipiero, mais bien plutôt par la mélodie et le rythme. Dans la *Sinfonia degli Eroi* (1904) le deuxième thème avec ses sursauts, ses élans brisés appartient déjà bien à la

manière de Malipiero. Dans la *Sinfonia del mare* on note des mélodies et des rythmes qui semblent empruntés aux cantilènes passionnées jaillies de l'âme du peuple italien. L'ensemble, avec quelques traces d'influence wagnérienne, dégage une impression de force juvénile et manifeste un sentiment ému et presque religieux de la nature. L'influence des chants populaires italiens avec leurs mélopées flottantes, leurs rythmes alanguis et voluptueux est également sensible dans le *Notturno pastorale* pour piano, composé la même année et qui annonce de loin l'admirable prélude (n° 3) des *Preludi autunnali* (1911).

En 1908, les *Bizzarie luminose del l'alba, del meriggio e della notte* pour le piano s'ouvrent par un morceau charmant, au rythme fantasque et capricieux : *I Giocchi*, dont le thème initial n'est pas sans analogies avec l'accompagnement du récit de l'Orgie dans le *Sogno d'un tramonto d'autunno* (1914).

Le recueil intitulé *Poemetti lunari* (1909) est la première œuvre pour piano vraiment caractéristique de Malipiero. Le premier morceau, chant grave, recueilli, traduit une impression nocturne. La mélodie s'épanche librement sans préoccupation de développements formels. Dans le quatrième s'épanche une force tumultueuse et joyeuse, non moins révélatrice de la manière de l'auteur que le rythme obstiné de cloches du sixième morceau ou la fougue frénétique du septième.

Les *Sinfonie del silenzio e della morte* (1909), exécutées à Paris au Concert Chevillard en 1915, sont très inférieures à ces compositions. La personnalité de Malipiero n'apparaît guère que dans la troisième partie : *Il mulino della Morte.*

Je laisserai de côté toutes les œuvres dramatiques de Malipiero, dont je me suis déjà occupé plus haut, ainsi que les nombreuses compositions aujourd'hui reniées par l'auteur. Des œuvres symphoniques de la période 1910 à 1913 je retiendrai seulement la première série des *Impressioni dal vero*, partition charmante où se manifeste l'amour de la nature, des bois et de leurs hôtes ailés. Ce sont trois études ou, pour mieux dire, trois portraits d'oiseaux. Le premier mouvement : *capinero*, évoque le chant de la fauvette, le bruissement des feuilles, toute l'atmosphère des bois endeuillés par l'automne. Le deuxième mouvement, *il picchio*, s'exécute dans un mou-

vement rapide. C'est la forêt en fête, avec les rais de soleil filtrant à travers les ramures et l'ébattement des oiseaux dans les branches, tandis que le pivert, de son bec puissant, fouille obstiné les troncs vermoulus des chênes. Le troisième, *chiu* (la chouette), est un nocturne plein de poésie et de recueillement. On jugerait mal ces « impressions d'après nature » en leur attribuant des tendances à la description réaliste et objective. L'artiste se soucie peu de reconstituer matériellement les bruits de la forêt, mais cherche à susciter dans l'esprit des auditeurs l'impression musicale qu'il a lui-même, un jour, ressentie, en écoutant les confidences des frondaisons peuplées d'oiseaux.

Avec l'année 1914 s'ouvre une nouvelle phase de l'activité créatrice de Malipiero. Les pièces de piano qu'il compose entre 1914 et 1919 forment les recueils intitulés : *Preludi autunnali*, *Poemi Asolani*, *Barlumi*, *Mascherecke passano*, *Risonanze*.

Les *Preludi autunnali* accusent la volonté de l'auteur de rejeter tous les procédés conventionnels de composition. Les mélodies se développent suivant la logique de la pensée musicale sans se soucier des artifices de la rhétorique traditionnelle. Les divers morceaux du recueil contrastent entre eux par les sentiments qui les inspirent ; les uns exhalent une mélancolie profonde, les autres sont pleins d'une joie violente, d'une ivresse de lutte, d'autres se résolvent en traits rapides et furieux. Le recueil tout entier atteste l'exactitude de l'observation du critique Gatti : « Idéal classique d'un inquiet esprit romantique. »

Les deux *Poemi Asolani*, reliés par un court intermède, reflètent une tristesse désespérée. La première, *la Notte dei morti* (la Nuit des Morts), est un nocturne mystérieux, lugubre, implacable. Des ombres sinistres passent sans bruit dans les ténèbres. Il fait noir et froid ; il semble que le jour ne se lèvera jamais. Le second, *I Partenti*, traduit l'ivresse bruyante, la joie factice de ceux qui partent au combat pendant que la Mort rôde. On a reproché à l'œuvre d'être peu pianistique et d'appeler la traduction symphonique. Pourtant certains effets de sonorité, voulus par l'auteur, ne seraient pas susceptibles d'une réalisation orchestrale.

Les *Barlumi* sont cinq pièces de forme brève qui laissent à l'esprit de l'auditeur l'impression de ces lueurs fugitives qui

s'allument l'été au creux des vagues. Dans ces pièces s'affirme une volonté de concision et de synthèse qui va de plus en plus caractériser les œuvres de Malipiero. Aucun développement au sens traditionnel du mot, aucune redite. Chaque pièce exprime en peu de mesures un état d'âme particulier, complexe. L'esprit tourmenté de l'auteur s'y révèle avec ses accès de tristesse tragique, ses éclats de joie, en somme tout ce qu'on trouve grandi, amplifié, dans les œuvres d'orchestre de la même période : *Impressioni dal vero* (2^e^ série), *Pause del silenzio, Ditirambo tragico, Pantea.*

Les *Impressioni dal vero* ont été exécutées à Rome pour la première fois au concert de l'Augusteo du 21 mars 1917 et ont fait scandale. Elles ont en revanche été bien accueillies à Paris, au Concert Colonne, en 1918. Le style de cette œuvre témoigne de l'évolution de Malipiero. Les harmonies se font plus dissonantes, les rythmes plus souples, l'instrumentation parvient à une plénitude admirable. C'est « beau de couleur » comme du Berlioz. Mais ce qui, plus que la forme, m'émeut dans ces impressions, c'est la fraîcheur du sentiment, l'intensité de l'émotion de l'artiste en présence de la nature. Quelle suavité, quelle poésie dégage le « Dialogue de cloches » ! Dans l'air léger, montent les voix métalliques et cristallines, elles se fondent en sonorités estompées, puis se taisent une à une, laissant le silence planer sur les campagnes muettes. Le deuxième mouvement est une vision fantastique : impression de nuit sous des cyprès agités par le vent et qui, tordus par la rafale, semblent soudain danser une ronde frénétique. La troisième partie dépeint avec des intentions caricaturales une fête rustique, âpre, brutale, tumultueuse. Ce sont des rudes paysans qui s'amusent à leur guise. Un rythme puissant scande leurs gestes et leurs danses.

Cette œuvre, comme les précédentes compositions symphoniques de Malipiero, puisait son inspiration dans les impressions ressenties au spectacle du monde extérieur. Au contraire, les symphonies qui vont suivre auront pour origine un sentiment tout intérieur. Le *Ditirambo tragico* me paraît être l'une des œuvres les plus puissantes de notre temps. D'une forme aussi libre que le *Sacre du Printemps* elle manifeste les tendances harmoniques les plus hardies. L'orchestre toutefois, par son merveilleux équilibre de sonorités, tempère leur

violence exaspérée. L'idée est celle d'une recherche éperdue autant que vaine de la félicité. L'homme poursuit son effort âprement, sans trêves, avec de rares aperçus de bonheur et de brutaux retours à la réalité. A la fin, ivre de douleur et de joie, il croit triompher du Destin quand il s'écroule vaincu, anéanti par la Mort.

Bien que d'une inspiration moins tragique les *Pause del silenzio* sont remplies de la plus sombre tristesse. La forme de la composition est neuve. Abandonnant les modes de développement et de variations en usage, l'auteur unit sept morceaux de caractère différent par le retour d'un thème unique, lequel semble annoncer la vision qui va suivre. Ainsi dans les *Mille et une Nuits*, chaque histoire est précédée du retour d'une formule invariable. Ce sont des visions ou plutôt des hallucinations que nous suggère Malipiero : d'abord, une pastorale mélancolique, puis une scène fantastique, une étrange sérénade, une chevauchée sinistre, une marche funèbre, des appels mystérieux, une orgie lugubre. On ne saurait entendre cette œuvre singulière sans une sorte d'horreur sacrée.

M. Jean Aubry, qui fut des premiers à reconnaître en Malipiero un des grands artistes de son temps, observe justement qu'il n'y a rien de baudelairien, au sens défavorable du mot, chez ce musicien. En revanche, il me paraît qu'il y a beaucoup d'Edgar Poe : impressions d'au delà, de présences invisibles, sensations de rêve et parfois de cauchemar.

*Pantea* accuse les mêmes tendances, mais portées au paroxysme. L'œuvre, destinée à être mimée sur la scène par un seul personnage, forme une symphonie dramatique en cinq parties pour orchestre, une voix de baryton et chœurs. La donnée est symbolique : Pantea, prisonnière dans une tour, devant la fenêtre ouverte, rêve de liberté. Elle s'endort et se voit en songe, escaladant une haute montagne par un orage et parvenant, après mille chutes, au sommet, — puis elle se représente libre, dansant dans une prairie verdoyante sous le chaud soleil de midi, — puis, nouvelle Psyché, fuyant dans une forêt sous une grêle de coups dont la flagellent des mains invisibles. Pantea s'éveille, il fait nuit. Elle se rue sur la porte et l'ouvre, mais sur le seuil se tient la Mort. Pantea accepte le destin et tombe expirante « après avoir dansé la danse de sa mort ». On ne saurait aller plus loin dans l'expres-

sion des sentiments désespérés. Après *Pantea*, il ne restait à Malipiero, s'il avait persévéré dans cette voie, que la mort ou la folie. Par bonheur, il se ressaisit et l'œuvre qu'il écrivit ensuite marque très nettement le triomphe de la vie.

Les *Sette Canzoni* sont sept poèmes du XIVe, XVe et XVIe siècle italien, pour chacun desquels Malipiero a imaginé une adaptation scénique. La réalisation, grâce aux décors très synthétiques décrits par l'auteur, semble assez aisée. Raconter les intrigues imaginées avec beaucoup de goût et d'esprit par Malipiero pour illustrer chaque *Canzone* serait singulièrement rapetisser l'œuvre. Il faut juger dans son ensemble cette succession de tableaux qui contrastent entre eux de la manière la plus heureuse. La partition est animée d'un grand souffle populaire : la chanson de l'ivrogne, la sérénade, sont des compositions dont la forme, pourtant audacieuse, se rattache aux plus pures traditions de l'Italie du XVIIe siècle. Le chant à la fois très mélodique et très original évoque l'idée d'un Moussorgsky italien. Malipiero excelle à faire valoir une mélodie par une symphonie totalement indépendante qui lui sert d'accompagnement. Ainsi un sonneur débite une chanson vaguement obscène du Politien en mettant machinalement ses cloches en branle, pendant que l'orchestre dépeint l'incendie qui fait rage et empourpre le ciel. Le dernier tableau est peut-être le plus saisissant : le carnaval finit, des masques courent encore les rues en bandes, au petit jour ; ils se heurtent à une procession accompagnant le char de la Mort et se sauvent. Le chœur, par un chant magnifique, exhorte les hommes à fuir le péché et à faire pénitence. Le cortège passe et le chant lugubre se perd dans l'éloignement, tandis qu'un couple de masques, rassuré, échange furtivement un baiser.

L'analyse est impuissante à donner une idée de cette œuvre qui vaut surtout par la puissance des rythmes et la beauté des lignes mélodiques. A la fois très populaire et très aristocratique, révolutionnaire et traditionnelle, constituée de scènes indépendantes et qui pourtant forment un tout, elle apparaît comme une manifestation d'art parfaite en son genre, sans précédents, ni lendemains, unique et inimitable. Une force, ivre de sa force, se dépense dans cette musique baignée de chaud soleil, qui nous change agréablement des compositions anémiées et alambiquées de la petite classe debussyste, non moins

que des déclamations grandiloquentes et des convulsions hystériques de l'école de Richard Strauss. Je ne sais trop si Malipiero s'est jamais préoccupé de style vertical ou horizontal. Rompu à tous les modes de composer, il rejette toute entrave pour exprimer sa pensée, ses sentiments, ses sensations. Les *Sette canzoni* sont une grande œuvre vivante et je ne vois aujourd'hui en Europe aucun autre jeune musicien qui eût été capable d'un tel effort de création artistique.

HENRY PRUNIÈRES.

Rome, décembre 1918.

# DIT PANAM

(ESQUISSE POUR UNE SONATE BLEU-ROUSSE)

—

*1. — Paris est bleu et roux.*
*Ses nuits ont une face, pleine*
*de crispations guerrières.*
*Leur robe est* BLEUE *de voiles lunaires.*
*Leur âme est* ROUSSE *de pensées de haine.*
*Et le frisson de la crainte passe sur les boulevards*
*comme une exaspération qui dure.*
*La Seine coule lente et sûre.*
INDIFFÉRENCE DES SIÈCLES.

*Si l'on savait regarder dans son miroir blême,*
*on verrait s'y écouler lentement*
*qui sait combien de visages,*
*qui sait quels reflets de tous les âges,*
*qui sait quelle* AME-FORME *de tous les apanages.*
*Et sa propre image.*
*Et le millénaire Soi-même.*
*Elle est toute bleue aussi*
*et sous les ponts les reverbères*
*lui arrachent des reflets de sang*
*comme des paroles rondes.*
*Frêle écho*
*de tous les cris du monde.*

*Paris est bleu et roux.*
*Dit* PANAM.

2. — *Dit* PANAM.
*Il y a quelque part une Faune étrange,*
*quelque part devant le fleuve.*
*Une faune grotesque.*
*Grenouilles de fonte. Faux-chevaux. Lions simiesques.*
*Oiseaux sans plus de cœur, au moteur mort.*
GUYNEMER.
*Le Vieux-Charles orné de bouquets tricolores.*
*C'est dans une cour, dans un faux-fort au milieu de Paris*
*qui braque sur la Ville les cadavres des canons de jadis.*
*Il y a des squelettes d'aluminium*
*laissés par le bûcher des avions allemands,*
*comme le feu de crémation*
*laisse les clous et les serrures d'un cercueil.*
*Ils couvrent de l'image de leurs ailes mortes*
*les mitrailleuses, fausses-sauterelles,*
*et les minnens, faux-crapauds de cauchemar.*
LES INVALIDES.
*Le dôme est bien le casque de l'*EMPEREUR
*dans un rêve de lendemain de haschich.*

*Pendant le jour, les longues théories*
*des hommes que la guerre amoindrit*
*passent avec les femmes et les enfants,*
*avec les civils qui veulent respirer des visions de guerre,*
*voir la faune cadavérique de l'acier tué.*
*Et les Blessés*
*et les Mutilés*
*clopinent*
*dans une* DANSE MACABRE *de guerre,*
*traînant dans Paris un rythme sautillant de guerre.*

IMAGES.

3. — *Autour de Paris, le rempart haletant des* USINES
*couronne de fumées la Ville et la Banlieue.*
HALEINE *de l'effort d'un million de poitrines.*

*Tout autour,* TOUT-AU-TOUR *de la souveraineté de la Ville*
*dans le cercle de la terre, à cent lieues,*
*dans la sphère de l'air, à cent milles.....*
*Ce sont les temples du* BRUIT *où les machines*
*par la force des bras de fer et du sang d'huile des nouveaux dieux*
*scandent notre volonté métallique de* DESTRUCTION.

*Au centre de la couronne ardente.*
PARIS
*Bleu-roux Visage — du — Monde.*

*4.* — LES FLEUVES DE LA CHAIR VONT ET VIENNENT
*dans un courant ininterrompu.*
*Ils passent sous les arcades de nos gares*
*illuminées dans la nuit comme une vision d'opéra.*
*La gare Saint-Lazare*
*ouvre trois arcades lumineuses tous les soirs,*
*claires sur un escalier d'apothéose d'opéra*
*qui paraît s'en aller vers un inconnu de gloire.*

*Le fleuve de chair bleue ou khaki*
*passe et repasse dans les gares, et va et vient*
*avec un froissement de vie humaine long, profond,*
*où se mêlent les soldats de* FRANCE,
*de Navarre, de Champagne et de Brie,*
*et d'autres lieux,*
*et ceux d'autres et d'autres lieux épars sur la terre*
*au delà de nos terres et de nos mers, accourus dans la même lice*
*comme les bourgeois en fête au grand feu d'artifice*
*où s'illumine le catafalque du monde mourant en bataille.*

*Allons. Les trains sont bondés.*
*Tout le monde aux grandes eaux de Versailles !*
VERSAILLES !

*C'est la grande fête. L'Epiphanie du Sang. Les eaux sont rouges.*
*Trop rouges. Hélas. Trop rouges.*

*Elles coulent, à travers le monde, en rigoles éteintes,*
*font de petites mares devant des millions de seuils.*
*Rigoles noires:* Deuil. *Rigoles de Deuil.*
*Aux gares de Paris elles sont encore des fleuves de décision.*
*Bleu et khaki.* Azur. Jaune. *Ciel et Terre.*

*5. — En arrivant dans la Ville*
*tous les hommes se mêlent. Ils mêlent*
*leur fringale de femmes, pour leur permission,*
*et leur ferme peine mâle quand ils s'en vont.*
La femme est le délassement du guerrier.
*Dehors les femelles attendent la marée sexuelle.*
*Elles ont des tentacules mous ou des griffes perçantes,*
*et des mots de ralliement toujours les mêmes,*
*secs ou gras, promesses de jouissances compliquées.*
*Champs de stérilité qu'il faut que l'on sème.*

*La* matière-chair *tourne en milliers de minuscules tourbillons*
*autour du mâle en liesse.*
*Parfois une timidité famélique*
*offre avec politesse un beau corps jeune et encor pur,*
*qui s'offre en holocauste héroïque*
*à qui sait quelle familiale détresse.*
*— Pardon, Monsieur... — Pauvre fille. On ne la voit pas.*
*Trop polie. On passe.*
*Qui entend le murmure d'une prière au milieu d'un ouragan?*
*Parfois une chose féminine*
*que nul n'a convoitée pendant cinquante ans*
*s'offre aussi, après farouche lutte*
*avec un monde de principes, décidée à se perdre enfin,*
*à faire le don suprême de son existence d'amante,*
*fût-ce pour une heure. Enfin.*
*Trop tard. Elle se butte*
*à l'indifférence.*
*du* rut-corybante

*de la Danse*
*des Creux — et — des — Pleins.*
*Une autre féminité, calme comme une tache vert-pâle*
*sur une palette enflée de jaune et de vermeils,*
*se mêle à la cohue,*
*dressée joyeuse ou mélancolique*
*à côté d'un seul mâle,*
*le sien, l'homme, soleil.*

6. — *Sur les boulevards, le jour, la vie du monde se noue*
*se noue et se dénoue*
*et se renoue dure et floue*
*tournant et tournant en rond dans la roue*
*des nouvelles destinées*
*habillées de voiles de sang. Sang de teinte* BLEU-KHAKI.
CENT FACES. CENT RACES. PARIS.
*Sur les boulevards, le fleuve humain s'écoule*
*lent et sombre dans les nuits* BLEU-ROUSSES.
*Des miliers de fantômes, en foule,*
*s'en vont vers les alcoves de sommeil ou d'amour.*

*On voit vers la Porte-Saint-Martin*
*quand les* PARISIENS *sortent des* SPECTACLES
*une vitrine où s'éclaire dans une lumière hagarde*
*une* MAIN DE CIRE *sous un globe de verre.*

*Une main! C'est tout. Une main que l'électricité*
*fait vivre toute la nuit pour je ne sais quelle publicité*
*de stylographe merveilleux.*
*Elle écrit une parole qui ne finit pas.*
HAGARDE.
*Tout le monde s'arrête et la regarde,*
*sans le vouloir, un peu ému.*
*C'est la seule lumière*
*vive dans le bleuâtre de la* VILLE.
*Main singulière.*

*Sinistre comme un Destin*
*qui ne finit pas.*

7. — *Et voilà que tout à coup*
*les sirènes lancent aux cieux et sur les maisons*
*les serpents sifflants de leurs alertes.*
*Elles précipitent les habitants sous terre*
*dans le rythme lugubre de la trompe des pompiers.*
*Puis, tout à coup, dans la nuit, souvent,*
*la Ville se soulève dans le vent*
*de sa volonté de ne point mourir.*
VROMBISSEMENT DES CANONS.

*Et l'on n'entend plus rien de toute la* VILLE
*hors le bourdon des obus qui s'ouvrent dans la nuit,*
*fleurs volontaires d'acier blanc épanouies*
*sur le bourdonnement des avions*
*dans un champ de matière sonore.*
SONS QUI ÉCLATENT EN LUMIÈRES.
*Et le murmure des siècles dans la Seine,*
*et la susurrante chanson ample et pleine*
*de la Ville, ne sont plus que sanglots d'obus.*
*Haro de Crainte-Fureur.*
*Rage et Volonté dans la nuit.*

*Les coins des maisons, ombre à peine plus épaisse dans l'ombre,*
*vision de pierre enveloppée d'inquiétude,*
*sont comme les proues de grands vaisseaux immobiles*
*dressés de vie humaine*
*sur le lac de l'asphalte sombre.*
*Puis, la berloque éclate comme une gaîté*
*de clarté soudaine.*

*Nuit bleue et rousse de Paris*
*enflé de travail chaud*

*tel un beau ventre de femme.*
*Giron du monde nouveau,*
*dans la langue des guerriers*
*dit* PANAM.

CANUDO.

De loin : Cantonnement de Fismes. Septembre 1918.

# LA POLITIQUE MYSTIQUE DE LA PAIX EN 1815

—

Après les grandes commotions où s'est englouti tout un ordre de choses, il y a comme un désir général de fixer le monde renouvelé sur une base solide et d'établir ce que le verbalisme officiel ne se lasse pas d'appeler la « paix durable ». Napoléon vaincu, des souverains et des ministres coalisés contre la France eurent cette ambition classique. Au nombre des fondateurs d'une « Europe nouvelle » la légende a distingué le Czar Alexandre. Il porte l'auréole du « Libérateur ». L'idolâtrie contemporaine le compara à Agamemnon. Ce ne fut pas assez pour quelques illuminés. Le monarque, qui déclarait que « les convenances de l'Europe sont le droit », devint l' « Ange blanc » vainqueur de l' « Ange noir ». Cependant l' « antéchrist » foudroyé laissait une coalition de Rois effrayée. Pour se rassurer, l'idée vint de former un pacte de mutuelle garantie. On s'efforça d'élaborer un droit qui serait la règle d'une époque transformée. Une « Sainte Alliance » garantirait la solidité des trônes pour le bonheur des peuples. A l'œuvre humaine des diplomates s'ajouterait ainsi une manifestation inspirée, disait-on, par Dieu.

Le texte de la convention est connu, par laquelle les « trois monarques contractants déclaraient vouloir demeurer unis par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble, et se considérant comme compatriotes se prêter en toute occasion

et en tout lieu assistance, aide et secours... confessant que la nation chrétienne, dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain que celui en qui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science, de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin Sauveur Jésus-Christ, le Verbe du Très-Haut, c'est-à-dire la parole de vie... »

L'empereur de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche signèrent cette déclaration. Elle ne porte pas et ne pouvait pas porter le nom du roi d'Angleterre. A qui doit-on en attribuer l'inspiration, la rédaction ? Au czar Alexandre, à la baronne de Krudner qui dirigeait la politique céleste du monarque (1) ?

La physionomie d'Alexandre reste énigmatique. Ou plutôt il y a je ne sais quelle hésitation à formuler un jugement. On craint d'avoir trop bien vu. Ce souverain, que le crime, en somme, avait monté sur le trône, était-il sous l'apparence d'une généreuse idéologie un despote avisé ? Le christianisme qu'il affichait n'était-il qu'une adroite supercherie ? Son éducation française, c'est-à-dire révolutionnaire, l'avait-il négligée avec regret pour une politique traditionnelle ? En un mot, la pédagogie novatrice de La Harpe — au bonnet d'un rouge peu vif — avait-elle laissé une empreinte effacée par les leçons plus fortes des nécessités pratiques ? Au contraire, les prédications de Mme de Krudner avaient-elles donné une réelle impulsion aux idées religieuses d'un impérial néophyte ? Que de problèmes se posent à la réflexion de ceux qui ne veulent être dupes ni des mots, ni des légendes. En s'alliant avec son « ami » Napoléon, préméditait-il la trahison de la France ? Devons-nous encore tout expliquer par la complexité de l'âme humaine ? — Complexité ou simplement hypocrisie de placer les rois et les peuples sous la protection de Jésus-Christ, puis de goûter à la même heure les plaisirs de Paris — la Babylone à châtier ! — et d'oublier le rêve du gouvernement providentiel pour le charme d'une alliance aussi peu sainte qu'elle était passagère ?

Aux historiens de résoudre ces problèmes. Mon ambition est modeste. Je ne me propose pas de juger les grands politiques en fonction des événements. A la profondeur de l'ana-

(1) On écrit *Krudener* ou *Krudner*. J'ai adopté, comme plus conforme à l'origine du nom, l'orthographe allemande.

lyse je préfère l'anecdote. Elle n'est qu'apparemment frivole.

Quelle fut donc l'auteur de la Sainte-Alliance ? Est-il seulement possible de répondre à la question avec les témoignages que nous possédons ? Etudions les personnages qui en ont l'officielle paternité.

Certains biographes de Mme de Krudner ont affirmé que dans sa jeunesse elle avait médité Jacob Bœhm, le « philosophe inconnu » Saint-Martin, Swedenborg, en définitive qu'elle s'était livrée aux lectures de la plus vertigineuse théosophie et du plus arbitraire symbolisme. Il se peut bien, d'après les racontars, que l'on conserve à Riga « de vieux livres, véritables in-folios, à figures bizarres parsemées de constellations où elle avait étudié à vingt ans ». A quel point ce pittoresque de vignette romantique nous impressionnera-t-il ? Les curieux de Jacob Bœhm et de Saint-Martin auront souri de la crédulité de prétendus historiens et auront vite estimé le fruit qu'une jeune personne, — en la favorisant d'une rare précocité, — pouvait retirer après avoir lu, si elle les a lus, des ouvrages comme les *Quarante questions* et les *Six points*, *l'Aurore naissante* et l'*Esprit des choses !* On cherche à nous en imposer. A vouloir grandir son héroïne, on appauvrit son prestige d'érudit. Et l'on mêle, sans se douter de l'étrange confusion, le sérieux de la doctrine au merveilleux du grimoire.

Mais le conte n'est pas inexact en tous points. Les détails que l'on ajoute signifient chez la célèbre Livonienne un attrait de l'inconnu, un penchant vers l'extraordinaire et le féerique ; ils prouvent une imagination séduite par la chimère. Ces dispositions naturelles, après une période abandonnée au trouble des passions, s'épanouirent pleinement. La visionnaire ayant remplacé la coquette, Mme de Krudner s'éprendra de Jung Stilling, un des théosophes le plus renommés de l'Allemagne, que le grand-duc de Bade avait nommé son conseiller aulique. Les idées millénaires de Stilling devaient captiver un esprit d'aventure. Sa croyance au commerce des êtres invisibles avec le monde sublunaire trouvaient assurément dans une nature ardente et rêveuse un écho sympathique. La fréquentation de l'illuminé badois et celle du fameux pasteur Oberlin, qu'il lui présenta, étaient bien capables de stimuler la foi de Mme de Krudner aux communications spirituelles et d'éveiller l'énergie de ces dons puissants qu'une haute science reconnaît dans

le mystère de l'âme humaine. La baronne avait-elle le privilège d'une psychologie magnétique ? La notice d'Adèle du Thon ne laisse guère de doute à ce sujet.

En tout cas, sous le rapport de son instruction nous sommes renseignés sur sa médiocrité, lorsqu'on avoue qu'un étranger, visitant l'oratoire de M^me^ de Krudner, rue de Cléry, la trouva absorbée dans la lecture du livre composé par le Père dominicain Mellinos de Giraldo : *l'histoire des sorciers, devins, magiciens, astrologues, revenants, vampires, âmes en peines, spectres, fantômes, apparitions, visions, gnomes, lutins, esprits malins, sorts jetés, exorcisme.* Souhaitons pour le prestige de la « prophétesse » que ce soit involontaire calomnie d'avoir affirmé que ce répertoire de puérilités diaboliques fût sa « lecture favorite ».

Maladresse d'un biographe ou précision documentaire trop exacte, de plus en plus l'on nous éloigne des sommets, où la raison s'égare, de Jacob Bœhm. Il ne s'agit pas d'éblouissements intellectuels. Une scène théâtrale se dresse, celle de l'Allemagne conventionnellement légendaire. Un panégyriste de la baronne, d'ailleurs, cite ce trait : « On lui demandait souvent des histoires d'apparitions et de visions auxquelles elle savait donner un tour religieux et moral qui faisait grand effet sur son auditoire, surtout quand elle nous les racontait sur les ruines du vieux château de Baden. Tous ces récits étaient charmants. »

Il faut donc en prendre son parti. Nul vestige doctrinal chez M^me^ de Krudner. Elle n'est théologienne ni théosophe au sens intellectuel du mot. Et du reste, à défaut d'intimités biographiques, sa correspondance suffirait pour ainsi conclure. Tout y est formules et verbiage chers aux mystiques de sentiment et d'imagination. Sa filiation, sous le rapport littéraire, continue M^me^ Guyon, « cette femme admirable, disait-elle, qui avait été douée de tous les dons et qui est devenue un si grand instrument de grâce ». Toutefois, visionnaire et prophétesse, M^me^ de Krudner est de son temps. L'atmosphère romantique l'excitera aux grands rôles, aux missions providentielles. Les relations théosophiques donneront l'impulsion à son activité.

Peu à peu son imagination s'exalte, l'importance du personnage à jouer dans les destinées européennes se dévoile et

grandit à ses propres yeux. Le Czar, pense-t-elle, est l'instrument de la Providence. Alexandre devient le « bien-aimé Empereur », l' « Elu du Seigneur ». Il est finalement dans le combat que se livrent ici-bas les forces bonnes et mauvaises, l' « Ange blanc » qui doit purger la terre de l' « Ange noir », cet « Ange noir » qui avait osé la juger « ennuyeuse et qui peut devenir dangereuse ».

Il faut pourtant donner un exemple de cette phraséologie où elle exprime le sentiment de son apostolat messianique, la conviction où elle se trouve que l'Empereur de Russie a, de par le Ciel, une œuvre à accomplir. Voici quelques lignes extraites d'une lettre qu'elle envoie à Mlle de Stourdza :

Vous voudriez pouvoir me parler de tant de grandes et profondes beautés de l'âme de l'Empereur. Je crois en savoir déjà beaucoup sur lui. Je sais depuis longtemps que le Seigneur me donnera la joie de le voir. Si je vis, ce sera un des moments heureux de ma vie.

Jamais il n'y a eu de devoir terrestre plus doux que d'aimer et respecter celui qu'on doit aimer et respecter par l'ordre de Dieu même. J'ai d'immenses choses à lui dire, car j'ai beaucoup éprouvé à son sujet, le Seigneur seul peut préparer son cœur à les recevoir ; je ne m'en inquiète pas ; mon affaire est d'être sans peur et sans reproche ; la sienne d'être aux pieds du Christ, la vérité. Que l'Eternel dirige et bénisse celui qui est appelé à une si grande mission !... Ah ! que ce soit à genoux qu'il reçoive du Christ ces grandes leçons qui étonnent et étonneront toujours plus les peuples et rempliront de saintes joies ce cœur rempli maintenant de saintes inquiétudes.

Après avoir montré pour le meurtrier de Paul Ier « une respectueuse et profonde admiration », la voyante écrit toujours à Mlle de Stourdza :

La grandeur de sa mission m'a encore été tellement dévoilée dernièrement qu'il ne m'est plus permis d'en douter. J'ai adoré la magnificence du Seigneur qui a tellement béni cet instrument de miséricorde. Oh ! que le monde sait peu tout ce qui l'attend, quand la politique sacrée prendra les rênes de tout, et que le soleil de justice se manifestera aux plus aveugles. Oui, chère amie, je suis persuadée que j'ai des choses immenses à lui dire, et, quoique le prince des ténèbres fasse tout son possible pour l'empêcher et pour éloigner ceux qui peuvent lui parler des choses divines, l'Eternel sera le plus fort. Ce Dieu qui se plaît à se servir de ceux qui, aux yeux du monde, ne sont que des objets vils et de dérision, a préparé mon cœur à cette

humilité qui ne recherche point l'approbation des hommes. Je ne suis que néant. Il est tout, et les Rois de la terre tremblent devant lui et ne sont que poussière.

Toute la correspondance de la visionnaire a cette monotonie conventionnelle.

Ce mysticisme, dont nous ne percevons aucune trace chez Mme de Krudner, avait pourtant des adeptes en Russie. C'est à Pétersbourg, et à Moscou que furent importées, sous le règne de Catherine, les doctrines de Jacob Bœhm, de Saint-Martin et de Dutoit-Mambrini. Des loges maçonniques s'établirent aux fins de prosélystisme. Yeloguine et Novikoff rapportèrent de Suède le Swedenborgisme, Plechtchéeff fonda les centres Bœhmistes et Martinistes. D'autres personnalités, Tourgueneff, Radichtcheff et Lapoukine, le prince Repnine et le comte Alexis Razoumoffski propagèrent des enseignements qui tendaient à substituer d'une manière obscure le « Christianisme intérieur » à l'Eglise officielle. Après avoir toléré la propagande de telles sociétés secrètes, l'impératrice, alarmée d'une influence religieuse et politique qu'elle jugeait funeste, frappa sévèrement les novateurs. Elle enferma Novikoff à Schlüsselbourg et dispersa les « frères ». L'illuminisme reparut, introduit par Fessler, sous le règne d'Alexandre. Capucin, devenu pasteur protestant, l'orientaliste Fessler était le réformateur de la Franc-Maçonnerie allemande.

Mais la théosophie acclimatée en Russie se confondait bientôt avec les sociétés bibliques d'Angleterre. Labzine rédigeait le *Messager de Sion*, dernier écho de la loge martiniste de Moscou. La vogue prodigieuse obtenue par cette feuille la fit supprimer. Cet incident ne découragea pas Labzine que de puissants personnages, d'ailleurs, protégeaient secrètement. Il occupa sa retraite à traduire Eckartshausen, Yung Stilling et le *Mystère de la Croix*, ouvrage célèbre chez les adeptes. Le *Messager de Sion* reparut ensuite jusqu'au jour où, grâce au général Araktcheeff, la censure lui imposa un silence définitif.

Que Mme de Krudner se soit mise en rapport avec les théosophes de Russie, la chose ne laisse aucun doute, si l'on observe un fait révélateur : le prince Galitzine, qui encourageait les disciples du « Christianisme intérieur », envoie à Mme de Krudner mille écus pour Stilling. Ce serait une erreur,

je crois, de voir là une occasion de contredire mes précédentes affirmations, relatives à l'initiation intellectuelle de la baronne. Il se pourrait tout au plus que, dépouillé de ses éléments spéculatifs, le Martinisme moscovite assimilé au Biblisme ait rencontré chez Mme de Krudner un zèle de propagande. Encore une fois la correspondance, le *Camp de Vertus*, qu'elle publia en 1815, permettent d'estimer l'indigence de sa culture. Le mouvement de l'illuminisme russe s'est développé sans qu'elle y prît part. Et à l'âge de la formation intellectuelle les extases que Mme de Krudner recherchait ne sont pas du genre surnaturel.

L'héroïne entre dans la voie active. Elle s'est imaginée qu'une révélation lui enjoint d'aller vers Alexandre. Cet empereur, à la tête de ses armées, est « l'homme des grandes destinées, préparé avant tous les siècles pour les siècles ».

De son côté, le Czar était prêt à remplir sa « grande mission ». L'école mystique, dont je viens de parler, avait-elle vaincu son indifférence religieuse? Alexandre de Stourdza affirme que la conversion fut subite. Ce que l'on a appelé le « miracle de 1812 » avait ouvert ses yeux. Le biblisme profitera un moment de son évolution, mais il ne la détermina pas.

Le bonheur souhaité par Mme de Krudner arriva. Elle vit l'Empereur. Les dispositions du monarque s'harmonisent avec celles de la visionnaire. Elle sermonne aussitôt l'Elu du Seigneur, lui prêche la repentance. Elle lui découvre son état de péché. Qu'il s'humilie devant Jésus! Les panégyristes de Mme de Kruduer la figurent dans l'attitude classique du prophète et de l'apôtre qui flagelle les vices des grands. Elle menace. Ses reproches, l'Empereur en goûte la vivacité : « Vos paroles sont une musique pour mon âme. » De ce jour, paraît-il, Alexandre naissait à la vie de contrition. La description de cette existence pénitente est intéressante, nous le verrons, pour le profane. Mme de Krudner et Alexandre sont désormais deux êtres qui semblent se répondre et communier en spiritualité. Ils ne vont plus se quitter. Initiés, au moins en apparence, au même vocabulaire mystique, ils sont capables de comprendre un unique langage, sinon de le parler toujours à l'unisson.

Installé à son quartier général le Czar écrit aussitôt à la Baronne de venir le trouver. Elle part en flèche. Il a loué une

petite maison hors de la ville. « J'ai choisi cette habitation parce que j'y ai trouvé ma bannière, une croix dans le jardin. » Les voilà donc étudiant la « parole de Dieu », jusqu'à deux heures du matin, tous les deux jours.

L'inspirée n'était pas venue seule. M. Empaytaz lui servait de compagnon d'apostolat. La première fois que l'Empereur vit le saint homme, celui-ci lui aurait demandé s'il avait le pardon de ses péchés. Alexandre avait été un moment interloqué. Mais enfin, ayant révélé le fond de sa conscience, M^me^ de Krudner et M. Empaytaz se déclarèrent satisfaits.

Le néophyte impérial se livre décidément à une étude assidue de la Bible. Un pieux biographe raconte que « même pendant la guerre, et quand le canon gronde autour de sa tente, il ne se laissait point distraire de sa dévotion ». Il ajoutait que « dans le temps où il était ainsi attiré vers les choses de Dieu, il faisait tous ses efforts pour conformer sa vie à ce que les saintes écritures ordonnent et à se détacher de ce qu'elles défendent, mais qu'il n'avait jamais pu déraciner de son cœur un seul péché ; que, maintenant, il sentait la puissance de la grâce et de l'esprit de Jésus, lequel peut seul nous donner la force de pratiquer ce qu'il nous commande et qu'il éprouvait une paix qui l'accompagnait dans tous les moments ». Les admirateurs de M^me^ de Krudner désignent les exercices spirituels auxquels s'adonnait Alexandre à son grand quartier général, sous le nom de « délassements ».

Tandis que M^me^ de Krudner veillait au progrès évangélique de son disciple et rêvait au bonheur des peuples ou plutôt des Coalisés, sa renommée lui attirait la foule. Les opinions se partagaient à son égard. M. de Capo d'Istria et le baron de Stein la visitaient. Que se dirent-ils ? Notre malice n'a jamais été satisfaite. C'est regrettable, puisque le baron est avec Arndt — l'ami de M^me^ de Krudner, dit-on — le fondateur de la *Tugend Bund*. L'illuminée aurait-elle donc travaillé, comme on l'a prétendu, au développement de ce mysticisme nationaliste qui libéra l'Allemagne ?

Gardons-nous des conjectures. Suivons la vie dévote que mène l'autocrate russe au milieu de ses armées en campagne. Il lit les Psaumes et les adapte aux circonstances actuelles. Son Destin s'affirme. Il doit procurer la paix aux nations. Le sort de la guerre est favorable à la Coalition. C'est Waterloo !

Il quitte son oratoire d'Heidelberg, invitant la prêtresse à le joindre à Paris. Elle s'y rendra bientôt.

Le 14 juillet 1814, Mme de Krudner descend à l'hôtel de Mayence, rue Cadière, faubourg Saint-Germain. Le trajet est bien long de l'Elysée-Bourbon où réside l'Empereur. Mme de Lezay-Marnesia offre à la sibylle sa demeure. La veuve du comte de Lezay-Marnesia, petit-neveu de saint François de Sales, va tenir une place importante dans la société mystico-politique où s'élaborera le manifeste de la Sainte-Alliance. Mme de Krudner s'installe donc à l'hôtel Montchenu, faubourg Saint-Honoré, 35. Les visiteurs accourent. L'on distingue Bergasse. Alexandre se prend d'affection pour cet avocat célèbre et non moins fameux partisan de Mesmer. En retour, Bergasse professe pour le monarque une admiration effrénée. Il déclare que seule la Providence, « du fond de la Russie, a conduit, pour ainsi dire, par la main ce Prince auquel il ne veut pas donner le nom de grand, parce qu'il faut inventer, pour un désintéressement si sublime, pour une bonté si céleste, un titre plus auguste qui exprime mieux ses vertus ».

Réunis, Alexandre, Mme de Krudner, Bergasse, la famille spirituelle se forme harmonieusement. Un des panégyristes de la baronne repousse l'assertion d'après laquelle elle aurait connu Bergasse dès 1801. Cette rencontre ne se serait produite qu'en 1814, et l'on ajoute : « Lorsqu'il n'avait plus rien à lui communiquer qu'elle n'eût déjà reçu. » L'enthousiaste auteur, Eynard, ne s'est pas proposé d'écrire une biographie complète de sa cliente. Il s'agit plutôt d'une défense de la prophétesse, d'une justification. Elle est sa protégée. Son ouvrage est-il aussi plus de dévotion que d'histoire. Toute une partie de la vie — celle du péché — est absente. Il offre à notre délectation celle du repentir et de la grâce. D'après Léopold de Gaillard, qui tenait, assure-t-on, ses informations de témoignages contemporains, ce serait précisément Mme de Lezay-Marnesia qui aurait mis Bergasse en relation avec Mme de Krudner, et, par elle, avec l'Empereur. Rien ne s'oppose à ce qu'ils se soient connus chez Mesmer, comme on l'affirme d'ailleurs. Peu importe, ils étaient faits pour se rencontrer.

L'acte principal de la pièce qui se déroule va se jouer dans un décor approprié aux circonstances. Mais, simultanément, le surnaturel inspire les rôles et le mystère enveloppe toute la

scène. Des spectateurs se croient bien informés. On entend des bruits de coulisse. Ecoutons les témoignages et recueillons les confidences.

On voyait quelquefois, relate Léopold de Gaillard, le soir un équipage s'arrêter à l'angle du faubourg du Roule et de la rue de la Pépinière. Trois personnes en descendaient, un homme de haute taille et deux femmes. Les trois inconnus gagnaient, à travers les terrains encore non bâtis des jardins du Roi, une maison de nulle apparence qui était celle du jardinier. Un vieillard les y attendait dans une petite chambre qui n'avait pour tout mobilier qu'un vieux fauteuil en velours d'Utrecht, une chaise et un tabouret, un bureau en blanc et un lit. Ce logement était celui de Nicolas Bergasse, et ces inconnus n'étaient autres que le Tzar Alexandre, M^me^ de Krudner et M^me^ de Lezay-Marnesia. Le maître de la maison gardait le fauteuil sur l'ordre formel de son auguste visiteur. L'auteur de *Valérie* s'asseyait sur la chaise, sa compagne s'adossait au lit, et le Tzar, accroupi sur le tabouret, en face de la Sibylle, allongeait ses grandes jambes sous le fauteuil de Bergasse. Là, devant ce cénacle de ses initiés les plus intimes, M^me^ de Krudner s'élevait aux plus transcendantes divagations de l'illuminisme. Le voile des temps se déchirait devant elle, l'unité de la race d'Adam, fractionnée jusqu'ici en tant de nations et de religions ennemies, se refaisait par la sainte alliance des Rois, l'humanité indéfiniment perfectible ne connaissait plus que de nobles instincts, la terre purifiée remontait vers le ciel comme une brume légère après la tempête, et une révélation religieuse nouvelle brillait sur le monde d'où le règne du mal était à jamais banni. Du haut du kremlin, comme d'un nouveau balcon de Saint Pierre, devant l'Asie conquise et l'Europe dominée, le maître de toutes les Russies envoyait à la ville et au monde sa bénédiction de Roi et de Pontife. Le Tzar suivait d'un œil fasciné le vol de son aigle blanc, et de temps en temps regardait, non sans inquiétude, du côté de Bergasse. Celui-ci, souriant et parfois séduit, reprenait gravement ces hautes rêveries, qui lui rappelaient ses premières recherches sur la loi d'harmonie universelle, et s'efforçait de les ramener une à une aux solutions pratiques de la politique. Plusieurs séances furent ainsi données à M^me^ de Krudner pour exposer son système entre le souverain qui devait l'appliquer et le vieux philosophe à qui on demandait de la juger.

C'est au cours de telles séances que fut composé le manifeste de la Sainte-Alliance, daté du 14-26 septembre 1815 ; mais dans la collaboration, quelle a été respectivement la part de chacun ?

Le frère de la reine Louise de Prusse prétendait — inexactement du reste — que Mme de Krudner n'avait eu aucune influence sur sa sœur.

Quant à l'Empereur Alexandre, en revanche, elle s'en était tellement emparée, que la Sainte-Alliance que l'Empereur proposa et fit réussir ne doit être considérée que comme l'ouvrage de cette femme ; soyez sûr que je ne le dirais pas si je ne le savais positivement.

D'après le chancelier Pasquier, c'est à Nicolas Bergasse lui-même que serait due la rédaction de cet acte célèbre. « Je crois même que la minute en fut entièrement écrite de la main de Bergasse. » Metternich déclare que la Sainte-Alliance est éclose sous l'influence de Mme de Krudner et de Bergasse, et il ajoute qu'on modifia le texte primitif d'après les observations de l'avocat. « Personne ne connaît mieux que moi tout ce qui se rapporte à ce document vide et sonore. »

Voici la version d'Eynard qui rapporte une conversation entre l'Empereur et Mme de Krudner.

Je vais quitter la France, mais, avant mon départ, je veux par un acte public, aurait dit le Tsar, rendre à Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, l'hommage que nous lui devons, pour la protection qu'il nous a accordée, et inviter les peuples à se ranger sous l'obéissance de l'Evangile. Je vous apporte le projet de cet acte, vous priant de l'examiner attentivement et, s'il y a quelque expression que vous n'approuviez pas, vous voudrez bien me le faire connaître...

Alex. de Stourdza, secrétaire de l'Empereur, confirma l'exactitude de ce récit en attribuant au monarque toute la spontanéité religieuse de la manifestation politico-mystique. Le premier, ajoutait-il dans une lettre à Ch. Eynard, il copia et retoucha le texte de la Sainte-Alliance écrit tout entier, au crayon, de la main d'Alexandre...

J'ignore, poursuit-il, si Mme de Krudner a eu quelque influence sur la pensée et la rédaction de ce document mémorable ; ce dont je suis intimement convaincu, c'est qu'il appartient essentiellement à la pensée et au sentiment religieux d'Alexandre.

D'après l'évêque Eylert, qui rappelle un de ces entretiens avec l'Empereur de Russie, l'initiative de la Sainte-Alliance reviendrait au roi de Prusse.

Capefigue, reproduisant le manifeste, prétend que Mme de

Krudner et Bergasse rédigèrent le préambule et que le monarque corrigea.

Quelle était l'opinion de la visionnaire à ce sujet ?

Consultée par Krug, elle répondit que « la Sainte Alliance est l'ouvrage immédiat de Dieu. C'est lui qui l'a élue son instrument, c'est par lui qu'elle a achevé ce grand œuvre ». Le professeur réclama quelques précisions. La baronne alors soutint qu'à elle-même revient la première idée de la Sainte-Alliance et que l'Empereur a rédigé un brouillon.

En présence de ces divergences, la confiance que M. de Metternich avait de ses informations semble bien ne relever que de son infatuation. Avouons simplement que nos conjurés pour la paix internationale étaient capables, l'un autant que l'autre, d'être inspirateur ou rédacteur de l'étrange message. La note narquoise, dont L. de Gaillard colore sa relation au détriment de Mme de Krudner, conviendrait à tous les membres du mystique cénacle. L'on partagerait volontiers, je suppose, cette opinion conciliante, si un nouveau témoin, dont la mémoire et les travaux ont été respectés par les érudits, ne présentait un quatrième auteur du pacte. De plus, la qualité du confident n'est point négligeable en cette affaire. Il était lui-même théosophe. Visionnaire, il eût écrit la déclaration de la Sainte-Alliance sans rature. Ancien jacobin, sous le nom de Mucius Scevola, fondateur d'une république communiste en Guyane française, et, plus tard, revenu au catholicisme, de régimes communistes, appelés « familles spirituelles », ce novateur, François-Guillaume Coëssin, a publié des aperçus relatifs à l'état social idéal, qui, lus de nos jours, produisent une impression profonde. Une de ces prévisions était que « la politique sera la première qui pliera le genou devant Jésus-Christ ». Avec une telle perception de l'avenir, le personnage ne devait pas être dépaysé dans la société mystico-politique qui nous occupe. Au fait, Bergasse appartenait, avoue-t-il, à sa société, et l'on a trouvé dans ses papiers une correspondance avec la comtesse de Lezay-Marnesia. On a de lui quelques notes sur la Sainte-Alliance.

Le célèbre document n'aurait pas été dicté à l'empereur de Russie par Mme de Krudner. L'inspiratrice serait une marquise d'Argense, femme du marquis d'Argense, lieutenant-

colonel au régiment du roi avant la Révolution. Elle était, dans sa jeunesse, liée avec Mesmer.

Vers onze heures du soir, rapporte Coëssin, l'empereur de Russie se rendait chez Mme de Krudner.

Beaucoup de personnes se rendaient à cette réunion. Si je les nommais, ces personnes, on verrait que chacune d'elles y allait pour un motif différent.

On écoutait les discours mystiques de la prophétesse. C'est probablement à l'une de ces réunions qu'assista Chateaubriand. On se rappelle son impression :

Mme de Krudner m'avait invité à l'une de ces sorcelleries célestes : moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison, l'abomination du nébuleux et le dédain des jongleries : on n'est pas parfait. La scène m'ennuya. Plus je voulais prier, plus je sentais la sécheresse de mon âme. Je ne trouvais rien à dire à Dieu et le diable me poussait à rire.

Qu'aurait pensé le superbe profane s'il lui avait été réservé de franchir le saint des saints ! Car les étrangers se retiraient à onze heures et demie. Mme de Krudner faisait apporter le nécessaire à de petites collations, — j'attire l'attention sur le menu de ce que les habitués appelaient des « agapes », — pain, vin et fromage.

La marquise d'Argense avait été introduite dans la confrérie par Mme de Lezay-Marnesia. Sur la demande que le monarque se disposât à recevoir la révélation dont elle était favorisée, Alexandre reçut Mme d'Argense. Un soir la baronne, après avoir disposé son appartement, l'abandonna. L'Empereur et la marquise restèrent seuls. Mme d'Argense, âgée et infirme, se plaça sur le lit de repos, ordonna, « au nom de Marie, mère de Dieu », à l'Empereur de se mettre à genoux, de porter la main gauche sur l'Evangile, et d'écrire de l'autre les « quatre articles de la Sainte-Alliance ». Mais Coëssin déclare ensuite qu'on lui affirma que ce fut à Bergasse que l'on s'adressa pour la rédaction des articles. Il ajoute :

Je ne serais pas étonné qu'on se fût adressé à lui pour cet objet ; mais je ne suis pas certain de ce dernier fait.

Quel crédit la parole de Coëssin mérite-t-elle ? Elle n'offre pas, comme celle des autres témoins, un caractère, injustifié nous le savons, d'affirmation sans réplique. Cependant son

intimité avec Bergasse et Mme Lezay-Marnesia le plaçait à même d'en connaître autant. Le parti qu'il a pris de dire ce qu'il sait et pas davantage attire la sympathie. Son récit, fidèlement résumé, ne lève assurément pas — ai-je besoin de le noter ? — toutes les obscurités. Il parle de *quatre* articles, le texte connu du manifeste en a *trois* (1). Il révèle pourtant certain détails qu'on n'imagine pas. On les invente si peu, c'est que j'ai la preuve, pour l'un d'eux, de la sincérité du narrateur.

En effet, les artisans de la paix s'étant séparés, Mme de Krudner s'achemine par la route des désillusions vers la Russie où l'attendait un suprême désenchantement. Continuant sa carrière apostolique, les gouvernements en conçurent de l'inquiétude. La pauvre femme s'adressait aux humbles. Son commentaire de la Sainte-Alliance n'était pas celui des monarques. Et c'est pour ainsi dire de gendarmerie en gendarmerie que, thaumaturge devenue sorcière, chassée de Suisse, de Bade, du Wurtemberg, de Saxe, d'un peu partout, elle atteignit sa province natale. On lui refusa l'autorisation de résidence à Pétersbourg. Le temps n'était plus où le « Roi des Rois » déclarait à la prophétesse : « Ne craignez rien, Madame, grondez-moi seulement, je me conformerai, moyennant la grâce de Dieu, à tout ce que vout me direz. »

Or, une fois, après une des réunions où, devant le peuple, elle annonçait, avec le fidèle Empaytaz, le « royaume du Christ », le chef de la police — c'était à Bâle — aborda M. Empaytaz et lui demanda :

— Vos assemblées ne sont-elles que cela ?

— Pas autre chose.

— On m'avait dit qu'il y avait du pain et du fromage sur la table.

Cette demande caractéristique, rapprochée de ce que nous savons des « agapes » de Paris, ne garantit-elle pas l'authenticité des révélations de Coëssin ? Un autre détail n'est pas, me semble-t-il, négligeable : le Czar accorda une pension de dix mille francs à la marquise d'Argense. Quoi qu'il en soit, les confidences de Coëssin semblent mériter qu'on les éprouve. Ce « prophète de l'ère pontificale » fut trop mêlé, de près ou

(1) Capefigue, en reproduisant le manifeste, parle d'un « texte comparé ». Il y aurait donc eu plusieurs versions.

de loin, aux courants mystiques de son siècle pour qu'on les néglige.

Je n'ai pas à raconter la destinée de la Sainte-Alliance, celle de ses auteurs. On sait que M. de Metternich la trouva moins « vide et sonore » après l'avoir transformée en machine de gouvernement. La nouvelle Jérusalem s'effaça de l'horizon de Mme de Krudner. Elle avouait un jour : « Combien de fois n'ai-je pas pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le fruit de mon inspiration et de mon orgueil !... » Quant à l' « Ange blanc », les bras de la princesse Narichkine alourdissaient son vol. Entre temps, le Saint-Synode reprenait toute la vigueur de cette autorité que le théosophisme avait cherché à ébranler. Et l'ambassadeur de Russie à Paris soldait régulièrement la pension de la marquise d'Argense.

L'intermède mystique de la période diplomatique qui suivit la chute de Napoléon présente, on le voit, certaines incertitudes que des historiens, heureux dans leurs recherches obstinées, dissiperont peut-être un jour. Cela précisera l'information d'un chapitre infiniment curieux de l'éternelle Utopie que l'empereur Probus, Isaïe et quelques autres, avant comme après eux, ont inutilement rêvée.

PAUL VULLIAUD.

# JÉRUSALEM

## SOUS L'OCCUPATION ANGLAISE

(JANVIER 1919)

—

C'est par la route, tant de fois décrite, de Jaffa à Jérusalem, à travers les défilés étroits, les gorges désolées que notre petit train s'engage et tourne en criant.... La Ville Sainte est au bout de ces contours qui n'en finissent pas. Elle est perdue, semble-t-il, dans sa solitude et l'on sait qu'il n'y a pas d'autre chemin naturel pour aller jusqu'à elle. Nous avons pris un petit wagon découvert où nous sommes entassés, à Loud (Loudda), l'ancienne Diospolis des Romains, qui n'est qu'un immense camp anglais aménagé selon toutes les règles de la guerre moderne. Nous roulons à travers la plaine dite des Philistins.

Aux arrêts qui portent des noms célèbres, des femmes, le visage découvert, en robe verte et corsage rouge, nous offrent des oranges amères et du vin trop sucré de Judée ; des enfants demi-nus tendent la main. Ils demandent l'habituel « backchich », ce cadeau dont tout étranger est tributaire.

Voici l'Accaron des Philistins qui reçut la visite de l'Arche. Sur un sommet, derrière nous, une blanche coupole. Un palmier solitaire éploie son éventail mélancolique. C'est Sara, la patrie de Samson. Nous approchons des hauts plateaux. Des oliviers, des vignes basses, une herbe pauvre, des touffes d'amaryllis. Les champs sont délimités par des fortins de pierres. Dans les rochers, des trous noirs dénoncent les nom-

breuses grottes. L'ensemble compose un paysage ravagé de Provence.

Il fait déjà chaud en cette fin de janvier.... Les gorges se resserrent encore. Voici Bittir, plus connu sous le nom de Béther, où dansaient les chevreaux du Cantique des Cantiques.... Le petit train siffle et monte sous un ciel trop bleu, le long de la nouvelle voie, plus large, établie par les Anglais à côté de l'ancienne ligne ouverte par les Français.... Pas de civils avec nous, mais des permissionnaires en kaki, des soldats anglais qui rejoignent un poste isolé, de bruyants Indous aux longs cheveux, quelques Français. Depuis l'occupation de la Ville par les Alliés je me suis laissé dire que plus de cinq cent mille soldats s'étaient rendus en pèlerinage à Jérusalem.... Parqués sur des plateformes, des travailleurs égyptiens entonnent leurs chants monotones dans ces parages qui en ont entendu bien d'autres....

Une gare, un peu plus grande que les autres, du modèle de nos gares de chef-lieu, sur une ligne d'intérêt local.... Une porte grillée pour le passage des voyageurs, des réservoirs d'eau potable avec inscriptions : *British*..., *Natives*....Un gros sous-officier, rouge de whisky, monte le planton sur le quai. Derrière la grille, quelques voitures découvertes. Les conducteurs bédouins agitent leurs burnous. Des marchandes nous apportent des oranges. Le vent soulève la poussière par à coups. Le train s'arrête... Jérusalem...!

Sur le chemin montant on aperçoit, d'abord, les tuiles rouges des maisons neuves, de nombreuses flèches d'église et les quatre bras d'un moulin à vent. Cela s'étend sur notre gauche.... A droite, au faîte d'une hauteur où vient finir le ruban blanc d'une route carrossable, une muraille crénelée d'un gris rose, des coupoles, des minarets. C'est la Ville Sainte.... Nous croisons des voitures au trot, des bédouins avec leurs ânes....

On monte sous le chaud soleil de midi. Des mouches bourdonnent. Mais voici que se distinguent nettement les deux tours de la porte de David. Et, bientôt, nous oublions les églises et tout le quartier européen. Seuls, les créneaux sarrasins de l'ancienne ville, ses mosquées blanches, ses dômes gris, tels qu'on les voit sur les anciennes estampes, tels qu'ils apparurent aux Croisés et aux pieux pélerins de jadis, retiennent notre attention....

On s'arrête non loin des portes, près des turbulents marchés aux voitures. Devant nous, l'antique cité, ses rues étroites, les énormes blocs de ses remparts. A côté, la grande avenue qui conduit aux nouveaux quartiers.... « Backchich ! » crient les petits bédouins.

Des cireurs s'emparent de nos jambes engourdies, des gamins nous retirent nos bagages, d'autres nous indiquent le chemin d'un hôtel, le « plus confortable ».

Par un dédale de petites rues montantes, aux pierres polies, nous nous dirigeons vers Notre-Dame de France, vaste bâtisse occupée naguère par les Augustins de l'Assomption, où les pèlerins s'amoncelaient en temps de paix. Aujourd'hui, une vingtaine de territoriaux français, quelques soldats anglais tiennent garnison dans ces larges couloirs, promènent leur ennui dans les salles et les jardins en terrasses où poussent l'aloès et le romarin.

Tout de suite, nos bagages déposés, nous descendons vers le Saint-Sépulcre, par des ruelles aux pavés usés. Nous passons sous les voûtes sombres d'un bazar, le long des hautes maisons fermées. Les rues sont presque désertes. Des Juifs trop blonds, des Arabes en burnous, des Musulmanes voilées.... Près du Saint-Sépulcre, des poivriers aux branches pendantes, une fontaine à colonnes forment un décor pompéien.... Non loin de là, une moderne église allemande. Au fronton, l'alpha et l'oméga encadrent le mot *Pax*, en capitales. Mais voici le Saint-Sépulcre, ses hautes murailles, son aspect de forteresse, sa cour solitaire où un soldat italien, en tricorne blanc, monte la garde. Depuis la conquête de la ville, les trois nations alliées, — anglaise, italienne et française, — assurent la garde, à tour de rôle, aux Lieux Saints. Le long des murs, là où naguère se tenaient des mendiants et des marchands, des diacres arméniens, en longue robe, flânent, cherchent l'ombre.... Un office grec déroule ses chants et ses fastes, comme nous entrons... Des popes aux chasubles brillantes d'or et d'argent, pareils à des idoles asiatiques, circulent d'une chapelle à l'autre, inclinent la tête devant les autels et la fameuse pierre, dite « centre du monde », balancent l'encensoir fumant, s'agenouillent, puis repartent du même air affairé.... Notre guide nous fait descendre par un escalier tournant jusqu'au tom-

beau de Joseph d'Arimathie et de sa famille. Dans cette obscurité de cave où tremblent nos bougies, nous nous penchons sur une fosse noire.... Voici la chapelle de l'invention de la Croix. On distingue, formant voûte, le rocher présumé du Golgotha, et, contre les murs, le long des escaliers dont les marches sont creusées comme par le passage d'un torrent, les petites croix latines que les Croisés sculptèrent dans la pierre....

Devant les autels, où pendent des lustres anciens et modernes, le guide nous avertit : « Ceci appartient aux trois cultes. Les Latins y ont placé trois lampes, les Grecs, trois, les Coptes, quatre,... etc.... » Voici la chapelle latine de Marie-Madeleine, la chapelle latine de l'Apparition, la chapelle de la flagellation : une colonne tronquée dans un coffre de grilles, la chapelle de la prison présumée de Jésus, la chapelle du partage des vêtements.... Tout cela, dans une ombre éternelle que troublent seulement les lampes veilleuses et les cierges des processions. Ainsi, on a bâti au-dessus du rocher, on a creusé en dessous, on a formé un véritable labyrinthe... Les chapelles de tous les rites s'y multiplient, s'accrochent les unes aux autres, sans souci de style ni d'époque. On passe du culte grec au rite latin, du culte arménien au rite copte... Tous les schismes de la chrétienté sont représentés. Des Franciscains veillent dans la chapelle des Trois-Maries. La Crypte est presque toujours déserte. Pas de pèlerins en ce moment. Les prêtres de chaque culte sont assis sur des chaises, près de leurs autels respectifs où le goût Saint-Sulpice se mêle aux bijouteries byzantines. Ils s'ennuient. Ils bâillent... A l'office grec, que nous avons traversé tout à l'heure, des popes seuls suivaient la cérémonie. Sous les sombres chapelles, dans le déambulatoire, près du rocher, personne. Quelque diacre qui fait les cent pas, se retourne sur notre passage et dévisage ces quatre soldats français.... Les différents rites se disputent pour la possession des grottes et des chapelles de ce dédale.... On nous montre, à gauche, en entrant dans le Saint-Sépulcre, un tableau de la Vierge tenant Jésus. L'Enfant est placé de manière qu'il semble se détourner de l'autel des Latins. Ainsi l'ont décidé les Grecs.... Par contre, les Latins ont accroché au-dessus de cette Vierge un magistral portrait du Pape, et de telle manière qu'il se présente de dos aux cierges des Grecs.... Les soldats turcs, jadis, assuraient l'ordre dans cette

Babel des religions. Aujourd'hui, une sentinelle en tricorne chemine d'un pas tranquille. On m'assure cependant que les Grecs se croient ici, plus que jamais, les maîtres.... Les stations X, XI et XIII appartiennent aux Latins, la station XII revient aux Grecs. Une Madone aux petits yeux, sous globe, reçoit les offrandes les plus diverses. On y remarque, notamment, une légion d'honneur et trois croix de guerre. Sur le sol de marbre de la dernière station des trous ornés d'étoiles d'or indiquent l'emplacement des Croix du Christ et des deux larrons....

Sur le sommet du Mont Moriah s'élève l'admirable mosquée d'Omar. Des oliviers, quelques cyprès dessinent leur ligne précise. Sous les colonnes et les arcades, des bédouins sommeillent. De petites chèvres noires paissent l'herbe de la prairie, près des vieilles murailles de la ville. Un gros mollah, devant la mosquée, surveille les visiteurs qui peuvent pénétrer librement dans le temple, à la condition d'enlever leurs chaussures. Le mollah attend le « backchich ». Un soldat indou, du culte musulman, monte la garde... La mosquée est octogonale. Les vitraux de forme spéciale laissent filtrer une lumière chaude et douce qui s'harmonise avec les couleurs des tapis de Turquie, les mosaïques byzantines et les colonnes de marbre.... Sous la coupole une barrière protège le fameux rocher, gris et nu, d'une hauteur de un mètre... C'est l'aire d'Ornan, le Jébuséen, sur quoi Salomon fit bâtir le Temple. Dans la crypte, également vénérée des Juifs et des Musulmans, on montre l'endroit où Abraham, David et Mahomet invoquèrent le Seigneur.

Non loin, la petite mosquée El-Aksa où les Templiers établirent leurs greniers et leurs latrines. Les Musulmans rappellent ce souvenir avec une colère toujours nouvelle... Le long du mur d'enceinte, on nous montre la Porte dorée, bâtie par Justinien sur l'emplacement présumé de la vieille porte par où Jésus entra dans Jérusalem. Cette porte est toujours murée. Les anciens Turcs ne l'ouvraient jamais. Ils étaient persuadés que le jour où le passage en serait libre les Français entreraient dans Jérusalem. La porte, aujourd'hui encore, est condamnée... Il est vrai que ce sont les Anglais qui occupent Jérusalem.

C'est près de la mosquée d'Omar que l'on découvre le ravin du Cédron et la colline des Oliviers, défigurée cependant par les nombreuses églises qui s'élèvent de toutes parts. Les Grecs, à mi-chemin, ont construit une chapelle-belvédère à Saint-Etienne. Elle est entourée d'un jardin où l'on cultive des choux et des fruitiers.

Nous trébuchons maintenant sur les cailloux d'un sentier. Des cactus hérissent le mur, à droite. Sur le flanc gauche, un petit cimetière où des musulmanes en robes noires se promènent.... En contre-bas, au loin, les tombes blanches de la vallée de Josaphat. Sur le versant du Mont-Moriah, les sépulcres des Musulmans, sur le versant des Oliviers ceux des Juifs et les anciens mausolées d'Absalon et de Zacharie...

Ce monument de forme cubique, à flanc de coteau, est le tombeau de la Vierge. Des prêtres arméniens et grecs en surveillent l'entrée. Une cinquantaine de marches à descendre. Nous sommes dans un froid caveau, à douze mètres au-dessous du sol de la vallée. La crypte est éclairée par des cierges. Au milieu, une citerne, un seau en fer blanc. A droite et à gauche, des colonnettes de marbre, des autels, des chandeliers, des icones, des fleurs....En sortant du tombeau, à gauche, une grotte naturelle, dite de l'Agonie. A flanc de colline, les Orthodoxes ont éprouvé le besoin de dresser une byzantine église aux coupoles d'artichauts dorés, marquant ainsi leur volonté de s'installer à Jérusalem. Un vaste et beau jardin entoure le nouveau temple. Des sentiers montent, étagés de géraniums qui fleurissent dans des bidons à pétrole pleins de terre. Derrière l'église, des cyprès et des romarins couvrent les tombeaux des voyageurs russes qui sont morts ici. Jérusalem, en effet, est une cité de funérailles. La célèbre vallée est blanche de sépulcres. Des musulmans et des juifs viennent des quatre coins du monde pour reposer dans la terre sacrée.

Près d'un rocher à nu, dans un enfoncement de la muraille très élevée qui forme clos, la tradition place le « baiser de Judas ». Par une porte basse on pénètre dans cette forteresse. Une allée de sable fin court le long d'une grille de fer armée de piques. Contre la muraille, un chemin de croix dans le goût Saint-Sulpice.... De petites allées bien ratissées.... Huit oliviers, très anciens, rejetons peut-être de ceux qui virent le Christ. Ils sont soutenus par des pierres et de la maçonnerie.

Un parterre les entoure. Les Pères Franciscains, qui les surveillent nous montrent le vieil olivier, au large tronc, presque sans feuilles, où l'Homme-Dieu priait, où il reçut la visite de l'Ange. Dans un pot de fer, des fleurs... Quelques cyprès, un araucaria, un laurier-rose... Des plates-bandes de giroflées, d'anémones, de géraniums et de romarins compliquent à plaisir les sentiers qui tournent. C'est le jardin de Gethsémani.... Il était plus large que celui que nous voyons, plus sauvage aussi sans doute.... Il s'étendait là où la chapelle carrée, ses lieux d'aisance, les murailles et les grilles s'élèvent maintenant. Des mains de pieuse intention l'ont transformé en un petit jardin de curé.

A mi-chemin de notre ascension au Mont des Olives, dans le chemin en pente raide, on nous montre l'endroit où le Christ pleura sur la Ville.... De cette place, en effet, on domine les remparts sarrasins, la vieille cité grise tant de fois détruite et reconstruite, le dôme bleu de la mosquée d'Omar, la coupole du Saint-Sépulcre.... La colline de Sion est marquée, sur notre gauche, par l'église allemande. Au loin, hors des vieilles murailles, les nouveaux quartiers aux toits rouges. A quelques milles, sur le même plan, on désigne la maison blanche où les Turcs avaient installé une batterie. Jérusalem n'a pas souffert du bombardement. Les Allemands, certains à ce moment de remporter la victoire, ne désespéraient pas de reprendre la ville. Comme leurs nationaux occupaient une grande partie des quartiers modernes, ils ne tirèrent pas sur la Ville que les Alliés allaient occuper. Près du petit village bédouin, sur le Mont des Olives, les Russes orthodoxes ont construit une haute tour carrée d'une trentaine de mètres de hauteur. A l'intérieur, un escalier en fer battu tourne en spirale. On accède ainsi sur une plate-forme d'où l'on découvre la ligne bleue du Jourdain, le lac de la Mer Morte, les collines déboisées de Moab, la Béthphagé d'où Jésus vint, le jour des Rameaux, sur son ânesse, et, au loin, devant nous, dans un paysage désolé, presque désert, les tours de Bethléem.... Sur la crête du mont, le jardin de maigres oliviers, auxquels les pèlerins dérobent des branches, est entouré de fils de fer. Une pelouse où, de place en place, on s'arrête devant des icônes entourées de pots de fleurs. On y vénère un rocher,

protégé par des grilles, sur quoi le Christ se serait posé avant de monter définitivement au ciel.... Des dames russes, bien reconnaissables à leurs figures rondes et à leurs petits yeux que souligne un nez écrasé, se promènent dans ces allées.... Elles sont habillées de noir. Elles habitent le monastère orthodoxe. Elles sont là, sans nouvelles de Russie. Elles demandent à l'un de nous s'il est vrai que la guerre est finie....

— Et le bolchévisme?

Elles sont isolées du monde. Elles vivent sur leur montagne, parmi les saintes images. Au reste, elles ne peuvent pas accorder leur confiance aux « Reuter » des Anglais. Elles l'avouent : ce peuple les déconcerte...

— Et le Tzar? Est-il vrai qu'il soit mort ?

En apprenant le lâche assassinat de Nicolas Romanoff et de sa famille, de Celui qui, pour elles, est resté le Père de la Russie et le grand chef de l'Orthodoxie, les dames russes essuient de furtives larmes....

En descendant, une petite mosquée retient notre attention. Elle est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église, dite de l'Ascension. Un mollah nous fait voir une pierre rectangulaire encastrée dans le sol, il nous montre religieusement l'empreinte du pied gauche de Jésus et le trou que laissa son bâton. On peut visiter cette mosquée moyennant « backchich ». Les Latins et les Grecs ont le droit d'y célébrer la messe certains jours de l'année.

Le vent, ce matin de janvier, secoue les feuilles grises des oliviers. Les cyprès pointus se balancent sur l'horizon bleu. C'est sur la route carrossable de Bethléem, le long de ce paysage provençal, que les indigènes désignent les emplacements des dernières rencontres et les camps anglais où s'entassent les prises de guerre : autos dont les flancs portent l'aigle noire impériale, voitures sanitaires du Croissant rouge, tout un matériel abandonné.... Des femmes, dans la campagne, portent majestueusement sur leurs têtes l'amphore, c'est-à-dire le bidon de pétrole que la guerre déposa en quantités innombrables dans la Judée et qui remplace aujourd'hui la fragile cruche de terre traditionnelle.

Les chevaux de notre voiture trottent doucement sur la route. Il fait chaud. Un temps de mai comme dans le Midi

français. Des phaëtons nous croisent continuellement. Ils sont pleins de joyeux soldats anglais, en « excursion ».... Des « douze chevaux » chargées de nurses et d'officiers.... Parfois, les petits cris d'une sirène enrouée. C'est une limousine allemande que conduit à toute allure un prisonnier en feldgrau. Un soldat anglais l'accompagne.

Les vieilles maisons de Bethléem sont construites en pierres. On découvre, en passant, des métairies et des intérieurs dallés. L'ensemble n'a pas dû changer beaucoup depuis le Christ. Des femmes coiffées d'un bonnet, recouvert d'un voile blanc, longent les rues caillouteuses. Elles ont un doux regard triste. Elles nous saluent. La plupart sont chrétiennes. Sur le chemin de la Nativité, presque en dehors de la ville, des magasins d'objets de piété. Des ouvriers, au fond de leur échoppe, fabriquent des croix, des médailles, des chapelets de nacre, toute la petite industrie religieuse du pays.... On voit encore quelques enseignes en français, mais la plupart s'écrivent maintenant en anglais.

Sur la fameuse grotte, de vastes églises ont été bâties. La plus célèbre, la plus ancienne aurait été élevée par la mère de l'empereur Constantin. Les Croisés l'occupèrent. Une petite porte basse, ainsi construite de façon que les cavaliers turcs ne puissent pas entrer dans l'église avec leurs chevaux, nous permet de nous glisser dans un large édifice, en forme de croix latine, qui est la propriété des Grecs et des Arméniens. On descend dans une crypte obscure. Des lampes brûlent devant un autel, à gauche. Six appartiennent aux Arméniens, six aux Grecs, trois aux Latins, etc... Le marbre recouvre la pierre première. Un prêtre arménien se penche et sous l'autel, dans un enfoncement, comme la bouche d'une cheminée, nous fait voir l'étoile d'argent qui marque l'endroit où naquit le Christ. Cette étoile appartient aux Latins. Un soldat anglais monte la garde dans ce souterrain qui fut le témoin de nombreuses querelles. On raconte qu'en 1873 les Grecs livrèrent une bataille rangée aux Pères Franciscains. Ils les bousculèrent et mirent le feu aux tapisseries qui ornaient le rocher. Le prévoyant maréchal de Mac-Mahon fit don, en remplacement des richesses détruites, d'une toile d'amiante rouge que l'on voit encore sur les parois. Par places, on découvre la roche noirâtre... Voici l'endroit où se tenait le berceau : une plaque de marbre. Voici

l'autel des Trois Mages où les Catholiques Romains célèbrent la messe : c'est un autel de marbre blanc... La vieille église des Croisés, les chapelles latérales, une partie de la Grotte sont occupées par les Grecs. Les Latins ont construit un peu plus loin une grande église froide. La chaire est posée sur le tronc d'un olivier. Dans le coin gauche de ce temple, un souterrain nous conduit jusqu'à la moitié de grotte que les Latins revendiquent et qu'une cloison sépare de la partie qui reste aux Grecs. Les Pères Franciscains possèdent par contre une grotte dite « du Lait », où la Vierge se retira avant de fuir en Egypte. La roche qui forme voûte, facilement friable, peut se délayer dans de l'eau. On en compose de petits pains qu'il est permis d'acquérir à l'entrée. Ces pains sont très efficaces, nous assure-t-on, pour les jeunes mères qui ne peuvent allaiter leurs enfants.

Nous marchons aujourd'hui à l'aventure, nous allons sous les voûtes des bazars, dans les vieilles rues, parmi les pierres des hautes maisons, coupées d'arches et d'arceaux et pareilles aux vieilles ruelles des cités romaines. Des turbans jaunes et rouges, des bédouins en laine blanche, des femmes à l'européenne, des juifs en lévite et chapeaux mous, se coudoient sur les dalles glissantes, sous les galeries de fruits et de blé, presque toujours dans l'ombre, et, par endroits, violemment éclairées de soleil, selon le secret de l'Orient. Cela sent la cave, l'arrière-boutique, le cuir et l'âcre odeur des bergeries... Peu de pèlerins dans ce dédale de rues, peu d'Européens, veux-je dire. Parfois, une cinquantaine de soldats anglais aux pommettes rouges, bien en ordre derrière un guide indigène, raclent de leurs souliers ferrés les vieux pavés pointus. Cependant chaque vendredi, les Chrétiens de tous rites, Anglicans compris, organisent une procession. Ils suivent, selon une pieuse tradition, le chemin présumé que le Christ parcourut depuis le tribunal de Pilate jusqu'au Calvaire. Contre les murs aux fenêtres grillagées des chiffres romains indiquent les stations de la Voie douloureuse. Les religieuses de Notre-Dame de Sion occupent une chapelle dite de l'Arc de l'*Ecce homo*. On montre, à la deuxième station, où Simon le Cyrénéen aida le Christ à porter la Croix, un trou dans le mur qu'aurait creusé la main de Jésus. Les Grecs habitent la maison de sainte Véronique.

Une colonne brisée marque la troisième station. De pieux visiteurs ont poli de leurs baisers ces reliques et ces empreintes.

Le souvenir humain de l'Homme-Dieu, établi par des générations de pèlerins, est ici toujours présent. On n'est pas très certain, rien même n'est moins certain que le Christ ait longé cette maison, se soit reposé près de cet enfoncement, ait mis ses pas chancelants où nous plaçons les nôtres, dans cette ville si souvent détruite et reconstruite, où les fouilles font chaque jour découvrir un peu de l'ancienne voie romaine; mais cette présence continuelle nous étreint fortement et nous serre à la gorge d'une émotion dont nous ne cherchons pas à nous défendre...

Que reste-t-il du temple de Salomon ?... Près d'un soubassement, le long d'une muraille qui, à première vue, accuse une hauteur de vingt mètres, au fond d'une étroite galerie, ce vendredi soir, les Juifs de la ville se sont réunis. Les grandes lévites agitent les tire-bouchons des cheveux filasses, de pauvres femmes se lamentent sur la ruine du Temple. Debout, la face contre le mur, elles lisent des prières, se balancent lourdement, étendent les bras, se cachent la figure, et, les lèvres sur les pierres de la forteresse, balbutient des confidences sans fin.... Un rabbin répète les traditionnelles lamentations et le peuple, qui est dispersé parmi les peuples, répond :

— Nous sommes assis solitaires et nous pleurons...

Ce matin, comme tous les matins, la ville s'éveille au son des cloches. Elles sonnent de tous les côtés. Leurs carillons, graves ou légers, suivant les heures, se répandent dans le ciel calme....Des autos ronronnent dans les rues, on en croise dans tous les carrefours de la nouvelle ville : les lourds tracteurs, les élégantes voitures découvertes, les petites carrioles de montagne.... Le ronflement des moteurs, le son des cloches, telles sont les rumeurs qui emplissent l'air bleu des quartiers modernes, qui en font une cité européenne à côté de la vieille forteresse....

Elles n'ont rien de bien particulier, ces constructions aux tuiles rouges. Il y a le quartier juif, le quartier allemand, des magasins d'objets de piété, des établissements de crédit,

quelques banques, des cafés et des restaurants avec les habituelles enseignes : *Officers only... In bounds to troops... Out of bounds to troops...* etc. Peu d'inscriptions en français. Dans les rues montantes, des écriteaux : « *Drive slowly* » facilitent le travail des policiers indigènes et de la military-police. Le long de ces avenues circule une population aussi disparate que celle qui habitait l'ancienne Jérusalem au temps de Jésus : des Juifs du pays aux cheveux blonds, des musulmanes voilées d'une étoffe à ramage, des femmes coiffées comme les chrétiennes de Bethléem, des bédouins, des Syriens importants, quelques religieuses et les fillettes de leurs orphelinats, des Européens en panama et lunettes d'or, américains ou anglais, des soldats du Chériff, la tête ornée d'une corde en poils de chameau, et partout, en tous lieux, des soldats et des officiers anglais, des Indous et des nurses en uniformes gris et chapeaux blancs, reconnaissables surtout à leurs pieds immenses, mais on sait que les jolies miss ne se rencontrent que dans les magazines illustrés....

Comme je regarde cette foule kaki, échappée des casernes, des hôpitaux et des magasins à vivres, pénétrer dans les restaurants et les maisons de thé, encombrer les libraires et les marchands d'objets de piété, l'un de ces derniers, un trop aimable Syrien, me prend à part :

— Ah ! les Anglais, Monsieur....Quand verrons-nous d'autres pèlerins ?..

Déjà, je redoute des confidences sur la politique générale et la guerre.

— Qu'avez-vous donc contre eux ?

— Ah ! Monsieur, ils n'achètent ni chapelets ni médailles. Des cartes postales, des photos, des « souvenirs of Jérusalem » fabriqués à Londres et expédiés ici...

Le soir, après le coucher du soleil, le temps fraîchit. La vieille ville semble morte. La nouvelle est sans lumière. Pas d'éclairage dans les boutiques.... On ferme de bonne heure.... Au fond d'un estaminet souterrain, des bédouins modulent leurs incantations monotones. Des soldats se promènent, par groupes, pour se distraire.... Au vrai, les Anglais ne semblent pas s'ennuyer ici. Ils ne s'ennuient nulle part, peut-on dire, quand ils peuvent emporter le superflu avec le nécessaire : une

pipe, un ballon de football et des disques de phono, au besoin, un piano mécanique. Et, dans le calme de la nuit qui descend sur la terre sacrée, un appareil mâche des valses et des gigues, au coin de quelque rue obscure.... Et puis, soudain, encore les cloches à toute volée et les ronflements des dernières autos....

ÉMILE ZAVIE.

## *LE RELÈVEMENT ÉCONOMIQUE D'APRÈS GUERRE*

—

# NOTRE AVENIR MARITIME

—

Les Conférences et les négociations pour la paix auront à résoudre les plus graves problèmes concernant la vie économique future des pays ayant pris part à la guerre, mais il en est un qui se présente avec un caractère spécial d'urgence, car il en conditionne d'autres, c'est celui de la marine marchande.

En vue de sa solution, il est grand temps de prendre des mesures préparatoires et de conclure entre alliés des accords rationnels et précis.

Tandis que, depuis trois ans, les Anglais, les Américains, les Japonais déployaient une fébrile activité pour construire des navires destinés à remplacer partiellement ceux qui sombraient, victimes des sous-marins et des mines, nos chantiers navals chômaient.

Les États-Unis, entrés tardivement dans le conflit mondial et ne fréquentant pas les côtes si dangereuses de la Méditerranée, avaient éprouvé peu de pertes et construisaient en série un tonnage important.

Malgré son puissant outillage et les efforts déployés par ses armateurs et son Gouvernement, l'Angleterre était loin d'équilibrer son déficit avec ses constructions neuves.

Quant à la France, sa flotte commerciale a été réduite en de telles proportions qu'elle est menacée de disparaître si des

remèdes énergiques et appropriés à ses besoins ne lui sont pas administrés à bref délai.

Pour bien comprendre la situation de l'armement maritime global il faut envisager le total des pertes subies. Un *white paper* émanant de Sir Eric Geddes, premier lord de l'amirauté, et publié le 6 décembre, a fait connaître pour la première fois des chiffres officiels. Du mois d'août 1914 au 31 octobre 1918 2.475 navires marchands ont été coulés, occasionnant la perte de plus de 15.000 vies humaines. Le tonnage disparu correspondant est de 9.031.828 tonnes pour l'Angleterre seulement et de 6.021.058 pour les autres nations. Or le tonnage mondial, il y a quatre ans, ne dépassait pas 50 millions.

Il n'est pas surprenant que l'Angleterre, dont la flotte commerciale représentait à peu près la moitié du tonnage total, ait souffert en de si fortes proportions de la guerre sous-marine. Ses dirigeants ne se laissèrent cependant pas décourager par la grandeur du péril ; ils travaillèrent avec la plus persévérante énergie à le réduire et à le conjurer. Le résumé de ces travaux et l'exposé de ces efforts présente un réel intérêt et mérite d'être tout d'abord examiné.

## I

Quand les hostilités commencèrent, aucun armateur britannique ne pouvait prévoir les conséquences qu'elles entraîneraient au point de vue de son industrie. La construction et l'utilisation des navires n'avaient d'autres limites et règles que la liberté et l'initiative individuelles, sans aucune contrainte ou intervention de l'État.

On s'attendait bien à éprouver quelques pertes, mais on ne mettait pas en doute que les flottes alliées auraient, en quelques semaines, bloqué dans les ports de la mer du Nord ou de la Baltique les escadres allemandes ou les auraient détruites, si elles avaient osé combattre. En tout cas les mers seraient libres (1).

Un problème ne tarda pas à se poser, dès avant le déclanchement de la guerre sous-marine. Il résultait de l'augmentation croissante des effectifs.

La « misérable petite armée » dont se moquait l'Etat-Major

(1) Voir : *Times History and Encyclopædia of the War*, part. 133, vol. II, 1917, et *The Shipping Problem* (August 1914-February 1917), part. 1915, vol. 15, mars 1918.

de Guillaume II avait singulièrement grossi. Des contingents venus de l'Inde et des Dominions l'avaient renforcée avant l'incorporation de l'armée de Kitchener.

En même temps qu'on retirait du personnel des usines et des chantiers de constructions on avait besoin d'un nombre chaque jour plus grand de navires pour transporter les troupes, les ravitailler en vivres, armes, munitions, pour évacuer les blessés, expédier les renforts.

L'Etat dut réquisitionner nombre de paquebots et de cargos, ce qui diminua le tonnage libre et fit hausser les frets.

Les conditions de la réquisition furent arrêtées par l'Etat, de concert avec un Comité d'armateurs présidé par lord Inchcape ; ces conditions, spécifiées dans le contrat appelé *Livre bleu* parurent dès l'abord suffisantes; elles allouaient aux armateurs environ 7 shillings pour un transport qui en valait 5 auparavant. Mais la guerre sous-marine, dont les méfaits se multipliaient, et la diminution de la main d'œuvre firent continuellement hausser les frets. Par exemple, les blés d'Argentine, qui payaient 12 shillings 6 pence avant la guerre, montèrent à 130 shillings à la fin de 1915 et à 183 à la fin de 1916.

C'était un gain fantastique pour les bateaux libres et pour les neutres, et le préjudice était grand pour les compagnies dont les unités étaient réquisitionnées.

Un mouvement d'opinion se manifesta contre les armateurs, car la hausse des frets avait une répercussion directe sur le prix des denrées, et le Gouvernement décida l'établissement d'un contrôle des mouvements et des affrétements des navires. Une commission spéciale eut la charge de veiller au désencombrement des ports et des quais, de délivrer les permis de navigation et de réquisitionner les bateaux nécessaires au ravitaillement général.

Les résultats obtenus parurent insuffisants ; et en 1916, le *Times*, faisant écho au sentiment public, entreprit une campagne énergique en faveur de l'établissement d'un organe supérieur de contrôle, muni des pouvoirs les plus étendus.

Le gouvernement de M. Asquith fit la sourde oreille et tergiversa. Mais quand M. Lloyd George forma un nouveau cabinet, affirmant la volonté de poursuivre la guerre avec la dernière énergie, un ministère de la marine marchande fut institué. Son titulaire, qui s'appela le *Shipping Controller*, fut un

armateur de Glasgow, Sir Joseph Maclay, n'appartenant pas au Parlement, et dont la compétence était avérée. Il harmonisa les travaux des diverses commissions et prononça la réquisition générale de la flotte, tout en laissant aux armateurs la gérance des navires.

Mais, outre la bonne utilisation des unités, il fallait s'efforcer de construire le plus grand nombre possible de bateaux, car la guerre sous-marine précipitait ses coups. En février 1916, on avait bien donné un essor aux constructions en mettant sur cale des cargos « Standard » d'un modèle courant, exécutés en série et susceptibles d'être livrés promptement ; mais il fallait faire mieux.

En 1916, les chantiers avaient fourni 500.000 tonnes et les pertes atteignaient 1.500.000.

En 1917, l'écart fut plus grand encore.

On travaillait mollement sur les rives de la Clyde ; plusieurs grèves y avaient éclaté.

Le 5 mars 1918, le premier lord de l'Amirauté jeta un cri d'alarme :

Nous comptions voir monter régulièrement et fortement le chiffre des constructions. Ni les hommes ne manquaient, ni les matériaux, ni l'intelligence nécessaire pour les utiliser. Or, au lieu de voir monter ces chiffres, nous venons de les voir baisser dans de grandes proportions. A quoi est-ce dû ? Beaucoup de raisons en ont été données, mais la vérité est que, soit par le fait d'un malaise dans le monde du travail, soit par le fait de grèves, soit par suite de difficultés de toutes sortes, les hommes travaillent dans les chantiers comme si le sort du pays ne dépendait pas de leur labeur...Je crois que chaque ouvrier pris individuellement travaille aussi fort que l'année dernière, quand il travaille réellement : mais il semble avoir une plus grande propension à chômer ou à prendre des vacances et nous ne pouvons pas nous offrir des vacances, tant qu'il y a des queues devant les marchands de denrées alimentaires.

Le *Times*, poursuivant sa campagne patriotique, suggéra de placer sous une direction unique tout ce qui concernait les constructions maritimes et proposa comme titulaire de cette fonction un homme d'une compétence reconnue, lord Pirrie, directeur des célèbres chantiers Harland et Wolf, de Belfast.

Le Gouvernement ratifia l'idée, agréa la personnalité indiquée.

L'action de lord Pirrie eut des effets presque immédiats. Des tracts, des circulaires, des affiches firent connaître aux ouvriers les périls de l'heure présente, la responsabilité grave devant le pays qu'assumeraient ceux qui ne fourniraient pas la somme de travail dont ils étaient capables ; les chantiers et ateliers furent spécialisés et outillés en vue d'une production plus intense et plus rapide. Cette production sur les bases établies en 1918 permet de mettre à flot 3 millions de tonnes en un an, soit un million de plus qu'avant la guerre.

Les efforts de deux professionnels éminents, restés étrangers à toutes combinaisons parlementaires, l'armateur Sir Joseph Maclay, le constructeur lord Pirrie, permirent au Gouvernement de réaliser des progrès presque miraculeux en fait d'utilisation et de création de navires.

II

Si l'effort américain pour créer, équiper, armer, instruire une armée de quatre millions d'hommes vaut d'être grandement admiré, son effort maritime ne fut pas inférieur et mérite un égal tribut d'hommages.

La flotte commerciale des Etats-Unis, en 1914, ne comprenait qu'un tonnage de 2.400.000 tonnes environ, dont 80 pour cent étaient affectés à la navigation côtière et à celle des grands lacs. La production annuelle des chantiers ne dépassait pas 200.000 tonnes.

Lorsque le président Wilson décida de faire participer la grande République au conflit mondial, les Alliés lui firent comprendre la grande pénurie de transports qui pouvait compromettre l'issue de la guerre et lui demandèrent de prendre toutes mesures utiles pour construire 6.000.000 de tonnes par an.

L'Américain est, par tempérament, audacieux, résolu, tenace. Le but proposé, considéré comme un maximum difficile à réaliser, aurait fini par être atteint si l'armistice n'était survenu.

Comme en Angleterre, le Gouvernement recourut non à des politiciens, mais à des compétences.

Le grand métallurgiste Charles M. Schwab, le roi de l'Acier, abandonna la direction de toutes ses sociétés pour devenir fonctionnaire de l'Etat, aux appointements de un dol-

lar par an (aucune fonction ne devant être gratuite) et il fut secondé par un ingénieur réputé, M. Henry Sutphen, surnommé le « père du navire fabriqué », parce qu'il avait imaginé un type spécial de cargo, dont la plupart des lignes courbes étaient supprimées et qui, dans toute sa partie centrale, avait la forme d'un parallélipipède.

Grâce à cette forme des membrures l'ajustage et le rivetage des tôles et cornières étaient sensiblement simplifiés et les pièces pouvaient être fabriquées dans les usines de l'intérieur par des ouvriers du fer habitués à exécuter des charpentes métalliques quelconques. Les chantiers navals n'étaient plus que des chantiers de montage et d'ajustage.

C'est pour réaliser ce mode de constructions, exposé en détail par le capitaine de vaisseau Voitoux dans la *France maritime* (1), qu'ont été établis les chantiers de la baie de Newark (N. I).

Les cargos construits sur ce modèle ne sont pas disgracieux, et les essais effectués pour expérimenter les vitesses et étudier la résistance des carènes ont été très satisfaisants.

Les chantiers de Newark, qui comptent 28 cales de montage, sont alimentés par 27 usines laminant l'acier, 56 établissements fabriquant les pièces de coque et 200 ateliers divers pour les machines, tuyaux, menuiserie, etc. Le nombre des chantiers existant aux Etats-Unis est actuellement de 150.

Il y a un an, la construction du *Seattle* en cinq mois fut considérée comme un record ; mais un navire du même type fut achevé en 107 jours, un troisième en 67.

L'accélération s'accentua. Le *Tuckahoe* de 5.500 tonnes, resté 27 jours sur cale, fut livré achevé 7 jours après. Et l'on parle à présent de navires de 3.500 tonnes qui ne seraient restés sur cale que 14 jours et auraient été livrés 8 ou 10 jours après.

Avec une pareille intensité de production on calcule que les Etats-Unis auraient pu mettre à flot en 1920 de 6 à 8 millions de tonnes et les Anglais commençaient à s'émouvoir des conséquences qu'entraînerait pour eux l'utilisation de cette flotte commerciale après la paix.

Jusqu'ici, les Etats-Unis n'attachaient qu'une importance très secondaire à leur marine marchande et ils acceptaient

(1) Livraison du 15 septembre 1918.

fort bien d'être tributaires des pavillons étrangers pour leurs importations et exportations d'Europe et du Sud Amérique; mais, une fois dotés d'une flotte formidable, ils trouveront dans son utilisation une source complémentaire de richesse.

Déjà, depuis la guerre, du fait de la réquisition des navires anglais pour des besoins militaires et de la pénurie de bateaux due aux torpillages, ils ont développé leurs relations maritimes avec l'Amérique latine (1).

Leurs exportations qui, en 1913-14, étaient de 1.400.000.000 francs sont passées en 1917-18 à 3.600.000.000, soit une progression de 157 pour cent.

Pendant la même période les importations s'élevaient de 2.350.000.000 à 5.150.000.000 francs.

C'est ce magnifique trafic que les Anglais ont abandonné pour faire la guerre avec toutes leurs forces, mais qu'ils seraient désireux de prendre lorsque le cours des choses sera redevenu normal.

Le président du *Shipping Board* des Etats-Unis, M. Hurley, a bien déclaré que le développement de la marine marchande de la grande République bénéficierait au monde entier et ne s'établirait au détriment d'aucun pays; mais, comme l'observe le *Fair Play*, cette déclaration d'ordre élevé et de forme sentimentale ne convient guère aux affaires. Comment empêchera-t-on une concurrence de s'établir? Et M. Hurley n'envisage-t-il pas, par avance, cette concurrence, quand il parle de tarifs réduits sur les chemins de fer pour les marchandises transportées par navires américains? Il va même jusqu'à revendiquer pour le pavillon étoilé le monopole du transport des cafés du Brésil qui, depuis longtemps, semblait appartenir aux Anglais.

Le problème de l'utilisation de la jeune flotte américaine est donc d'ores et déjà posé. La conférence interalliée devra l'examiner, le résoudre, si faire se peut, car il est d'ordre bien délicat. Sa solution intéresse au premier chef l'Angleterre, et ne nous laissera pas indifférents, car nous avons encore des relations maritimes avec les ports américains, et il importe que notre pavillon les développe autant que faire se pourra.

(1) *The Fair Play*, livraison du 26 septembre 1918.

## III

Le Japon avait de son côté développé ses chantiers, en avait créé de nouveaux ; il avait pu construire 240.000 tonnes en 1916, et 282.000 en 1917. C'était un appoint de quelque importance.

L'Italie ne pouvant construire, puisqu'elle manquait comme la France de tôles et de charbon, avait cependant pris des dispositions en vue de l'après-guerre. Le rapport adressé au ministre de la Marine le 10 avril 1918 par notre attaché naval à Rome, le contre-amiral de Saint-Pair, relate les mesures législatives ayant pour objet d'encourager les entreprises maritimes et les initiatives dues aux armateurs, aux industriels, aux banquiers pour promouvoir le commerce maritime.

Une loi très efficace fut celle qui exempta de l'impôt de guerre les bénéfices commerciaux réemployés en entreprises maritimes. Cette loi amena la création de nombreuses sociétés de navigation — dont quelques-unes ne possédant pas un seul navire, — l'établissement et l'équipement de plusieurs chantiers. Ces sociétés et chantiers sont tout prêts à profiter des premières occasions offertes pour acheter des bateaux ou des tôles, et, pour les appuyer financièrement dans un avenir prochain, trois grandes banques du Royaume, la *Banca Commerciale*, la *Banca di Sconto* et la *Banca di Roma*, y ont pris des intérêts. Elles les ont même groupés, pour éviter plus tard des divergences d'efforts et des concurrences fâcheuses.

En fait, l'Italie ne mit à flot que 30 vapeurs commencés en 1915, mais elle a préparé un effort considérable. Ne commence-t-on pas à mettre en exploitation les mines de fer de la vallée d'Aoste pour le compte des chantiers Ansaldo, qui ont constitué une société de navigation au capital de 150 millions !

La Belgique elle-même, alors qu'elle ne possédait plus que son minuscule port d'échouage de la Panne, a trouvé moyen, avec l'appui et le concours de son Gouvernement réfugié au Havre, de fonder deux compagnies de navigation, d'envisager l'exploitation d'une flotte nationale d'un million de tonnes ; et l'on annonce que d'ici peu fonctionnera à nouveau, battant pavillon belge, une ligne régulière d'Anvers à New-York.

Qu'a-t-on fait en France, depuis le mois d'août 1914 pour utiliser, sauvegarder notre marine marchande, pour opérer le remplacement de ses unités usées ou disparues, pour préparer sa rénovation et son développement ?

Dans son étude comparée sur les efforts des différentes puissances alliées (1), le commandant Voitoux exprime l'idée que « les dirigeants de la France furent, hélas ! plus qu'imprévoyants ».

Ils auraient pu acheter, à des prix abordables, des navires appartenant à des neutres pendant le second semestre 1914 ; quelques compagnies en eurent le sentiment ; il appartenait au Gouvernement de les orienter dans cette voie et de leur donner un appui financier.

Lors de l'expédition des Dardanelles, les réquisitions des navires furent opérées par des fonctionnaires dépourvus de toute compétence. Il me souvient d'avoir vu en rade de Moudros un paquebot faisant 17 nœuds, immobilisé comme dépôt de munitions, alors qu'un des plus vieux cargos des « Chargeurs Réunis »,donnant 8 nœuds était affecté au transport des troupes.

Les bateaux étaient réquisitionnés au petit bonheur, dans des conditions indéterminées, à des prix inconnus des armateurs, auxquels on allouait de temps à autre des accomptes calculés sur des bases variées.

On créa bien un sous-secrétaire d'Etat, puis un commissaire général de la Marine marchande, et une foule de commissions gravitèrent autour d'eux ; mais les titulaires de ces importantes fonctions, pris dans le Parlement, n'avaient pas en matière de construction ou d'armement maritime les connaissances spéciales qui étaient nécessaires à l'exercice de leur importante mission. Les débats qui s'engagèrent à la Chambre des députés sur les questions concernant la marine marchande furent confus. On sentait que les interpellateurs, s'ils formulaient quelques critiques justifiées, voyaient la situation par ses petits côtés, se faisaient l'écho de plaintes ou de rancunes ayant un caractère personnel, et de ces discussions ardentes, mais peu approfondies ne se dégagèrent aucune vue d'ensemble, aucune orientation, aucun effort pratique.

Notre gouvernement aurait pu s'inspirer de la politique

(1) *La France maritime*, livraison du 25 septembre 1918.

uivie aux Etats-Unis, où, dès avant l'entrée en guerre, avait té créé le *Shipping Board*, organe de centralisation et 'initiative, fonctionnant comme une industrie particulière avec es fonds de l'Etat.

Ce *Board* avait qualité pour acheter ou louer des bateaux elon les besoins, pour les affermer à des citoyens américains ; pouvait aussi fonder des sociétés d'exploitation, des chaniers navals, dont il posséderait au moins la moitié des actions. On a pu se rendre compte des résultats obtenus par cet organe l'Etat en matière de construction.

En France, notre commerce maritime vécut sous le régime e la fantaisie et de l'arbitraire jusqu'à la loi du 17 juillet 917 qui, complétée par le décret du 29 septembre, conféra u sous-secrétariat d'Etat à la marine marchande un droit de ontrôle sur toute la flotte commerciale, ainsi que le droit de équisitionner immédiatement tout navire dont l'utilisation ar ses armateurs serait jugée insuffisante.

Les résultats de ce système ayant paru médiocres, une meure plus radicale ne tarda pas à être prise par voie adminisrative. Le décret du 22 décembre 1917 plaça sous les ordres irects de l'Etat toute la marine marchande française, et, le 9 janvier 1918, un député des Bouches-du-Rhône, M. Bouison, était nommé commissaire aux transports maritimes avec es pouvoirs les plus étendus.

Le contrôle des mouvements des navires, la réquisition génértale rappelaient les mesures prises en Angleterre, avec cette ifférence que des spécialistes d'une compétence éprouvée, oustraits aux influences parlementaires, dirigeaient de l'autre ôté de la Manche les grands services de l'armement et de la onstruction, offraient les meilleures garanties pour l'utilisation e la flotte et la rapidité de la mise à l'eau des nouveaux navires.

En France, l'utilisation continua à laisser beaucoup à désir. Quant aux constructions, c'est à peine si nous osons en diquer le tonnage.

En 1915 on lança péniblement quelques bateaux presque rminés en 1914.

D'après les déclarations faites à la Chambre, le 2 août 1918, n construisit 13.000 tonnes en 1916, 2.000 en 1917. Pour 918, on espère qu'elles auront pu s'élever à 80.000, grâce ux tôles cédées par le gouvernement britannique.

Ces piètres résultats donnent la mesure de l'effort à accom-
plir pour doter la France maritime de l'outillage qui lui se
nécessaire pour tenir dans le monde le rang auquel son pass
sa puissance économique, sa situation géographique lui do
nent droit.

Cet effort dépend pour une part de l'activité propre de not
pays, mais il nécessite par ailleurs la collaboration de n
alliés.

Il y a des travaux, des aménagements matériels, des réfo
mes administratives qu'il nous appartient d'accomplir seul
dont l'exécution demandera des délais plus ou moins long

Nos grands ports ne sont ni assez vastes, ni assez profond
ni convenablement outillés. Les transatlantiques de constru
tion récente ne peuvent caréner dans nos cales; les apparei
de levage sont insuffisants pour permettre une manipulatio
rapide des marchandises; les bassins sont peu ou pas desserv
par canaux ou voies ferrées.

Il faut cependant reconnaître que, sous l'aiguillon de
guerre et principalement depuis deux ans, des initiatives he
reuses se sont produites et des résultats appréciables ont é
obtenus. Des travaux importants sont en voie d'exécution
des projets étudiés vont être mis en chantier.

Dans l'embouchure de la Gironde, Blaye, devenu avan
port de Bordeaux, a été notablement amélioré. Il a maintena
1.400 mètres de quais et une profondeur moyenne en eau vi
de 8m, 50. Derrière la pointe de Grave, au Verdon, un po
de 12 mètres de fond a été créé. D'autre part, Pauillac a é
approfondi, et, de Pauillac à Bordeaux on a aménagé près
8 kilomètres de quais.

L'embouchure de la Loire est aussi en passe d'être rend
plus accessible. Les bassins de Saint-Nazaire sont desser
par un important réseau ferré; l'on prépare dans le fleu
le creusement d'un chenal de 21 kilomètres de longueur, q
déterminera une puissante chasse d'eau et permettra aux b
timents de fort tonnage de monter aisément jusqu'à Nant

Dans la région de Marseille, le champ ouvert est encore p
vaste. On sait quelle est l'insuffisance du port actuel. Dans
bassin de la Joliette les paquebots ne peuvent accoster c
par l'arrière, en raison de l'encombrement, et le bassin de
Madrague, en cours de construction, ne procurera que 2 ki

mètres et demi de quais supplémentaires, ce qui ne décongestionnera guère les autres.

Aussi a-t-on conçu un projet plus grandiose comprenant l'établissement d'un grand bassin appelé Mirabeau, ainsi que l'aménagement de Port-de-Bouc et de l'étang de Berre. Le nouveau bassin sera protégé par une digue parallèle au canal du Rhône dans la partie comprise entre Mourepiane et l'Estaque; il aura une surface d'eau de 63 hectares avec une profondeur de 13 mètres; il développera une longueur de 4 kilomètres de quais en eau profonde et de 2 kilomètres de quais accostables de 9 mètres de tirant d'eau, ces derniers en bordure du canal. L'ensemble des travaux est estimé à 123 millions; la Chambre de Commerce de Marseille accepte de prendre à sa charge la moitié de la dépense et d'avancer l'autre moitié à l'Etat en échange de l'abandon des droits de péage. Port-de-Bouc serait ainsi réuni à Marseille par une voie ininterrompue d'eau tranquille et l'étang de Berre, pratiquement aménagé, sur les rives duquel de véritables villes sont en train d'éclore, fournira un admirable abri pour la plus grande flotte commerciale et pourra devenir un vaste entrepôt de marchandises.

Deux voies ferrées et le canal du Rhône, avec son tunnel de 7 kilomètres déjà percé sous le massif de la Nerthe, relieront l'étang à la grande cité phocéenne.

A cet important projet se rattache celui dont « l'Association suisse pour la navigation du Rhône au Rhin » poursuit activement l'étude. Les minotiers de la Suisse romande se fournissaient avant la guerre de blés à Odessa et ils trouvaient avantageux de le faire venir par voie maritime jusqu'à Rotterdam et par voie fluviale jusqu'à Bâle, plutôt que de les acheminer par Marseille et Genève.

Comment n'a-t-on pas encore trouvé le moyen d'utiliser les eaux du Rhône! Le cours du fleuve pourrait être sur certains points rectifié, mais il est naturellement navigable jusqu'à o kilomètres de Genève. La partie infranchissable, de Chancy-frontière à Seyssel, n'a guère que 23 kilomètres et pourrait être noyée dans un grand barrage élevé à Génissiat, — barrage qui par ailleurs fournirait une énergie électrique de 500.000 chevaux. Et la création d'un grand port franc sur l'étang de Berre donnerait à la Suisse une libre sortie sur la mer, et

l'affranchirait de la domination économique de l'Allemagne.

Tout cet ensemble de projets et de grands travaux ne pourrait être réalisé que par étapes successives èt dans un délai d plusieurs années, tandis que les questions concernant la renaissance de notre flotte commerciale doivent être immédiatement résolues dans les Conférences interalliées.

En 1914, nos vapeurs et voiliers représentaient enviro 2.500.000 tonnes. La guerre sous-marine nous en a fait perdr 800.000 et, parmi les navires encore à flot, il y en a un certai nombre correspondant à un tonnage de 200 à 300.000 tonnes qui sont à bout de course en raison de leur âge et du servic intensif qu'ils ont dû fournir.

Il s'agit donc de nous procurer, pour combler le déficit e rétablir notre situation maritime d'avant-guerre, un million d tonnes en chiffres ronds.

La flotte de vapeurs de l'Allemagne, d'après les dernière statistiques, comprenait près de 4 millions de tonnes : se navires, désarmés dans les ports de la Mer du Nord et de l Baltique, sont en bon état, et ceux qui ont été utilisés par le Américains n'ont pas eu le temps d'avoir leurs coques et leur machines fatiguées.

Il est de toute équité que le peuple allemand paie les dommages causés à notre marine marchande comme à la marin britannique, mais, comme nos alliés d'outre-Manche ont p continuer à construire des navires depuis quatre ans, ils peuvent attendre plus patiemment le remplacement en nature d leur flotte torpillée.

Pour préciser ma pensée, on pourrait ainsi répartir le bâtiments allemands : 600.000 tonnes à la France, 3.500.000 l'Angleterre.

La nouvelle flotte américaine est déjà assez riche pour que sans éprouver la moindre gêne, nos alliés d'Outre-Mer puissent céder au prix de revient les 500.000 tonnes qui nou manquent, et livrer aux Anglais dans les mêmes conditions u ou deux millions de tonnes.

L'Italie et la Belgique trouveront dans les navires autrichiens ancrés à Trieste et à Fiume de quoi se dédommag des pertes subies.

Il convient aussi de faire certaines spécifications dans choix du tonnage dévolu à chacun et de remplacer paquebo

et cargos par des navires de mêmes catégories. Il y a pour a France extrême intérêt et grande urgence à permettre à nos Compagnies de navigation de reprendre les services postaux et coloniaux sur le Levant, l'Algérie, l'Extrême-Orient, l'océan Indien, les côtes d'Afrique et les Amériques.

Les grandes compagnies de Brême et Hambourg, le « Norddeutscher Lloyd » et la « Hambourgeoise américaine », disposaient à elles seules d'un assez grand nombre de paquebots, pour que la répartition puisse en être opérée sans difficulté.

Si nous avons des demandes de cet ordre à exposer dans les conférences interalliées, il n'en faut pas déduire que nous prendrons devant nos alliés figure de quémandeurs.

Nous avons des droits acquis, que personne ne voudra contester. Pendant plusieurs mois, nous avons seuls, dans l'intérêt commun, soutenu tout le poids de la lutte. Nos chantiers de construction ont fonctionné pendant quatre ans comme fabriques de munitions et de matériel de guerre.

Sans leur production intensive peut-être nos résistances acharnées sur la Marne, sur l'Yser, devant Verdun n'auraient-elles pu, malgré l'héroïsme de nos soldats, faire échec à la formidable ruée germanique.

Au reste, Anglais et Américains reconnaissent loyalement qu'ils doivent nous procurer des navires et le *Fair Play*, le principal organe de l'armement britannique, a déjà étudié la question de l'aide efficace qui pourrait nous être donnée pour le rétablissement de notre commerce maritime (1).

La répartition des navires sera relativement facile, si tout le monde y met une complète bonne volonté, mais il faudra ensuite envisager des accords sur le taux des frets, de manière à éviter entre alliés des inégalités de traitement, des concurrences abusives et la question des constructions futures viendra s'ajouter aux autres problèmes posés.

Quand la France aura reconstitué, grâce à nos Alliés... et aux Allemands son tonnage d'avant-guerre — et il importe que cette reconstitution soit presque immédiate, — il faudra que le Gouvernement et les armateurs, par des efforts soutenus, s'emploient à développer notre flotte commerciale (2).

(1) Livraison du 13 juin 1918.
(2) Les projets du gouvernement relatifs à une flotte d'Etat, projets présentés au Parlement après la rédaction de cette étude, ont provoqué les protestations de tous les membres du Comité central des Armateurs.

On sait ce qu'il nous en a coûté, depuis quatre ans, de recourir à des navires étrangers pour assurer nos ravitaillements. Le total peut être chiffré à 15 ou 16 milliards. Et, comme il est admis que 85 pour cent de la recette d'un navire restent acquis à la puissance dont le navire porte le pavillon, on voit le bénéfice réalisé par les pays neutres dont nous avons affrété les bateaux.

Les Allemands venaient avant la guerre drainer dans nos ports des passagers et des marchandises pour les Amériques, l'Orient. Il importe que, dans une mesure autrement large qu'autrefois, nous devenions nos propres transporteurs, et qu'en conséquence notre tonnage s'augmente notablement. Est-il admissible que nous soyons impuissants à amener à Marseille et au Havre les cotons d'Egypte et de Louisiane destinés à nos filatures d'Alsace et du Nord, les riz de nos colonies de Cochinchine et du Tonkin ?

Il n'est pas excessif de demander que d'ici deux ou trois ans notre tonnage d'avant-guerre soit doublé et porté à cinq ou six millions.

C'est vers cet objectif que devront être orientés nos efforts et nos volontés.

La victoire économique, qui doit accompagner la victoire de nos armes, ne sera complète que si ce but est atteint, et à cet essor maritime correspondrait certainement un renouveau de notre prospérité nationale.

ROGER LAMBELIN.

# SHAKESPEARE SANS DÉCORS

Une infime petite question, les décors, eu égard à un si grand poète! Mais on est excusable de s'y arrêter, car nul ne soutiendra sérieusement que c'est le poète seul qui entasse tant de contemporains aux représentations du boulevard de Strasbourg : ils sont plutôt tels que le petit garçon qui feuillette un livre illustré pour voir les images. Racine a du moins la satisfaction posthume que les auditeurs de sa *Bérénice* n'y recherchent pas des ivresses parentes de celles que dispensent les *Pilules du Diable*.

Nous autres sommes possédés de la maladie du décor. Nous réclamons un réalisme pittoresque, le calque des intentions : avérées, sous-entendues ou soupçonnées, ou attribuées, dans un cadre impérieusement photographique. Ne discutons point cette conception : qu'elle soit de vieux maniaques ou d'enfants, ou de sauvages, elle est ce qu'elle est. Mais le plus extravagant est qu'on considère comme sa vérification et son triomphe de l'appliquer intégralement au poète du *Conte d'Hiver* et du *Songe d'une Nuit d'Eté*.

On y est parvenu à des spectacles qui font le ravissement de nos sens, à part que pour des féeries ils enferment beaucoup de dialogue. Cependant ils ne ravissent pas l'esprit : au jugement général, le spectateur n'en retire pas cette plénitude de jouissance que procurent parfois des ouvrages inférieurs, que Shakespeare, plus que quiconque, semble voué à assurer, « ces demi-secondes si délicieuses de l'illusion parfaite » que Stendhal attendait précisément de lui, et qu'à travers toutes ces « adaptations » laborieuses il ne donne, on peut bien dire, jamais. Qui a tort, lui, ou nous ?

Depuis des années que les bacchantes s'acharnent à la vivisection de l'Orphée neustrien (1), le prosecteur chaque fois proteste que jus-

(1) « Les Anglais (force) manquant à la notion du ridicule, pour n'avoir (faiblesse) la notion des nuances. Un seul y sut sourire, le divin Shakespeare : et il était Normand. » — Fagus, *Aphorismes*, Sansot, 1908.

que-là l'infortuné fut tout défiguré; que cette fois on aura fait mieux sans cependant pouvoir se flatter d'une fidélité parfaite — impossible, paraît-il : pourquoi ? Effectivement, quelque temps après, un adaptateur nouveau s'avance, pour prononcer un aveu pareil. C'est vraiment fort curieux.

Et en effet, résultat paradoxal mais logique, ce Shakespeare, de qui les créatures nous sont si promptement devenues familières, telles que des amis qu'on coudoie, ses pièces de théâtre, d'où elles sortent, n'ont pas encore réussi à devenir populaires, même à être pleinement comprises. Et, là aussi, se pose une question Shakespeare : se pose chaque fois que revient à la scène un de ces ouvrages qu'il destinait à la scène. Plus on « adapte » Shakespeare, moins il est compris, car plus on le rend incompréhensible.

Elle se pose seulement depuis et par les Romantiques. En effet, depuis eux, chaque fois on procède selon le même esprit, le leur.

On peut demander comment s'y seraient pris les classiques. Pour ceux du XVII^e^ siècle il n'y a pas à préjuger, puisque — hors, peut-être, Molière ? — ils ne le connurent point : il est seulement supposable qu'ils l'eussent su comprendre, assimiler, utiliser, ainsi qu'ils surent les théâtres italien, espagnol. Quant au XVIII^e^, mis à part Voltaire, qui ne comprit pas plus Shakespeare que Corneille et Racine, tout en puisant à même et au besoin les injuriant, il témoigne par Ducis. Ducis perçut immédiatement l'altitude de celui qu'il qualifia « le plus vigoureux et le plus étonnant poète tragique qui ait « peut-être jamais existé, génie singulièrement fécond, original, « extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour « la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour faire gémir sur les « attentats et les remords du crime ». Cela suffirait à établir que la traduction de Letourneur n'était pas aussi méprisable qu'on l'a dit (Ducis ignorait l'anglais) et que Ducis avait l'esprit mieux ouvert et l'âme plus grande que Voltaire. Il prit à tâche de communiquer son enthousiasme : il y réussit complètement ; ses « imitations » soulevèrent un succès que les « adaptations » des XIX^e^ siècle et du XX^e^ n'ont pas retrouvé.

Que des romantiques s'indignent qu'il ait peigné le lion, même rogné ses griffes, le compte rendu de la première d'*Othello* répond : « Jamais impression ne fut plus terrible. Toute l'assemblée se leva « et ne poussa qu'un cri. Plusieurs femmes s'évanouirent. On eût « dit que le poignard dont Othello venait de frapper son amante « était entré dans tous les cœurs. » Même, des murmures se mêlèrent

aux acclamations. Lui conclut que l'agonie de Desdémone sous l'oreiller, applaudie à Londres, eût rebuté Paris, et qu'il fit prudemment en laissant Yago dans la pénombre. Peut-être, mais nous voyons là autre chose qu'un effet des tempéraments nationaux : le ramassement par notre système tragique, en quelques heures et un seul lieu, d'un petit nombre de personnages essentiels, à costumes conventionnels, sous un décor d'une neutralité algébrique, engendre un concentré d'émotion en quelque sorte explosif (les Romantiques ne se doutèrent jamais de cela).

Oui, Ducis a pris ses libertés : il fait à lady Macbeth somnambule égorger son propre enfant, le prenant pour le fils de Duncan ; dans *Roméo et Juliette* il introduit un épisode de Dante, celui d'Ugolin (audace que personnellement nous admirons) ; il fait survivre Hamlet, et Lear et, liberté plus grande, omet Fortinbras, etc... Il prenait là envers Shakespeare le même droit qu'envers Guilhem de Castro, Corneille ; envers Tirso de Molina, Molière ; envers Molière, Lorenzo da Ponte ; envers Marlowe, Shakespeare : puisqu'il signait uniquement Ducis ; puisque, surtout, éveillait, pour Shakespeare, révélé par lui, l'admiration par une évocation approximative, pardieu oui, mais loyale, du caractère de ce génie. Son Hamlet est Hamlet, son Othello est Othello — et qui, quoique Stendhal déclare cela impossible à la technique « classique », sait évoluer de la tendresse originelle à sa frénésie finale. Et les seules figures shakespeariennes devenues populaires parmi nous : Hamlet, Othello, Juliette, Roméo, Macbeth, le roi Lear, sont, hors Shylock et Falstaff, celles que nous connaissons par lui. Cela dit tout.

En attendant (peut-être ç'arrivera-t-il un jour) de jouir d'un Shakespeare innocemment présenté tel qu'au temps de Shakespeare, nous déclarons préférer à des décalques fallacieux ces interprétations libres, risquées mais réfléchies, collaborantes, qui, sortant de les voir représentées, procurent double plaisir à les relire, à les confronter au texte littéral. Vraiment, cela émeut davantage notre cerveau que le bouffon du roi Lear promenant un singe sur les planches, que Cléopâtre en jupons du Musée Guimet conduisant une orgie imprévue par Shakespeare.

Mais les Romantiques avaient sur l'art des idées particulières, qui prétendaient à le révolutionner pour y faire entrer ce qu'ils appelaient la vérité, la vie, la liberté. Dans Shakespeare ils virent, avant tout, comme les Allemands, l'éclatante machine de guerre d'un 89 contre les classiques et leurs règles, et les règles éternelles ;

Shakespeare, c'était le tombeur de Racine et de Louis XIV ; Shakespeare, c'était « le théâtre en liberté ».

Dès lors, à l'inverse du comportement des classiques et de ce que demandait la logique, ils ne cherchèrent point par quoi coïncidait sa dramatique à la nôtre, — l'apercevaient-ils, même? — mais tout ce par quoi elle semblait différer, et le cherchèrent avec acharnement, le découvrirent nécessairement et le sur-outrèrent aussitôt.

Ces différences sont surtout extérieures ; mais c'était l'extérieur surtout qui les captivait : une fierté de Vigny fut d'avoir dans son *Othello* imposé le vrai mouchoir de Desdémone, et qu'il fût appelé « mouchoir ». — Autant de larmes et de sang coulent dans *Bajazet* que dans *le roi Lear* ou *Othello*, comme Oreste est frénétique autant et plus que Timon ou Othello ; Shakespeare n'imagina spectacle plus hideux que la vieille Jézabel fardée et maquillée que des chiens dévorent toute crue à même la fange. Seulement cela ne se passe pas sur la scène. Sur la scène ! Voilà quoi enivrait ces grands enfants : faire tout ce qu'on voulait, en pleine scène, et surtout, comme le fils de M. Dimanche, bien du bruit avec son tambour. Ils étaient ravis de se figurer un Shakespeare ameutant des foules bigarrées dans des décors tumultueusement opéradiques, et prenant un ragoût spécial à exhiber des sorcières, des bouffons, des revenants, sur un parterre de têtes de mort et d'yeux crevés.

Conséquemment représentèrent-ils ses ouvrages à l'instar des *Brigands*, du *Vampire* ou *d'Hernani*. Le Romantisme ayant fructifié en naturalisme, réalisme, exotisme, fantaisisme pittoresque, le théâtre a suivi, et conséquemment l'esprit des mises en scène shakespeariennes. Les actuelles sont fleur logique d'une poussée vers ce qu'on nomme un idéal de vérité ; c'est, comme parlerait Laforgue, Shakespeare « avec des siècles de civilisation en plus ».

Ne retenons pour un moment des licences prises que celles justifiées, assure-t-on, par des tyrannies matérielles : n'est-il pas merveilleux que, prétendant à une fidélité pieuse, on en fasse bon marché là où elle est essentielle ; qu'ayant à opter, le texte soit ce qu'on sacrifie, et, d'abord, qu'on se voie ou se croie dans la nécessité d'opter? Quiconque a, si peu que ce soit, fréquenté avec Shakespeare, s'extasiera sur le soin avec lequel, comme tous les vrais artistes, ce parfait homme de théâtre traite chaque détail, et toujours en fonction de l'ensemble. Rien chez lui qui n'ait sa raison : une phrase, un jeu de scène, un mot, un geste, glissés comme par hasard, au début, reparaît, illumine enfin le dénouement, par une

explosion soudaine, longuement préméditée. Cela est manifeste dans *Hamlet*, c'est reconnaissable partout.

Donc tout au décor. Et là d'abord la fantaisie, le dédain de l'auteur, tourne au parti-pris : fatalement puisque Shakespeare, qui avait ses raisons, généralement évite de spécifier le lieu de l'action. Par contre, ceci pour la vérité historique, on a goulûment mêlé comédiens et spectateurs, sans réfléchir qu'en ces temps glorieux ceux-là se costumaient tels que ceux-ci : d'où la joyeuse omelette, habits noirs géométriques et pourpoints abricot. Tout aux décors ; l'idéal, en planter au moins autant que de scènes : progrès évident sur nos classiques qui n'en usaient guère, sur Shakespeare qui n'en usait pas. On a même inventé des scènes tout exprès (pendant qu'on y était !) Mais là même on ne peut suivre intégralement le parti une fois adopté : devant l'impossible d'équiper une telle ribambelle de châteaux en toiles peintes, on en remplace çà et là par ces paravents, merveilleux pour assourdir la voix des comédiens, non pour amortir le branle-bas des machinistes. Il a fallu retailler le dialogue, ce dialogue où nulle syllabe n'est de trop, couper, recouper, ajouter, ressouder, interpoler. Dès lors, à quoi bon se gêner ? Après tant de licence au décorateur, il serait odieux de priver Gémier-Shylock de réapparaître pour avoir le dernier mot, et les Hébreux de la salle de l'entendre maudire sa chrétienne de fille, et c'est bien fait pour Shakespeare !

O saveur, et comment ! d'icelui *Marchand de Venise*, ô Shakespeare corrigé ! le laquais Lancelot, clamant du fond de son fauteuil : « Faites vos jeux... rien ne va plus ! » Vénitiens du XVIe siècle en vadrouille au ghetto ; la divine Portia en femme-avocat gesticulant du sabre et sacrant comme un charretier ! Quand Shakespeare a jugé la farce indispensable, il ne s'en prive pas plus que Molière, mais l'un comme l'autre en mettaient où et quand il fallait. Rien de tel ici ; ici, comme dans *Beaucoup de bruit pour rien*, qui lui ressemble comme un frère, il s'agit d'un rêve de la vie où le gracieux au terrible s'enlace, tout finalement s'arrangeant pour le mieux : beaucoup de bruit pour rien... que le bonheur mérité ; c'est Shakespeare optimiste, et les gambades n'ont rien à voir là. Pour le gémissement suprême du père Shylock, non content de son extravagance, il détraque la suave harmonie de l'hymne final : cri de hibou dans un nocturne de rossignols. M. Maurice Boissard, ici même, évaluait à 60 o/o, gaiement, la collaboration de Shakespeare ; M. Boissard est grandiose. Elle est pour moins que rien, puisque sa pensée, si nette, est défigurée, et

que c'est ici la version de Shylock. Bref, paradoxe fatal, à force de dévotion on trahit sur toutes les gammes le dieu, en sa lettre et son esprit : « O Seigneur, mes ennemis je m'en charge : garde-moi de mes amis! » Son verbe, sa pensée, devient l'échafaudage volant d'un étourdissant cinéma, devant quoi, pour ressaisir le dialogue, il reste la ressource de fermer les yeux ; d'une féerie somptueuse, où l'on se demanderait seulement à quoi bon du dialogue, si l'on conservait le loisir de songer à lui.

Pourtant s'il fut jamais homme de théâtre, c'est Gémier, c'est Antoine ; ils ont presque réalisé l'impossible. Mais Shakespeare est aussi homme de théâtre incomparable : comment la rencontre des metteurs en scène féeriques avec l'enchanteur n'épanouit-elle pas la parfaite harmonie ? Hé, parce qu'il n'y a pas rencontre. Et pourquoi ? parce que lui pensait à autre chose qu'à la féerie. Maint lieu de scène — ceux qu'il prend la peine de suggérer — sont aussi neutres que possible : autant que chez nos classiques : une salle, une rue, une forêt ; l'épisode initial d'*Hamlet*, rien du tout : la nuit. On en a fabriqué un paysage lunaire bien romantique avec changement à vue, comme si Hamlet, comme si le spectateur pouvaient apercevoir autre chose que la terrifiante réalité du spectre. Plus loin, l'armée de Fortinbras traverse une plaine et cela ne serait exécutable qu'avec les marionnettes du Père Ubu.

Nombre d'épisodes sont si intraduisibles qu'il est manifeste que l'auteur n'envisageait nulle traduction : un navire en perdition, une bataille, la forêt qui marche... Le crevage des yeux, dans le *Roi Lear*, qu'il est probable que Shakespeare ne montrait pas (cela se perpétrait derrière la tapisserie), Antoine le dut rapidement esquiver : bon goût, mais entorse à la loyauté réaliste. L'assassinat de César, le tumulte au Forum sont décevants, comme toutes scènes à foule : la foule de Shakespeare, c'était une demi-douzaine de comédiens. La scène capitale du *Roi Lear*, course des fous à travers la lande, ne prend son sens que par l'immensité de cette lande, et le grondement de la mer, les huées de la tempête, le fracas de la foudre : voix de personnages réels, mais qui étouffent les voix des personnages humains.

Etouffement symbolique : une exacte mise en scène des tragédies shakespeariennes serait si diverse, si instantanément diverse, si multiple, si féerique, si surnaturelle, si impossible, que, nous l'avons dit, on ne songerait plus aux paroles, on ne les entendrait plus. Non : Shakespeare ne voulait pas de décors. Peut-on admettre qu'un tel

dramaturge ait conçu, composé, représenté des ouvrages injouables même aujourd'hui, lui qui s'accommode si bien des ressources, habitudes, servitudes de son temps ? Donc, s'il nous est impossible de le représenter à notre façon, c'est que notre façon n'est pas la sienne, donc n'est pas la bonne.

Qu'on n'objecte pas la mise en scène soi-disant rudimentaire, soi-disant inexistante de son temps. Elle ne l'était pas, aux temps de Corneille, de Racine ; pense-t-on, de même, que s'ils avaient voulu, eux n'eussent pas agrémenté leurs tragédies des merveilles mécaniques d'*Andromède* ou *Psyché*, de la magnificence des ballets de cour ? Ils le jugeaient inutile ; ils tenaient la tragédie pour une chose, la féerie pour une autre, un peu inférieure, qui provoque les sens, et non pas l'esprit. Shakespeare tout autant.

Il y acquiesce, aux unités, sans que s'en soient douté les romantiques : particulièrement à celle d'action, surtout importante : savoir si Hamlet vengera son père ; si Shylock taillera sa livre de chair ; si l'assassinat de César, la débauche d'Antoine, priveront le monde de son maître, etc... ; le lieu, c'est la conscience d'Hamlet ; c'est Bassanio devant le coffret d'or, qui, renoncé, va racheter la chair d'Antonio ; c'est l'univers romain tandis que le destin balance. Pareillement, non seulement rien ne précise que les événements d'*Iphigénie* ou *Cinna* se succèdent en quelques heures ou plusieurs jours, non seulement la vraisemblance demande que leur multiplicité concentrée se développe au delà, — tout comme le lieu au delà du terrain neutre, hypothétique, vaguement indiqué par le texte, — mais encore, commence, par exemple,

> Quand de Britannicus la mère condamnée
> Laissa de Claudius disputer l'hyménée,

et la prophétie d'Agrippine le prolonge plus loin que toute la vie de Néron : jusque « dans les races futures ». Le temps pour Racine est la minute, l'oscillation où se décide cette vie (« Viens, Narcisse... ») ; et le temps est pour Shakespeare toute la vie d'Hamlet, résumée dans la minute où il hésite (à frapper Claudius en prière). En réalité l'un comme l'autre se tiennent suspendus au-dessus du temps et du lieu.

Que viendraient apporter là les « mouvements de foules », les étalements de garde-robes, les prestiges de la lumière, les paysages au naturel et le reste ? La mise en scène, Shakespeare, comme Racine, c'est dans le dialogue qu'il la situe, par lui qu'il la suggère :

Pouvons-nous faire entrer dans ce cirque de bois seulement les

« casques qui épouvantèrent le ciel à Azincourt ?... *Supposez* qu'y « sont enfermées deux puissantes monarchies... *Que votre imagi-* « *nation* allonge le temps qui si rapidement s'écoule !... Puisqu'une « figure réduite doit vous représenter une multitude d'hommes..., « veuillez que nous comptions sur les *puissances de votre imagi-* « *nation !* »

Il est même notable que des deux poètes, c'est encore Racine qui recourt le plus au décor. *Iphigénie* a pour fond le camp des Grecs ameuté ; *Bérénice*, le Sénat et tout le peuple de Rome ; *Athalie*, la majesté même de Dieu. Ses récits soutiennent la tragédie ; d'une substructure de tableaux vivants, médités, et qui s'entr'équilibrent. Une fois, sa vocation plastique l'entraîna même trop loin : le récit de Théramène ; mais, quel artifice matériel atteindrait la saisissante hypotypose, réelle exposition de *Britannicus* : l'audience d'ambassadeurs qui révéla à Agrippine l'âme de son fils ? Même en ceci peut-être surpasse-t-il Shakespeare, autant que le spirituel surpasse la matière : la mise en regard du meurtre de César en témoignerait.

Une fois, voici déjà longtemps, et ce fut cette seule fois, on nous représenta *Mesure pour mesure*. Dans un cirque, un M. Louis Ménard avait fait planter à Lugné-Poë une estrade ; en arrière, une tapisserie percée de trois ouvertures faisait l'unique décor. Le drame peut passer pour un des plus touffus du maître : ici, un enfant l'aurait compris ; pour nous, jamais nous n'éprouvâmes impression plus saisissante et plus souveraine ; les entrées, les sorties, les évolutions des comédiens prenaient d'elles-mêmes le sens d'une grandiose figure de ballet où se réglaient des destinées. C'était beau de la même beauté éternelle que le théâtre de Corneille ou Racine, ou le théâtre grec : c'était Shakespeare.

FAGUS.

# L'ENFANCE
# DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Ce fut à l'époque de sa première communion que Georges doubla le cap des tempêtes. Cette période développa en lui une exaltation mystique, du genre de celles que les prêtres combattent comme un ennemi aussi perfide que Satan.

Ce n'allait pas être les scrupules qui le troubleraient, autant qu'une sorte de volupté dans la prière.

M. et Mme Aymeris, d'abord surpris et heureux de sa docilité, se préoccupèrent d'une ferveur morbide; M. l'abbé Gélines, « dont l'intelligence était au niveau de sa piété », partageait leurs sentiments, mais se déclarait démuni de remèdes. Georges se barricada, des heures durant, dans une espèce d'oratoire en planches, plutôt un hangar, dédié par sa mère à saint Jacques et à la Vierge Marie, en mémoire des défunts enfants. On distinguait à peine, dans la pénombre de leurs niches, deux statues, l'une d'un pèlerin, avec le bâton, la gourde et les coquilles; l'autre statue, une madone, faisant une « pointe », comme les danseuses, sur un croissant et un serpent, semblait s'élancer de ce tremplin, vers le Père Eternel. Un prie-Dieu de bois noir et or, avec tapisserie à semis de fleurs de lys, remplissait presque cette chapelle où Mme Aymeris demandait des forces à Dieu, quand elle se sentait faiblir, au souvenir de Marie et de Jacques, toujours présents à sa

(1) Voir *Mercure de France*, nos 500 et 501.

pensée. Georges respirait dans la chapelle une atmosphère idoine à ses rêveries. Il y entraîna sa compagne, mais, sans imagination, Jess ne savait plus qu'y faire, après y avoir balayé le tapis, mis les vases et les candélabres en ordre. Georges, à genoux sur le prie-Dieu, ou immobile par terre, comme endormi, mettait Jess en fuite. Certain jour, elle le croyait mort. — Où est Georges? lui demandait-on. On la pressa de questions, mais elle avait promis à Georges de ne jamais révéler la cachette. — Je ne l'ai pas vu, — balbutia-t-elle, — il sera sorti...

Elle se troubla, puis avoua tout. On sonnait la cloche des repas, et Georges regagna la maison, plus muet encore, mais irradiant la foi du martyr, les prunelles étincelantes, quand sa mère lui dit : — Regarde-moi en face, dis-moi la vérité : tu étais à l'oratoire?

— Je causais avec le Bon Dieu, — répondit-il.

Nous verrons plus tard que Mme Aymeris considérait le Bon Dieu comme un interlocuteur avec lequel un enfant, et même un adulte, ne peuvent se permettre des familiarités; sa religion était toute de crainte et elle n'en parlait jamais. Si les tantes fréquentaient l'église par décence et tradition, elles aimaient peu les enfants qui causent avec le Bon Dieu, « dans une ferveur morbide ». Pierre avait, selon elles, « de bons sentiments »,et, comme les hommes très occupés, ne pratiquait cependant guère...... De qui tenait donc Georges ? Quel étrange petit être! Passe encore pour ses jeux d'artiste en herbe et ses manies de s'habiller en enfant de chœur! Mais on lui pose trois questions, pour qu'il vous balbutie une réponse...... il hésite, ou feint de ne point entendre. Fallait-il que le dernier des Aymeris fût si dégénéré, qu'il tombât en catalepsie, se vautrât dans un oratoire, au pied d'une « Anglaise idiote » ? Ah ! ces mariages tardifs entre consanguins!

Lili demande à Caro ; — Dans le cas de Georges, ne retrouves-tu pas beaucoup d'Alice, de sa sœur Blanche et de ma tante? C'est de ce côté-là que lui vient sa toquerie.... et Caro glisse dans l'oreille de sa sœur : — Chérie, ne me parle pas d'hérédité....

Comme cadeau du jour de l'An Georges choisit une chasuble d'or; il annonce qu'il se fera prêtre,qu'il sera Pape peut-être, pour le moins évêque ou cardinal. Ce goût des grades et

des pompes catholiques atténuait le déplaisir que prenaient ses tantes à ses trop longues prières à l'oratoire. Néanmoins, sa piété avait « quelque chose de théâtral et de mondain » pour des respectables demoiselles qui se croyaient si modérées en tout. Georges voulut acheter des vêtement sacerdotaux, des ornements d'église, des chromo-lithographies de Sa Sainteté Pie IX, et une vue du Vatican sur un certain abat-jour, où des trous d'épingle étaient percés à l'endroit des fenêtres et des fontaines jaillissantes de la place Saint-Pierre. Un jour, il apparut dans une robe de soie violette, de la garde-robe de sa mère, tendit sa main pour faire baiser une bague d'améthyste.

Donc il serait Pape ! Et Jessie ?... Ah ! Jessie ! Elle serait Supérieure d'un couvent, comme la tante de la rue d'Ulm. Sur ces entrefaites, l'abbé Gélines sollicita des Aymeris un « entretien sérieux ». Tant au catéchisme qu'au confessional (on approchait du 12 mai, date de la Communion), la tête de Georges semblait trop travailler, — dit l'abbé Gélines. L'abbé Gélines avait reçu les confidences de Georges, des aveux de songes bizarres, peut-être dus à la fièvre, hélas ! d'un genre que l'ecclésiastique qualifia d'immodeste. Il se permettait ce mot en « vieil ami de la maison ».

L'abbé fut sur le point d'interdire à Georges de faire la première Communion. Le curé de la paroisse « en personne » vint voir M. Aymeris, rapporta confidentiellement les scrupules du vicaire ; ces messieurs inclinaient pour un collège de Jésuites, dont la discipline sévère rendrait la santé à Georges, en l'arrachant à des *influences féminines*. M. le curé laissait « à la sagacité de M. Aymeris de les découvrir ».

Le père se rebiffa. Les prêtres allaient-ils lui parler comme les médecins qu'il consultait à l'insu de M^me^ Aymeris ? Georges était déjà en retard dans ses études, à cause de la guerre : il fallait qu'il communiât cette année... Et que pas un mot, surtout, ne fût dit à la mère.

La *Journée d'un Chrétien*, *l'Ange Gardien du premier Communiant*, les ouvrages de la comtesse de Flavigny, le livre de Cantiques, entretenaient Georges dans un état de surexcitation qui se traduisait par un besoin de parler et de chanter. Sa voix dominait celle de ses camarades, quand on entonnait : *Esprit Saint, descendez en nous !* Se prosternait-il ? Georges

ne se relevait que si l'abbé Gélines lui touchait l'épaule, longtemps après que les autres enfants n'étaient plus à genoux. Aux sermons de la retraite, Georges eut des crises de nerfs et, le dernier soir, une syncope. Le lendemain, jour de la Suprême Joie, le Suisse dut soutenir Georges, le ramena jusqu'à sa chaise, lui ayant des mains arraché la sainte nappe, dans laquelle il sanglotait. Après l'office, Miss Elen et Nou-Miette voulurent faire rentrer Georges à la maison. Il les repoussa :
— Laissez-moi ! Je porte le Sang et la Chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, — dit-il, — je reste dans l'église ; qu'on déjeune sans moi ! — et ce furent M. l'abbé Gélines, le Suisse, le bedeau et la chaisière qui le mirent de force dans la rue.

Sur la terrasse du parc, la famille Aymeris, rassemblée, attendit Georges ; il n'apparaissait pas. Où donc était passé le Communiant, en l'honneur duquel un repas solennellement était donné ? Jessie courut jusqu'à l'oratoire, peut-être Georges serait-il encore blotti derrière son prie-Dieu, tout près de l'autel ?

L'oratoire était vide.

M. le curé devait présider. A une heure, on se mit à table, car les Vêpres étaient pour deux heures et demie. Des serviteurs se répandirent dans le quartier : — à cette époque Passy était un village. De l'impériale de l' « américaine de Versailles », un voisin croyait avoir vu Georges se dirigeant vers la Seine.

Une nouvelle catastrophe s'abattait sur la maison !

Or, à deux heures, Georges était agenouillé à la paroisse, avant que ses camarades ne fussent de retour, et l'on ne sut rien du mystérieux emploi qu'il avait fait de son temps, entre la messe et les vêpres : il prétendit qu'il était allé, en bateau-mouche, à Notre-Dame, baiser les reliques, le morceau de la Très Sainte Couronne d'épines, que l'on y conserve dans une châsse. Au vrai, comment eût-il eu le temps d'y aller ? Il s'embrouilla « dans des mensonges peu dignes d'un petit saint ».

Mon ami avoue, dans ses cahiers rétrospectifs qu'il était resté tout bêtement étendu sous son lit, pris de court pour inventer quelque chose d'admirable et qui lui eût valu des louanges. En rentrant de la messe, il avait volé, dans l'office d'Antonin, un des gros babas à la crème, en réserve pour le goûter,

des sandwichs qu'il dévora avant de faire un somme dans l'obscurité. Son seul dessein avait été de faire croire aux « centenaires » que le petit saint s'était envolé pour le Paradis.

Paradis ou Notre-Dame, ses parents comprirent alors qu'ils n'étaient point au bout de leurs tourments. Mme Aymeris eut recours au fameux remède de Miss Ellen : la campagne. Dès la fin de mai, on expédia Georges à Longreuil. Le docteur Brun lui ordonna de longues vacances, le repos des champs, d'abord, pour combattre l'anémie, fortifier son corps et « l'armer contre les assauts de son imagination ».

On suspendit les leçons, on cacha les livres et la musique. Georges tomba en mélancolie et, une fois encore, Mme Aymeris se demanda comment on distrairait Georges, puisque la marche lui était contraire et qu'il devait, des semaines, rester au jardin sans rien faire. Le bébé et l'adolescent, la fillette et le garçon qu'il était à la fois parlaient chacun sa langue, et les femmes de son entourage, si habituées qu'elles fussent à leur tâche, durent s'avouer vaincues. Elles « donnaient leur langue au chat ». Quand il fut mieux, Georges se promena seul, la compagnie de Jessie étant défendue. Parfois, il ne rentrait pas, à la nuit. Son père pensa à prendre un précepteur. Mme Aymeris inclinait à garder Georges tout à elle, tel qu'il était.

★

Les tantes vinrent au manoir en septembre. Georges paraissait en état de reprendre sérieusement le cours de ses études. Mais qui serait son maître ? Caroline et Lili, par discrétion, affectèrent du détachement, quand M. Aymeris demanda avis à ses sœurs : — Nous croyions que nous étions oubliées, depuis ton mariage. Et tant mieux, d'ailleurs ! A chacun ses soucis ; mais si nous avions des enfants, il est probable qu'ils ne seraient pas comme ceux d'Alice. Notre avis ? Peut-être que nous n'en avons pas... D'ailleurs nous ne sommes bonnes à rien !

Lili, quelquefois, rassemblait son courage. Elle parlerait « net », quelque sort ses paroles dussent avoir. Et elle sortit à nouveau ses anciennes théories, que l'*année terrible* n'avait rendues que plus irréfutables.

*Primo* : il fallait dégourdir l'enfant. Pour cela, le fourrer au collège comme tous les petits Français, les précepteurs

étant des pique-assiettes, des sans façons, de gros paysans amateurs de bonne chère, ou des sujets trop distingués, qui font la cour aux femmes. Connût-on un prêtre comme celui de Charles des Martins, à la bonne heure! Mais ces merveilles-là ne se rencontrent pas au coin des rues. Et puis son Georges, après l'exaltation de la première communion, ne devait pas avoir un ecclésiastique à ses trousses. Non, non, ce n'est pas cela qu'il lui fallait... Georges sentait le séminariste, et, que diable! il serait militaire, les tantes l'espéraient du moins. Il s'agirait maintenant de venger la Patrie, de préparer la revanche! Ç'avait été une belle escorte, pour Georges, qu'une miss, une nourrice en bonnet et une petite Angliche chlorotique! Alice volontiers redonnerait des jupes à son fils. Elle ne voyait donc pas le duvet pousser déjà sur la lèvre de Georges? Pourquoi ne le mettrait-on pas tout bonnement à Fontanes, où il y avait des demi-pensionnaires?...

★

En octobre 1873, il entra au lycée. On le conduirait le matin en voiture. Il déjeunerait rue de la Ferme des Mathurins, chez Mme Demaille, l'amie intime de ses parents, une des « centenaires ». Pour les répétitions, il eut le secrétaire du proviseur, un M. Reverdy, qui avait débuté dans un *four à bachot* où il chauffait les *cancres*. Le proviseur, qui terrifiait les lycéens quand il apparaissait dans les classes, n'entrait jamais dans le bureau de M. Reverdy sans se pencher sur les devoirs de Georges. Médiocre élève, mais docile et appliqué, il fit sa sixième, tant bien que mal, et, bourré de répétitions, remorqué par un très expert chauffeur pour examens.

Il était une sorte de « demi-pensionnaire sans la nourriture », puisqu'il jouissait de la faveur de remplacer la salle d'études et le pion par l'un des salons du Chef Suprême, dont un simple répétiteur était le lieutenant. M. et Mme Aymeris à leur fils créaient une position ambiguë et ridicule auprès de ses camarades, que Georges ne voyait qu'aux classes et qui l'appelèrent le « *chien du proviseur* ». Il ne se fit point d'amis. Avant la classe de l'après-midi, le précepteur de deux camarades, « triés sur le volet » et bien sages promenait Georges aux Champs-Elysées avec « ces jeunes seigneurs du faubourg Saint-Germain ».

Jessie, externe dans une pension, rentrait à Passy en même temps que Georges. Ils passaient ensemble la soirée: nouvelle imprudence, selon MM[lles] Aymeris; pour le moins, manque de tact. — Alice tente le Diable ! dirent-elles. Georges allait, jeudis et dimanches, au manège Pellier, rue de Surène. Sur la jument Eglantine ou le cob irlandais Patrick, il galopait autour de la piste, sans étriers : une épreuve au-dessus de ses forces. Plus d'une fois, de la tribune où l'encourageaient ses tantes et Miss Ellen, au lieu de descendre dans le manège, il fila dans la rue, courut jusqu'à la Madeleine, dans l'espoir d'entendre les orgues. On lui donnait cinq francs à chaque séance d'équitation, comme récompense, car ces leçons l'ennuyaient extrêmement. Un écuyer, ancien sous-officier de dragons, un Normand aux fines moustaches rousses, lia connaissance avec Miss Ellen, toujours sensible à la cavalerie. Après une longue résistance, et de peur d'un scandale, M. et M[me] Aymeris consentirent à ce qu'Ellen se fiançât au bellâtre, dont la famille, honorablement connue en Calvados, avait fourni de bonnes références. N'eût-il pas été blessé, Gonnard Gabriel serait aujourd'hui chef d'escadron. — Il n'y a pas de sot métier pour ces héros ! — On était encore au lendemain de la guerre, les tantes trouvaient ce brave charmant et « très à plaindre d'en être tombé là ».

Ellen et Jess s'établirent ainsi plus fortement chez les Aymeris ; ceux-ci ne demandant qu'à contracter des devoirs, à rendre service aux malheureux, les Gonnard feraient partie de la famille. N'étaient-ce pas Caroline et Lili, si peu suspectes de faiblesses pour les humbles, qui avaient protégé l'ancien dragon, avec son tabac, son odeur d'écurie et son odieuse vulgarité ? Le beau Gabriel était « un brave » !

Le soir, après quelques instants accordés à M[me] Aymeris, avant qu'elle ne lût le journal la *Patrie* en attendant le retour de son mari, les enfants remontaient dans la salle d'études ; le maître d'équitation y faisait sa cour à Miss Ellen. Ensuite, légitimement uni par M. le Maire et M. le Curé, le nouveau couple logea au fond du jardin dans le pavillon fatidique, qui s'était ouvert pour Georges à la mort de son frère Jacques.

Si la pipe et le fade relent de purin qu'apportait Gabriel « dans son costume de travail », délectaient M[me] Gonnard, Georges en avait mal au cœur; mais, à cause de sa compagne,

il passa dans cette société, deux ans de suite, des soirées pendant lesquelles il assista, innocemment encore, à certaines scènes trop intimes d'un ménage amoureux.

Pour ne pas faire de peine à sa chérie, mon ami tâchait d'être aimable avec les Gabriel Gonnard. Mme d'Almandara coupa heureusement ces veillées par des leçons de piano, quand ce n'était pas un professeur de mathématiques, ou M. Reverdy lui-même, qui venaient à l'heure du sommeil infliger à Georges des répétitions supplémentaires et parfaitement inutiles, quoi qu'en eût la tendre Mme Aymeris, inexorable de nouveau sur le chapitre des leçons.

« *Je passais pour un enfant gâté. Mes parents m'adoraient et il me reste le souvenir de n'avoir jamais fait mes volontés* », écrit Georges dans son journal.

Cet hiver-là, Jessie prit un mauvais rhume. Mme Aymeris la confina au troisième étage, au-dessus de la chambre de Georges. Sans qu'on le lui défendît, Georges n'osait pas s'y rendre. L'absence de sa camarade lui fut atrocement douloureuse, mais personne ne sut rien de ses souffrances, car il ne prononçait pas le nom de Jessie, même pour s'enquérir d'elle. On lui fit reproche qu'il l'oubliât. Il rougit ; ses professeurs le tuaient de travail : avait-il le temps de songer à Jessie, avec ces répétitions nocturnes, comme nul autre élève n'en prenait ?

— Mon cher enfant, si tu travaillais mieux au lycée, tu serais libre de jouer ton Schumann, avec ou sans Mme d'Almandara ! Tes leçons avant le plaisir !

Ceux qui les observaient eussent dit Jessie et Georges indifférents l'un à l'autre. Le temps avait peu changé leurs manières, leurs rapports semblaient même un peu guindés, ce dont les Aymeris se félicitaient, s'ils regrettaient que Georges n'eût pas plus d'occasions de se distraire avec une enfant dont on avait voulu lui faire une sœur. Mme Aymeris regrettait maintenant que Jessie ne fût pas plus brillante, plus ingénieuse dans ses plaisirs ; faudrait-il reconnaître comme Lili et Caro que Jess était une sotte ? Si Mme Aymeris l'avait tenue plus près d'elle, elle eût peut-être développé cette intelligence lourde. Les tantes s'embusquaient derrière les verres, l'une de son binocle, l'autre de son face à main, pour mieux épier la sainte Nitouche, qui méditait quelque sournoiserie. M. Aymeris, en le dessein de répondre à leurs critiques, effaçait de son mieux la

figure déjà si fruste de Jessie. Les silences des vieilles demoiselles étaient des reproches. Chacun à la maison pensait à Jessie, personne ne la connaissait, ni plus que Georges ne parlait d'elle, hormis les tantes, qui parfois, entre elles, après une promenade ou un dîner, exprimaient le désir de « casser cette poupée pour voir ce qu'il y avait dedans. Y aurait-il une anguille sous roche ? »

Jess allait de plus en plus avec les Gonnard. Ellen lui releva les cheveux en chignon; Jess porta une robe presque longue, étant même sortie, un jour d'été, « en taille », et elle avait une bague dont un cœur formait le chaton, cadeau de bijoutiers établis dans la rue du Temple, cousins de Gabriel. Ensuite Jessie exhiba des boucles d'oreilles, un collier de corail, des gants de chevreau glacé, pour se rendre le dimanche dans la famille de Gabriel, « des gens très bien établis dans le commerce de luxe ».

Georges ne la vit presque plus. Il notait l'heure de son départ, et ne s'endormait pas avant d'avoir entendu, parfois après minuit, des pas sur le gravier du jardin. Où étaient-ils allés, les Gonnard ?

Malgré la présence de Georges et de Jessie, ce n'avait jamais été, chez les Aymeris, les importunes mais si joyeuses galopades, les querelles et les rires, le tapage enfantin, tant regrettés depuis la mort de Marie et de Jacques. Cette maison semblait devoir, pour toujours, être la maison du deuil, de la vieillesse et du mystère.

Dans les cahiers qu'il commença d'écrire vers sa dix-huitième année, et qui étaient comme des films de cinéma, Georges Aymeris dit qu'il imaginait, à l'époque où nous parvenons ici, que Jessie lui avait été soustraite, parce qu'il avançait en âge : « *La sœur d'Ellen Gonnard, ma gouvernante, est appelée à prendre une autre route que moi.* »

Son affection aurait alors pu paraître surtout faite de compassion, car, depuis le séjour à Oxlip-Hall, il avait vu chaque jour s'élever des barrières entre Jessie Mac Farren et lui, dans un monde effrayant de barbares inégalités ; ses expériences l'avaient trop tôt instruit de la misère de vivre. La pitié est un sentiment rare chez les enfants et Georges, comparant néanmoins son sort à celui de Jessie, se reprochait d'être un « vilain petit riche ».

Une pleurésie, dont Jessie faillit mourir, rappela les jours détestables pendant lesquels Jacques, au retour du Bois, était devenu invisible, puis était parti pour toujours. Georges revit les mêmes médecins, les mêmes sœurs gardes-malades de la rue Bayen, les protégées de son père. Il n'osait point encore s'informer, mais on causait devant lui. Il cassa sa tirelire, une grenouille en terre verte, qui contenait ses épargnes, « son trésor », acheta une bouteille d'huile de foie de morue chez un pharmacien de la rue du Havre, et au lieu d'aller chez Bourbonneux s'offrir des éclairs au chocolat, des puits d'amour ou des pâtés au macaroni, triomphe de ce pâtissier, se mit en recherche de prospectus, de médicaments, à la sortie des classes.

Il découvrit un philtre merveilleux, qui colore les joues pâles des malades, mais comment le ferait-il porter en secret à Jessie ? Tout un mois, il cacha la fiole sous son pupitre. Ellen Gonnard la découvrit.

— *What's that stuffment for? You're not going to have it; you're all right, you, sir!* (1) — Elle l'appelait *sir*, au lieu de *master* Georges! Quelle punition !

Ellen reprit :

— *Let me have it for my sister. She's very ill* (2). — Oh! bonheur! Ellen voulait que cette bouteille allât chez Jessie et déclarait sa sœur très malade.

C'était la perche tendue au baigneur qui se noie.

— *Take it to Jessie, stuff was bought for her, to do her good, it will, take it, but please don't mention who gave it, miss Ellen! I'd look so silly* (3)!

Il suppliait Ellen de ne pas dire d'où venait la bouteille... il aurait l'air trop bête!

Donc le présent devait être anonyme et, surtout, qu'il n'en fût question jamais chez ses parents! Mais Ellen Gonnard avait méconnu Georges; elle s'en accusa publiquement et fit part à tout le monde de cette délicieuse attention.

Georges n'en fut que plus muet et plus gauche.

★

Ses études étaient déplorables. Les professeurs l'aimaient

(1) Qu'est-ce que cette drogue? Vous ne la prendrez pas! Vous êtes fort bien portant, monsieur!

(2) Laissez-la moi pour ma sœur, qui est très malade.

(3) C'est pour elle, cette drogue lui fera du bien, mais, de grâce, ne dites pas qui la lui donne, miss Ellen, je paraîtrais si sot !

pour sa gentillesse et son application (hélas! stérile), et ils tenaient Georges pour un pauvre élève sans moyens. Ses places étaient « honteuses », dans les compositions hebdomadaires, sans que personne ne songeât à l'excuser pour son manque de mémoire. De ses vains efforts, autant que ses parents, l'enfant s'alarma. Sa mère, ambitieuse pour lui, « sûre qu'il n'était pas une bête », irritée par sa lenteur et ses insuccès, lui dépeignit un soir, en rentrant de classe, le sort des « cancres ». C'était un samedi, Georges revenait de Fontanes dans la voiture, avec M$^{me}$ Aymeris. Comme il avait été le dernier en composition de « math », sa mère le grondait, il se cramponnait à son bras, comme elle feignait un chagrin profond, lui disant : — Je suis obligée de le croire enfin, *tu n'es qu'un incorrigible paresseux !* Si tu continues ainsi, *tu mourras sur la paille humide des cachots*. On ne fera jamais rien de bon, avec toi !...

Et Georges vit s'ouvrir une sombre prison ; il sentit la paille humide, comme s'il y était déjà au milieu des puces et des punaises, avec une cruche d'eau et du pain sec. Il sanglota, eut une attaque d'indigestion et de la fièvre, comme de coutume, quand il était trop ému On le garda jusqu'au midi suivant, au lit. Cette fois, il n'avait plus envie d'être comme Jacques « malade ».

Ne songeons plus au succès, pensa la mère ; tant pis s'il affronte le baccalauréat à vingt ans, on ne peut plus le laisser pousser comme une plante dans les champs. Il redoublera ses classes.

Or c'était le moment où d'autres parents l'eussent envoyé seul à la campagne...

A cette époque, Georges semble être devenu conscient de quelque chose de doux et de pénible à la fois, qui était sa première inquiétude sentimentale. Personne n'y prit garde, et à quels indices aurait-on deviné la cause des émois qui demeuraient encore obscurs pour lui-même ? A la première crise ou à la dernière, les symptômes de l'amour sont les mêmes ; nous portons longtemps ce mal en nous avant qu'il n'éclate ; mais il est une différence entre les passions puériles et celles des adultes : l'enfant, qui n'a pas encore souffert, s'y adonne et ne s'alarme pas, là où l'homme, qui s'en croyait guéri pour toujours, s'effare comme un blessé qu'on renvoie au feu. L'isolement moral où il avait jusqu'alors vécu, malgré

qu'il ne fût jamais seul, Georges cessa d'en souffrir. Il avait trouvé une idole pour le culte de son cœur trop fervent.

Et elle était vivante !

Sa pensée s'y fixa. Toutes les heures du jour se remplirent, s'enrichirent. Il sut pourquoi il ouvrait une porte, sortait du salon et remontait à sa chambre sans qu'un professeur l'y attendît pour une leçon ou quelque autre exercice commandé. Le corps lumineux de sa compagne fit pâlir les vagues figurants de l'entourage de Georges. De l'état d'un jeune prince endormi par les soins importuns de sa cour, l'empressement de ses ministres et de ses serviteurs, il passe soudain à celui d'un gamin qui va briser des vitres ou voler des clefs. Il garde les pièces de cinq francs reçues en récompense d'être allé au manège et à la gymnastique, ou comme cadeaux d'étrennes; il compte tout son argent, dont il n'avait pas encore compris l'emploi, il thésaurise en vue de quelque accident, ou quelque besoin de Jessie. Ils ne se quitteront plus jamais ! Si elle partait, il la suivrait jusqu'au bout du monde, n'est-ce pas ? Et, cependant, que deviendra sa Jessie plus tard ? Quels sont les projets de papa et de maman ? Il ne conçoit pas l'actuel état de chose sans la durée, se disant tout bas : — Toujours ! toujours ! toujours ! — Mais laisserait-on indéfiniment Jessie auprès de lui ? Et si cette maigreur, cette toux persistaient, où enverrait-on la malade, et alors, comment vivrait-il sans elle ?

Jessie l'aimait-elle un peu, du moins ? Jessie savait-elle que Georges, dans sa chambre, retenait sa respiration la nuit, pour écouter mieux et s'assurer si son amie ne toussait plus ? Il porta sur lui un chronomètre, cadeau de première communion, et comptait comme les médecins, par les sauts de la petite aiguille, les secondes entre chaque quinte de toux, quand Jessie avait un gros rhume ; chercha dans un dictionnaire de médecine les termes techniques dont se hérissaient les ordonnances du docteur ; se procura un thermomètre et, sous prétexte que l'étage de la maison où couchait Jessie était plus froid que le sien, Georges dit à sa mère : — Maman, faites-nous changer de chambre : la chaleur du calorifère me donne des maux de tête, je ne suis jamais si bien qu'au frais.

M^me^ Aymeris n'y avait point vu de malice, elle fit maçonner la bouche de chaleur, Georges resta au « piano nobile », à côté de la chambre de sa mère ; il prit une bronchite, dont il

se réjouit, car, du moins, aurait-il quelque chose en commun avec l'objet de toutes ses pensées! Dans la rue, il criait le nom de sa compagne, tandis qu'il avait peur de l'entendre prononcer par les autres, quand il était à Passy.

Ses tiroirs s'emplirent de boules de gomme, de bâtons de réglisse et de jujube, qu'il faisait remettre par Miss Ellen à Jessie.

Caroline et Lili avaient un album de photographies, souvenir de Passy et de Longreuil, dont ces demoiselles étaient jalouses et qu'elles ne prêtaient à qui que ce fût. Georges convoitait cette collection, pour deux cartes album, où Jessie et lui-même étaient représentés, côte à côte, au bord de la mer. Il n'eut de cesse que ses tantes ne les lui donnassent. Il attendait avec impatience les vacances prochaines, peut-être Jessie serait-elle mieux portante? Il acheta un dispendieux appareil de grande dimension, pour faire poser Jessie dans des attitudes agréables.

Un jour qu'il se promenait avec toute la famille, suivie de Miss Ellen et de Jessie, une amie interrogea Mme Aymeris :

— Qui est cette jeune fille?

— C'est la sœur de la bonne anglaise de Georges. Nous l'élevons chez nous ; elle est très maladive.

Georges surprit ces paroles, s'arrêta, humilié, inquiet, furieux, il aurait voulu se jeter au cou de sa mère et proclamer :

— Jessie est ma reine, ma chérie, Jessie est une Mac Farren, noble famille écossaise tombée dans la misère, et nous avons *l'honneur* de la posséder sous notre toit. Elle est frèle comme toutes les princesses; elle est blanche comme un lys, elle est en argent et en verre filé; ne dites plus ce que vous avez dit, je vous en supplie! Ou bien je meurs comme Jacques, comme Marie, comme tous vos enfants!

Il contruisait mille histoires pour rabaisser les siens et soi-même, exaltant ces Mac Farren déchus, mais dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, glorieuse, plus que noble : royale! et Georges se faisait « l'humble page de la Dame aux Mains d'ivoire », la sœur de la *bonne anglaise* — avait-on dit...

Il n'était, hélas! plus l'enfant pour qui tous les humbles sont au même plan. Certains mariages avaient été devant lui discutés et désapprouvés, depuis que les tantes avaient plai-

santé, à Longreuil : Jessie ne serait pas un « parti » pour le petit-fils d'Emmanuel-Victor ! Georges pourrait-il jamais l'épouser? Si, repris l'un et l'autre d'une mauvaise bronchite, ils pouvaient, « *dans une nuée radieuse, quitter ensemble cette terre pour s'envoler vers le Paradis où les ailes des anges palpitent au son des trompettes d'argent et des cistres !* »

Un des chapitre du journal portait ce titre : *De l'inégalité des conditions sociales.* Ce « problème » y était d'ailleurs peu traité.

*J'étais séparé de l'objet aimé, comme l'est une novice de Celui qui habite le radieux tabernacle des autels. Mes sens allaient s'éveiller, mais encore pur dans mon corps et mon esprit, les hommes et les femmes ne différaient à mes yeux que par la voix et l'habit.*

Un soir, en récompense d'une « bonne place » dans une composition de narration française, on le mena à une représentation du cirque des Champs-Elysées. Georges suivait attentivement les sauts, les exercices prodigieux d'une écuyère en maillot rose et jupe de tulle à paillettes. Des clowns au visage enfariné tendaient des cerceaux en jetant leurs lazzis au travers de la piste. Le cheval tournait, le fouet de Môssieur Loyal claquait, les cymbales, les cornets à piston, une musique infernale vous entrait comme une vrille dans le tympan. Georges fut secoué d'un étrange frémissement, exquis et douloureux comme si sa chair se vidait, il mit son mouchoir sur son visage, s'essuya le front et, confondu par ce phénomène incompréhensible, il se dit incommodé ; on n'attendit pas la fin du spectacle.

M[me] Aymeris s'empressa d'appeler le docteur ; Georges ne sut quoi lui dire, assura que ce n'était rien... Il avait eu un éblouissement, une mauvaise digestion. On le purgea, on le mit au régime, il n'osa protester, se demanda s'il n'avait pas été malade tout de même.

C'est alors qu'il se rappela les descriptions, que lui faisaient en classe, certains mauvais gas, de jouissances encore inconnues de lui, et dont ils se vantaient. Aujourd'hui, était-il comme les camarades ? Il en conçut une certaine fierté, dissociant d'ailleurs la scène du Cirque d'avec le sentiment tendre dont il était envahi, et s'efforça de chasser les images

trop réelles qui repassaient devant ses yeux, dès que sa pensée le ramenait à son idole.

★

Il est minuit. La lumière d'une tour en porcelaine blanche à trous, la veilleuse classique, est posée derrière les rideaux sur un guéridon au pied du lit. La flamme vacille, fait danser les meubles, les fleurettes roses du papier de tenture bleu s'éclairent, puis s'effacent. La chemise et les vêtements de Georges Aymeris prennent sur les chaises une forme humaine, ou se noient dans l'ombre. Le réveille-matin hache de son tic-tac le temps qu'il divise et marque, dans le silence de la maison, rejoignant l'hier au lendemain. Georges grelotte sous ses couvertures, compte, écoute, retient son souffle, attend un autre bruit. C'est une obsession !

— Toussera-t-*elle* ? A-t-*elle* toussé ?

Une voix sèche, là-haut, le fait tressaillir. Il n'a pu se rendormir depuis qu'une forte quinte l'a, dans son premier sommeil, réveillé, et il pense : — Si elle pouvait du moins s'y accoutumer ! Le docteur Brun assure qu'on réduirait cette maudite toux avec de l'huile de foie de morue. Jessie est si pâle et si maigre ! Peut-être que si je priais beaucoup, là, dans le coin, devant la statue de Notre-Dame de Lorette, peut-être obtiendrais-je que Jessie fût plus rose et plus grasse ! Que ne puis-je lui donner un peu de mes joues ! Mon gilet de flanelle ? Tout ce que je possède ! Mais sait-elle que je ne pourrai plus vivre ainsi ? Si cela continue je m'enfuirai. — Il réfléchit : — Mais non, impossible de la laisser seule ici, sans moi ! Est-ce que cela la peinerait d'être sans moi ? Elle est si drôle ! On ne sait jamais si elle vous voit. Qu'elle sache donc que je reçois un coup dans la poitrine à chacune de ses quintes ! Les autres n'ont pas l'air de s'en apercevoir, pas même sa sœur Ellen. Gabriel Gonnard la regarde de travers, il la hait. Pourquoi ? Mais moi, je suis là, je sais, je sais ! Je ferais pour elle ce que maman fait pour moi. Si j'osais du moins lui jeter un châle sur les épaules, quand elle traverse les corridors ! Et ce séjour à Cannes, projeté pour moi, après ma dernière bronchite ? Si j'emmenais Jessie là-bas ? C'est elle qui devrait y être, dans le Midi !... Si je pouvais pincer une autre bronchite !... Je vais me remettre à tousser, comme Jessie, ce n'est pas malin, de faire semblant !...

Georges se lève, éparpille ses couvertures, ouvre la fenêtre, s'expose à l'air d'une nuit humide de décembre. Il met sa poitrine à nu, *il lui faut* une mauvaise bronchite, *il l'aura !* Il frissonne, se recouche, s'étend, puis se dresse sur son séant, pour écouter, car le crin de son oreiller grince et offusque les autres sons. De nouveau, Jessie tousse. Georges tressaute, il pose sa main sur son cœur : boum ! boum ! boum ! La sueur perle à ses tempes. Il passe sa manche sur son front. Trois heures sonnent. Patience ! trois autres heures et une demie, et le réveil-matin lui enjoindra de s'habiller, de préparer ses leçons, avant la classe, puisque, hier soir, il a lu *Pick-Wick* avec Jessie, au lieu d'apprendre sa géographie et son algèbre, et il sera collé.

Enfin, Georges perd connaissance.

★

Le supplice devait se prolonger. Les études de Georges ne donnaient toujours pas satisfaction à la famille Aymeris, quoiqu'un professeur, devinant les goûts du lycéen, l'eût « poussé dans le latin et dans les lettres ». Les sciences étaient toujours faibles, mais le baccalauréat apparaissant loin encore, Georges redoubla sa seconde. Les communications entre Georges et Jessie s'espacèrent. Le Dr Brun avait envoyé la convalescente en Suisse dans un sanatorium. A son retour, les époux Gonnard « la réclamèrent » ; elle habiterait avec eux, dans le pavillon au fond du jardin, pour l'écarter de Georges ; Jessie aiderait à Ellen dans les menus soins du ménage.

C'était encore la séparation ! Georges, tirant profit de ses lectures romanesques et sentimentales en conclut que le sort des amants est bien triste, mais si noble, qui sont toujours contrariés par la vie ! S'il pouvait rencontrer Jessie, les yeux cernés par la fièvre ! Puisqu'on l'avait dite sauvée, elle devait maintenant brûler d'amour, et attendre comme lui-même d'heureux jours prochains d'ivresse. Dès ses examens passés, Georges, solennellement, devant sa famille réunie, proclamerait une passion qu'il avait jusqu'ici tue, et sa mère ayant eu le dessein d'adopter Jessie, ne serait-il pas naturel, après tout, qu'une Miss Mac Farren devînt, grâce à Georges, la bru des vieux Aymeris ?

Mais Jessie avait avec Georges des façons nouvelles.

*Elle se retirait, rougissait à mon approche. Etait-ce un de ces mouvements involontaires par quoi l'amour se divulgue, dit-on ?*

Quoiqu'en retard et plus âgé que ses camarades de lycée, Georges restait candide au milieu de gamins, qui ne l'étaient guère. Néanmoins il apprenait des dessous de la vie, plus que d'algèbre, de physique et d'histoire.

Quel rôle auront joué, dans l'enfance des petits Parisiens d'alors le Passage du Havre et les entours de la gare Saint-Lazare !

Nous savons que Georges se promenait avec le précepteur et les deux frères de La Roche-Michelon, ces parfaits produits du faubourg Saint-Germain. M^me^ de La Roche-Michelon invitait Georges à des goûters assez ennuyeux, avec quelques garçons « extrêmement comme il faut », et dont on savait « qui sont les parents ». Georges admirait les tableaux anciens, qui décoraient l'hôtel La Roche Michelon, un des plus vastes de la rue de Grenelle, et le plafond, par Boucher, d'un escalier en marbre rose. Georges était « extrêmement comme il faut » aussi. Mais M^lle^ Adélaïde, la sœur d'Alain et de Gontran de La Roche-Michelon, ne parlait point à Georges Aymeris comme aux autres, ses cousins pour la plupart. M^lle^ Adélaïde le faisait penser aux Ladies Margaret et Ethel, des derniers jours à Oxlip-Hall.

M^lle^ Adélaïde n'eût pas approuvé le mariage avec Jessie !

Les premières *matinées classiques de Ballande* furent données à peu près vers cette date. Les La Roche-Michelon s'y abonnèrent ; Georges y alla avec eux, pour entendre du Corneille, du Racine, du Molière ; ces représentations comportaient une conférence par des professeurs de rhétorique.

*Il y en eut deux par M. Legouvé, sur Lamartine, mais la même apprise par coeur, semblait-il, puisqu'à huit jours de distance j'entendis l'académicien faire les mêmes « lapsus linguae » d'un effet irrésistible à une première audition ; à la seconde, je me crus volé.*

Les La Roche-Michelon n'avaient pas *redoublé*. Georges ne fut donc plus dans leur classe, et il se trouva que ces cadets

étaient d'une catégorie autre que les camarades de l'an dernier, en majeure partie des étrangers.

Il était déjà moins question de la guerre de 70. Georges passa soudain dans une atmosphère nouvelle, cosmopolite ; des Roumains, des Sud-Américains moustachus fumaient des cigares à anneau d'or, piquaient des épingles de perles en des cravates mirobolantes, autour de cols cassés, et se coiffaient à la Capoul. Ceux-ci n'allaient pas aux matinées classiques, mais patinaient au Skating-ring avec des « dames ». Ils entraînèrent Georges, ainsi qu'au café-concert, qu'on n'appelait pas encore *Music-Hall*, mais des *beuglants* ; ils voulaient le conduire dans bien d'autres lieux de plaisir, les jours sur semaine, entre les cours, et après...

Dans la maison même de Mme Demaille, mais du côté de la rue Tronchet, en face de l'hôtel Pourtalès, il y avait une boutique chinoise où Mme Aymeris s'approvisionnait de thé, et Georges entrant un jour pour y faire une commande, un de ses camarades, le Brésilien Carlos del Merol, courut après lui, le saisit par l'épaule : — Dis donc, mon vieux, après moi, si tu veux ! C'est mon heure !

Mais Georges ne comprenant pas, del Merol le poussa devant lui, tomba sur l'innocent à bras raccourcis. Georges se défendit mal, déclara à l'énorme dame fardée qu'il achetait simplement deux livres de thé pour Mme Aymeris, et rien de plus.

L'histoire fit le tour des classes au lycée. Poursuivi dans les préaux et dans la rue du Havre par des plaisanteries dont il rougissait, Georges subit l'opprobre en martyr chrétien, convaincu de la noblesse de son rôle, quand il gravit son Calvaire, de la rue de Provence aux confins de Montmartre, ligoté par les mauvais drôles, si résolus à compléter son expérience de jeune mâle.

Giuseppe da Viterbo, un Napolitain qu'on eût pris pour un grand de philosophie ou de « spéciales », au développement de son système pileux, à ses pantalons évasés en « pattes d'éléphant » et à son porte-cigarettes d'ambre, était le roi de la division B, trop souvent voisin de Georges, d'après « sa place » dans les compositions.

Viterbo, quand il ne roulait pas dans les rues « séchant la classe » ,dormait, « claqué par la noce ». Des femmes ! il n'y a

que za! zézayait-il. De l'autre côté, un grand pâle, Souchon, les yeux battus, les narines ouvertes, avait des conciliabules avec Viterbo, projetait des « bordées » sur la butte, avec Noémi et Zaza. Georges se creusait la tête pour se représenter ces scènes de débauche, décrites par ces mauvais gas avec des mots qu'il n'avait point entendus ailleurs ; et, ayant un jour demandé naïvement une explication, Viterbo, le toisant, grogna comme un fauve : — Veux-tu bien ne pas nous mouzarder, gozze ! L'amourrr, est-ze què za te rrrégarde ? Ces çozes-là, za né sérra zamais pourr toi !

Les plus intelligents, les gloires du lycée, portaient des noms qui sonnaient à l'allemande, surtout des noms de villes : C'étaient des *Israëlites*. Viterbo était, disait-on, *Israëlite*, et son père, un négociant en perles; les parents des autres étaient aussi « *dans les affaires* ». Georges aimait ce mot *d'israëlite*, si joli quand il vient dans les vers de Racine. Les La Roche-Michelon les disaient *juifs*, Georges rétablissait : *israëlites*.

Dans la plupart des milieux bourgeois, on n'en connaissait pas, hormis de rares Israëlites établis à Paris, l'on ne faisait point de différence entre eux et d'autres « gens riches ». Pour Georges, la *Juive*, c'était l'étalagiste du marché de Passy, chez qui Ellen Gonnard trouvait « des occasions en étoffes et lingeries ».

Mme Aymeris fit des avances à trois jeunes *Israëlites*, qui emmenaient Georges au théâtre et allaient au concert Pasdeloup. Avec un Georges Cassel, un bon pianiste, Georges déchiffra la partition à quatre mains de *Lohengrin*, dont le libretto, autant que la musique, lui donnait un plaisir indéfinissable.

*Pourquoi Mme d'Almandara avait-elle « chuté » le prélude et la marche nuptiale de cet ouvrage, quand Pasdeloup s'était permis de les exécuter ? Mon père avait, sous l'Empire, applaudi à la représentation de Tannhæuser ; il fit venir les partitions du Vaisseau fantôme, de Tristan et Isolde, des fragments de la Tétralogie, que Wagner montait pour l'ouverture de son temple de Bayreuth, et dont papa s'entretenait souvent aux dîners du dimanche à Passy, avec M. Léon Maillac.*

Celui-ci, le plus jeune des *centenaires*, allait être bientôt l'initiateur, le confident de Georges Aymeris, une sorte de Messie, sortant des nues.

*M. Léon Maillac, le seul des centenaires qui ne me parût pas assommant, regardait mes barbouillages. Il avait beaucoup de livres, des tableaux. On ne me permettait pas d'aller chez lui ; j'avais entendu dire par mes parents qu'on n'allait pas chez les vieux célibataires. Il riait de tous mes mots. Je l'aimais, il m'a mieux compris que qui que ce soit.*

Mais nous retrouverons Léon Maillac plus tard.

Les trois Israëlites vinrent chez M. et Mme Aymeris ; bientôt, on s'aperçut qu'ils étaient *républicains !* Leurs parents firent des tentatives « dépourvues de tact », offrirent des cadeaux, tels que pâtés de foies gras, dindes truffées, aux parents de Georges. Le bon M. Aymeris dîna contre son gré, chez eux, avec des personnages politiques du nouveau régime, excusa Mme Aymeris, qui, elle, n'allait point dans le monde. Ils ne se tinrent pas encore pour battus. Avec sa brusque franchise, à la vingtième invitation, Mme Aymeris répondit à l'une des dames : — Ni mon fils, ni moi, jamais, jamais ! Mme Engelschloss se vexa, ses fils ne retournèrent plus à Passy. Les tantes pensèrent : Enfin, Alice *aura eu du nez*, une fois dans sa vie. Pierre est en train de se compromettre dans ce monde d'intrus interlopes, pour lequel se dégrade déjà la République qu'ils consolident ; nous étions, quant à nous deux, sur le point de nous y rallier, comme à une forme provisoire de gouvernement, jusqu'au retour de la monarchie. Le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, est « représentatif ». Peut-être que M. le Comte de Chambord devrait reconnaître M. le Comte de Paris, la Monarchie constitutionnelle aurait plus de chances...

Le meilleur camarade de Georges était le fils d'un emballeur, Jean Michel. Georges cueillait le matin, sur sa route, Jean, qui, sur le trottoir, son cartonnier sous le bras, était prêt à grimper dans la voiture des Aymeris. Octave n'en disait rien à la maison, car Georges ne se vantait pas de cette amitié, qui déplaisait aux tantes, MMlles Caroline et Lucile ayant maintes fois dit : — Georges, énumère le nom de tes condisciples ! allons vite ! nous voulons savoir comment s'appellent tes amis. Sous la République, les collèges sont encore plus mélangés que sous l'Empire, il faut choisir ses relations, elles vous suivent toute la vie : imite ton père ! Avant de se lier, un jeune homme demande à ses parents conseils et permission. En dehors des études, ne cause qu'avec ceux dont nous pourrions

recevoir les parents ; gare aux *rastaquouères* de ton lycée ! tu sais, Georges, choisis des Français, avant tout !

Jean Michel était bien Français, mais les La Roche-Michelon traversaient la rue s'ils rencontraient Georges avec ce plébéien. Les manches de Michel étaient couvertes de lustrine. Il était dans les premiers, *très trapu* en discours latin, écrivait un français classique, mais, comme Octave, lâchait aussi des phrases très communes. « *On* a été se ballader à Suresne, *on* a mangé du saucisson avec une petite piquette épatante »... Ses mouchoirs avaient la taille d'une serviette, et des carreaux blancs et bleus comme la toile à matelas. Georges jouissait mieux qu'ailleurs de Michel, quand ils étaient en tête-à-tête chez l'emballeur ; Michel aurait voulu aller à Passy, mais Georges n'osait pas risquer une avanie : quelle confusion, si les tantes, ou même maman, demandaient à Michel : Qu'est-ce que fait Monsieur votre père ? — et qu'il répondit : — Il est emballeur !

Georges et Michel poussaient, après la classe du samedi, jusqu'au Boulevard Haussmann, pour admirer les vitrines d'un éditeur de gravures. Jean Michel s'intéressait aux eaux-fortes symboliques de Chifflart, aux guerriers gaulois de Luminais. Quant à Georges, il était conquis par les colorations vibrantes de toiles originales, devant lesquelles les passants s'esclaffaient de rire : un Pont d'Argenteuil, des vues des environs de Paris, signées Sisley, Pissarro, Renoir, Claude Monet, nom qui lui semblait être une contre-façon, car il entendait parler d'Edouard par M^me^ Demaille, la parente du magistrat M. Manet, père du « barbouilleur », dont elle déplorait l'excentricité. M. Léon Maillac, qui possédait des toiles de Renoir, connaissait la plupart de ces artistes.

Au retour de ses visites au magasin de Cadart Georges rentrait chez Jean Michel. Dans un cabinet pris sur l'espace d'une remise, servant d'atelier à l'emballeur, Jean lut à Georges *Manon Lescaut*, des pièces de théâtre d'Octave Feuillet, du Musset, des drames de Victor Hugo, lui récitait des poèmes à la gloire de l'amour. Jean s'était épris d'une cousine choriste à l'Opéra-Comique ; il composait pour elle et lui adressait des vers, tendres et idylliques, d'une passion *éthérée* et cérébrale. Georges, pour paraître instruit, répétait des phrases de Viterbo et de Souchon, engageait son Jean à être

plus audacieux et moins cérébral dans ses invocations, mais le poète planait et ne comprenait pas mieux que Georges par quels mystérieux maléfices, d'un sentiment tendre pour une belle demoiselle, le même garçon passât à un autre, cet amour dont les effets sont épouvantables, puisque les héros de la classe, avec leur teint de plomb, avaient l'air de pochards ou de chlorotiques.

*Les tièdes et molles journées d'avril, qui égarent la raison des vierges, inspirent à ces ardentes colombes des désirs moins clandestins, des inventions moins perfides, que l'éveil des sens chez un jeune mâle tapi entre les murs d'une classe de collégiens. Jean et moi reculions de dégoût au bord de ce cloaque, nous nous refusions à laisser choir la fleur précieuse que nous serrions encore dans notre main.*

Georges Aymeris était un peu prétentieux aussi, dira le lecteur.

Chaque lundi, selon le résultat d'une *composition*, la semaine précédente, les élèves changeaient de place sur des amphithéâtres à la mode de 1830, mal aérés, obscurs, empuantis par la respiration de cinquante poitrines. Le professeur ne s'adressait qu'aux meilleurs sujets, ses « chouchoux ». Les autres causaient entre eux — et de quoi, mon Dieu ! — les moins corrompus étant tout de même très avertis. Un Arménien, Zacharies, trop souvent assis auprès de Georges, c'est-à-dire au dernier rang, lui prêtait des livres, la *République des Lettres*, périodique publié à Lyon et où parurent les premiers poèmes de Maupassant, d'un réalisme brutal ; de Zola, l'*Assommoir*, et de Monsieur Mallarmé, des poèmes en prose et en vers ; Georges avait eu comme maître d'anglais, en cinquième, ce Monsieur Mallarmé. A cause de sa bonne prononciation, mon ami s'était attiré la sympathie du professeur, qui gardait les devoirs d'Aymeris, corrigés à l'encre rouge et d'une écriture ravissante de demoiselle.

Un sonnet *Vero novo*, paru dans le *Parnasse contemporain* de 1876, et que lui signala l'Arménien Zacharies, plut tant à Georges, qu'il supplia Monsieur Stéphane Mallarmé de bien vouloir lui en donner une copie manuscrite. Ces vers, les seuls qu'il sût par cœur, il les récitait devant le pavillon des Gonnard, dans le parfum des glycines et des seryngas.

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et dans mon être auquel un sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cerçle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, j'erre après un Rêve triste et beau
Par les champs où la sève immense se pavane.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Ce sonnet fut un de mes appâts à la littérature. M. Léon Maillac approuva Mallarmé : comme Claude Monet, Renoir et, d'une façon générale, mon goût.* (Cahiers de 1883.)

Jessie demeurait invisible. Georges lui écrivait, puisque, le soir, elle n'était jamais plus à table chez Madame Aymeris. L'infidèle ne répondait point à des lettres désespérées.

Madame Aymeris était seule, à son ordinaire, lisant la *Patrie*, ou tricotant avec Nou-Miette, qui, au lieu de s'en être allée vivre au pays, demeurait, plus que jadis influente, comme femme de charge, dame de compagnie de sa patronne; elle mangeait avec Mme Aymeris.

— Ramène donc tes camarades à dîner avec nous, disait maman. Amuse-toi! Vois-tu, mon chéri, je suis trop vieille! Jessie est loin d'être ce que j'eusse espéré, et je la crois d'ailleurs perdue. Elle est comme une feuille de papier blanc, elle ne se traîne plus, elle a peur de se montrer. J'appelle le docteur Brun, Ellen le renvoie, car elle a soi-disant son médecin *à elle*, et le consulte pour sa sœur. Je ne m'en mêlerai plus, comme diraient tes tantes, jusqu'à ce qu'on vienne me prier de faire quelque chose.

Nou-Miette se rengorgeait. Georges laissait tomber la conversation, et s'asseyait au bureau de son père où il rédigeait fièvreusement une épître de plus, qu'à la nuit il jetait dans la boîte aux lettres, l'adresse écrite en caractères d'imprimerie pour que la concierge ne reconnût pas sa main; puis il remontait dans sa chambre en se tamponnant les yeux avec ses poings.

— Georges, ne piétine pas des heures dans ta chambre, tu m'empêches de dormir, mon enfant! As-tu sommeil? Je suis sûre que tu vas encore réciter des vers, au lieu de préparer ta composition de demain!... — disait maman.

Il ne pouvait pas répondre, déjà parti en sanglotant.

★

Un vendredi treize, — Georges en devint superstitieux par la suite, — sous une pluie tiède de mai, la voiture l'attendait à six heures et demie, rue du Havre, à la porte du lycée. Dans la calèche, au lieu de Mme Aymeris, la tante Lili était assise. Elle désigna à Georges une petite malle qu'il fallut enjamber pour s'asseoir sur la banquette.

— A qui cela ? interrogea Georges.

— Nous passerons par la gare de l'Est avant de rentrer, mon chou. Octave a porté le bagage de la Jessie au chemin de fer et ce colis a été oublié. Il faut que nous le fassions enregistrer pour Cologne.

Georges presse sa tante Lili de questions ; il n'obtient que cette réponse :

— Nul à la maison ne t'en dira rien, ce sera plus convenable. La maison est nettoyée ! Les intrus ont été flanqués dehors et ce n'est pas trop tôt ! Ta chère compagne est partie. Elle sera demain matin dans un couvent sur les bords du Rhin. Ne demande pas d'explications ! Ne dis rien ! Tout est pour le mieux. Papa et Maman ont été *bien inconséquents*. Vois-tu, mon cher petit, on a assez de ses propres parents. A un certain point, bonté et bêtise ne font qu'un. Ta mère est trop généreuse. Ton père a ses occupations ; sans cela, c'est lui qui aurait depuis beau temps fait la lessive de ce linge sale...

Georges, dégoûté par ce ton vulgaire, fit arrêter la voiture, cria à sa tante : — Menteuse ! — et rentra à pied.

Le récit de Mlle Aymeris n'était point exact... Ellen Gonnard était encore dans son pavillon. Le lendemain matin, un pot de faïence à la main, elle se rendait à la loge du concierge où l'on déposait le lait pour son ménage. Gonnard ne l'accompagnait pas jusqu'à la grille, comme d'ordinaire, quand il s'en allait au manège, la taille pincée, les jambes arquées et faisant sonner ses éperons ; aujourd'hui, Ellen était seule, les yeux rougis par les larmes. L'atmosphère de la maison était plus lourde encore que de coutume. Avant de se remettre en route pour Fontanes, muet, Georges prit son thé dans la chambre de sa mère. Mme Aymeris, enfin, jugea nécessaire de rompre le silence :

— Tu sais, Jessie est dans un couvent... Il fallait compléter son éducation ; une occasion s'est offerte, elle est partie hier. Elle sera heureuse là-bas. La pauvre enfant m'a donné un témoignage de confiance et d'affection que j'eusse à peine attendu de sa part. Elle m'a chargée de te demander pardon.

Georges détourna la tête. Mme Aymeris reprit :

— Sache seulement que M. Gonnard est un misérable ; il était cruel pour sa femme et sa belle-sœur. Si je te disais tout, tu ne comprendrais pas... Ton père a séparé le couple et délivré Jessie, qui était sous la domination de son coquin de beau-frère. Nous ne verrons plus ce bellâtre. J'espère qu'Ellen tiendra ferme ; je vais l'expédier en Angleterre, je ne sais encore où... Mon chéri, ne me pose pas de questions ! Peut-être plus tard... Mais pourquoi pleures-tu ? Tu aimais donc Jessie comme une sœur ? Elle ne le méritait guère, dis-toi bien cela !...

Georges ne se contint plus ; il fut secoué de hoquets, puis, retrouvant l'usage de la parole, se détacha des bras de sa mère :

— Maman, ne m'interrogez pas non plus ! Je ne pourrai plus vivre sans la compagne que vous m'aviez donnée ; c'est vous qui l'aviez choisie, et j'avais cru que c'était pour toujours ! Laissez-moi, ne me plaignez pas. Allons, adieu, Maman ! Je retourne à mon travail, n'en parlons plus...

Deux heures plus tard, des agents de police sautaient hors d'un fiacre, sonnaient à la porte. Ils accompagnaient Georges, qu'ils venaient de relever sur la ligne du tramway. La jambe gauche, à la hauteur du genou, était brisée, le visage avait porté ; le sang coulait.

Les portes claquèrent, maîtres et serviteurs furent, en un instant, autour de Georges ; il eut encore la force de gémir :

— Pas de mal, ! je ne suis pas mort ! Je ne sais pas encore sauter de la plate-forme de ces nouveaux omnibus à rails ! J'ai été traîné, cinquante mètres !

Le chirurgien lava le genou, inspecta la plaie, prit une mine sérieuse, ne se prononça pas. L'accident était inexplicable.

Des mois, Georges resta étendu ; il ne devait plus jamais marcher sans une légère claudication. Pendant des jours et des nuits, gardé par la vieille nourrice, dégoûté de lire, toujours songeant à Jessie, il tâcha de reconstruire le drame qui avait précédé la fuite de sa compagne et de Gonnard. Avec

Nou-Miette, il s'enhardissait parfois, comptant sur l'indiscrétion de cette bavarde.

Elle se fit beaucoup prier.

— Enfin, Miette, dis-moi donc ce qui s'est passé! Il faut que je le sache! Je ne suis plus un enfant; raconte, je te jure que personne d'ici n'en saura rien!

— Laisse-moi donc tranquille ; mon petit doigt me disait que ces gens-là ne valaient pas la corde pour les pendre ; pas la pauvre idiote, mais ces Gonnard!.... Il y a des choses qu'une femme de mon âge aurait honte de te raconter, mon pauvre chéri! Ah! non, c'est un animal, une bête brute, ce Gonnard. Ellen l'aimait trop ; elle se serait « endêvée » pour lui. Il voulait la quitter, elle a voulu le retenir ; avec ce cochon-là, ils ont fait un marché..... Mais non, je ne veux pas !..... Enfin Jessie est venue implorer ta maman de la faire partir au loin.

Et Georges, tout d'un coup, se rappela un rêve atroce, de plusieurs mois auparavant. Il avait vu Jessie exsangue, gémissante, fouettée par sa sœur dans une chambre d'hôtel, sur un lit aux draps défaits, maintenue par Gonnard, qui avait, comme Viterbo, des pantalons à patte d'éléphant et une raie au milieu du front.

Etait-ce un cauchemar, ou la réalité? Lui-même n'était-il pas, en ce moment, la proie d'une hallucination?

La vie des hommes est si drôle et si triste! Jacques et Marie devaient être bien mieux, là-bas, au Paradis...

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

FIN

[Le *Mercure de France* publiera prochainement un nouvel épisode d'*Aymeris*.]

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LES ROMANS*

Henri Barbusse : *Clarté*, Flammarion, 3.50. — Romain Rolland : *Colas Breugnon*, Ollendorff, 3.50. — Jean-José Frappa : *Les Vieux Bergers*, Flammarion, 3.50. — Colette Yver : *Les Cousins riches*, Calmann-Lévy, 3.50. — Pierre-Mac Orlan : *La Clique du café Brebis*, Renaissance du livre, 3.50. — Louis Guichard : *Au large*, Renaissance du livre, 3.50. — Gérard Bauer : *Sous les mers*, Edition française, 3.50. — Louis Chadourne : *Le Maître du navire*, Edition française, 3.50. — Marcel Boulenger : *La Belle et la Bête*, Renaissance du livre, 3.50. — Albert-Jean : *Bouillote et Jérémie*, Renaissance du livre, 3.50. — Robert Dieudonné : *Marion Desroses*, L'Edition, 3.50. — Shéridan : *Fabienne et son chauffeur*, Renaissance du livre, 3.50. — André Warnod : *Lily, modèle*, Edition française, 3.50. — Paul Lagrange : *Cœur en détresse*, Perrin, 3.50. — Paul Darmentières : *Maman*, Calmann-Lévy, 3.50. — René Béhoine : *Si jeunesse savait...* Grasset, 3.50. — M. Bonjeyron : *Marraine jolie*, Sansot, 3.50. — Pierre Coutras : *Les Tribulations d'un poilu*, Revue des Indépendants, 3.50. — Henry d'Yvignac : *J'avais une marraine*, Edition des journaux, 3.50.

**Clarté**, par Henri Barbusse. Entre Henri Barbusse et M. Wilson il n'y a pas une grande différence. Ils ont tous les deux le fort tirage... de toutes les manières ! Tous les deux ils aiment l'humanité à en perdre la notion ! Ils s'imaginent que la justice et le droit peuvent suffire à la diriger vers un meilleur devenir. Ils parlent, ils écrivent, allongeant chaque jour un paragraphe, ils redisent des choses éternelles, relisent de très vieux textes, remontent à la Bible, redescendent aux bibliothèques, sont, avant tout, de parfaits gens de lettres qui ont les lettres de créances de tous les syndicats. Mais un prophète n'est, en somme, qu'un littérateur, et c'est bien là ce qui inquiète les gens d'une plus simple humanité ; c'est-à-dire un animal de ma trempe. Où commence la vérité, où finit la littérature ?

Le héros de *Clarté* est un personnage organisé et conscient qui pense beaucoup trop pour un travailleur d'usine. La pensée grave corrode presque toujours le caractère et empêche d'agir ceux qu'elle remplit d'amertume : « Tu seras un *crieur*, un grand *crieur* », lui déclare sa tante Mame. Jérémie aussi en était un et il eut une bonne presse, de son temps, tout comme Henri Barbusse ; il passe encore, de nos jours, pour un épouvantail de foule. L'auteur de *Clarté* aime le peuple à sa façon ; pourtant, il voudrait l'amener à supporter, sans sourciller, les éclairs aveuglants des plus cruelles vérités : « J'ai confiance dans le gouffre du peuple ! » Ce gouffre, c'est le paysan, l'ouvrier d'usine, le pauvre, la masse ! Mais les rois, les aristos, les directeurs, les instructeurs, les bourgeois, gros généraux ou gros

épiciers, tous ceux qui ont ce que les pauvres n'ont pas... encore, sont un peuple, du peuple parvenu, et les plus dangereux seront, je crois, les parvenus de demain. Le vrai gouffre où tout sombre successivement, c'est précisément cette idée fixe de parvenir, d'avoir son tour. Pour une intelligence qui se contentera de comparer les textes de toutes les époques tourmentées, il y aura des centaines de mille de malheureux qui ne reliront pas les textes, n'attendront pas le passage de la Vérité... et qui auront probablement raison contre toute vraisemblance : « Il n'y a pas de tradition du bien. La fortune et la puissance doivent se gagner et non se prendre toutes faites. » Au siècle de l'aviation et de la T. S. F., on n'a pas la patience de jadis. D'ailleurs, dès qu'il s'agit d'or, d'honneurs, de galons, de drapeaux, de trône et même d'autel, tout le monde se rue et se bat, s'il faut en croire les *crieurs* de tous les temps... parce que la barbarie est de tous les temps ; l'homme la porte en lui ; c'est son seul viatique. Je ne me permets pas de dire que cela sera éternel, simplement parce que je crois au refroidissement progressif du soleil. Pourquoi faut-il aimer cette humanité jusqu'à la vouloir conseiller dans ses débordements, organiser tels ou tels de ses désordres ? Pourquoi Henri Barbusse, qui est un poète et non des moindres, s'intéresse-t-il à ce... gouffre ? Entre le Kaiser ayant fait incendier la cathédrale de Reims (seule production convenable de cette humanité anonyme) et le garçon coiffeur qui insulta le cadavre de la princesse de Lamballe, je ne vois aucune ligne de démarcation. Les immortels principes de 89-93 et le bolchevisme me donnent à moi la même envie de taper dans le tas. Je commence même à comprendre le rêve de certain mauvais rimeur qui s'appelait Néron... et, une fois tout purifié, on rebâtirait *la bourse du travail* en marbre, à la condition de ne plus y entendre travailler personne. Trop, beaucoup trop d'humanitaires, et peut-être encore trop d'humanité, car rien ne m'ôtera de l'esprit que ce qui reste après une guerre, ce n'est, hélas, pas le meilleur d'une nation.

Le héros de Henri Barbusse est un homme embêté par la vulgarité de la vie qu'il découvre chez Mame, sa tante, parce que la famille est toujours notre première déception ; seulement cet homme embêté n'est pas très sain. Il est à la merci d'une sensualité un peu maladive : il trompe sa femme sans trop savoir pourquoi, une créature charmante qu'il a pourtant choisie avec discernement ; puis, la guerre lui ayant révélé, infligé, les pires souffrances, il revient à sa Marie d'élection, lui avoue des choses (qu'il ne faut jamais avouer aux femmes) et on reprend la vie à deux, sous la clarté crue de pas mal de désillusions. Ni Dieu, ni maître, l'amour de l'amour et pour unique flambeau la lueur d'une conscience... ou d'un orgueil déçu. Si c'est avec ça qu'on espère consoler la masse ou empêcher de se creuser le gouffre !

O Henri Barbusse, si vous n'aviez pas rang de prophète à tenir, si vous osiez prendre le courage des gens frivoles qui est de ne suivre que la pente de leur instinct, vous avoueriez, comme moi, que vous concevez l'humanité comme la principale tare de ce globe. Vous savez bien que votre prince qui convie le peuple à la curée de la bête aux abois traînant son faon égorgé à sa mamelle pendante n'est pas plus coupable que la douzaine de voyous parisiens entourant, gouailleurs et lâches, la mort du cheval de tombereau qu'achève, devant eux, un charretier ivre. Est-ce que vous les aimez, vraiment, les chers petits de ce peuple souverain qui lapident le bon vieux chien à « l'échine en crémaillère », vous qui avez su ce que vaut la moindre parcelle de vie sous la mitraille ? Vous reniez la tradition des patries pour préparer l'avènement des Etats-Unis du Monde, absolument comme le pauvre grand professeur sur son tableau noir (aussi noir que la nuit). J'irai plus loin que vous, moi, car de ma part ça n'a pas d'importance, ce n'est qu'une liberté de plus : ma patrie, selon mon cœur, ce sera la forêt profonde où je rencontrerais douze lions levant patte sur le cadavre du dernier personnage très conscient, très organisé et même tout à fait pourri de cette très sale époque.

**Colas Breugnon**, par Romain Rolland. Grande et inconcevable nouvelle : au-dessus de la mêlée, l'auteur a eu l'idée assez amusante d'imiter Paul Fort ! Dans les prenez garde à la peinture du début de ce livre, nous savons qu'il fut écrit, d'ailleurs, bien avant la mêlée. Colas, c'est le bonhomme *qui vit encore* entre le long et le large. On lui brûle sa maison et on lui prend le meilleur de son temps par la guerre de village à village, la peste et les impôts ; mais il plaisante et *rythme son malheur en cramoisi*. Il boit beaucoup, raisonne et ronchonne intarissablement, puis finit par crever dans son lit comme tout le monde. Mais le plus curieux de cette histoire, c'est que c'est écrit en assonnances, quoiqu'en bon français. Une fois n'est pas coutume.

**Les Vieux Bergers**, par Jean-José Frappa. Il s'agit d'une république ressemblant énormément à la nôtre... au moins par l'atticisme ! Les jeunes filles n'y ont pas toujours les maris qu'avaient rêvés leurs pères, et les vieux Messieurs font la pluie et le beau temps à l'intérieur, pendant que les jeunes hommes se font tuer sur un lointain front extérieur. Cette satire est à la fois spirituelle et érudite et nous démontre, en outre, que plus ça change, plus c'est la même chose.

**Les Cousins riches**, par Colette Yver. Des Américains viennent relever le prestige d'une vieille maison industrielle montée à la française, sans beaucoup de capitaux, mais avec un orgueil du nom au moins inutile pour l'avenir des affaires. Ces braves Américains

achètent tout et menacent de détruire l'ordonnance d'une vallée noblement inculte. Pourquoi le Monsieur aristocrate a-t-il permis la première cheminée d'usine dans cette vallée? Quand on possède la chambre à coucher d'Henri IV, ne peut-on pas se contenter d'une simple poule au pot? Mais le Français d'aujourd'hui n'est qu'une moitié qu'il faut rendre plus entière par l'apport d'un autre sang et les Martin d'Oyse me semblent avoir tort... de ne pas avoir su se débrouiller tout seul, oui.

**La Clique du café Brebis**, par Mac Orlan. Il y a l'étoffe d'un philosophe dans ce diseur de belles aventures invraisemblables. Nicolas Read poussant deux ou trois fois dans le vide son compagnon, pour lui expliquer une théorie, aux risques de lui casser les reins est tout à fait le modèle du bon professeur moderne.

**Au large**, par Louis Guichard. Tous les gens de mer n'ont pas eu leur grande part du gâteau de gloire dans cet extraordinaire festin où l'on dévorait les hommes d'abord pour les décorer ensuite. La modeste *Marguerite* est une barque chalutière qui prend le large afin d'y surveiller les mines, et nous assistons à quelques pêches terribles où le poisson, torpille réelle, est amené péniblement, quoique sans trop d'éclats. L'enseigne qui raconte jovialement et humblement ces faits dans le journal de la guerre semble un peu vexé que les jeunes filles ne le trouvent pas assez héroïque. Mais tenir seulement sous les bises glacées de l'hiver et ne jamais dormir une heure tranquille n'est-ce point là de l'héroïsme quotidien ?

**Sous les mers**, par Gérard Bauer. Une existence et une intrigue en sous-marin. Il s'agit d'un héros allemand, très malheureux de servir sous les ordres d'un rival qu'il ignore. La femme est une espionne, mais elle rachète sa conduite antérieure par une mort très convenable dans les bras de son amoureux, après avoir tué l'autre, le commandant du sous-marin.

**Le Maître du navire**, par Louis Chadourne. Ça, c'est un roman d'aventures sentimentales. Chacun raconte une histoire, le soir, à la lueur des étoiles. Il y a un équipage de forbans et un capitaine à barbe rouge très inquiétant. La femme russe donne l'exemple du plus dévergondé des éclectismes en partageant ses faveurs entre un bandit espagnol et un peintre français. Le maître du navire tente de leur apprendre, à ces pauvres passagers errant au gré de son suprême caprice, qu'il est non seulement maître à son bord, mais Dieu lui-même. Il possède une île où les habitants portent tous les marques de sa puissance sous formes de différentes mutilations. (Un peu plus on se croirait à l'*Ile du Docteur Moreau*.) Enfin, le capitaine fantoche relâche les pauvres diables après leur avoir fait toutes les peurs possibles. Il se pourrait que ce roman clairement écrit fût cependant une œuvre symbolique, sinon symboliste.

**La Belle et la Bête**, par Marcel Boulenger. D'une dame qui a les cheveux bleus sur la couverture et même dessous. Elle ne se contente pas de cette originalité, elle a aussi une peur, de la même nuance, des bombes et des maladies contagieuses. Son page favori, qui est destiné aux prochaines boucheries, ne comprend pas et la trouve très ridicule. Ce qui est ridicule peut-être d'avouer, c'est d'avouer, et pourtant une Française avouant qu'elle a peur de tout, c'est tellement extraordinaire qu'à la place du jeune chevalier, très certainement destiné à crier « Maman ! » sur le champ de bataille une fois tout le monde parti, le plantant là, j'aurais trouvé cela d'un ragoût singulier. Roman tendre et cruel, à la fois bleu et rouge, comme la silhouette de la dame.

**Bouillotte et Jérémie, Histoire de deux dames**, par Albert-Jean. Eh bien, non, ce n'est pas du tout ce que vous pensez. C'est plutôt l'histoire d'un vieux beau très intelligent, très bien élevé, quoique un peu roué, qui laisse à deux bonnes petites amies le soin de ne pas le tromper, pas plus avec sa permission que sans sa complicité. Il y a des remarques très fines et des scènes très lestes, mais rien de vraiment tout à fait malsain. L'idylle avec l'élève en pharmacie est pleine de jolies trouvailles. La bonne Bouillotte est une dinde appétissante. Jérémie une oie presque blanche. Les scènes du casino sont très amusantes et tout ce coin de vie balnéaire peint sur nature. Roman tout à fait amusant.

**Marion Desroses**, par Robert Dieudonné. Histoire d'une courtisane. La plus morale des histoires, quoique à ne pas faire lire aux jeunes filles. Ce pauvre écrivain, qui est pris dans la toile de l'araignée d'or et s'y débat dans les plus extravagantes des postures, nous semble représenter à merveille l'ilote ivre. C'est à vous dégoûter de la grande vie pour toujours. Il est vrai que cela lui fournira la matière d'une bonne douzaine de romans psychologiques et que, s'il n'y perd pas la santé, il y découvrira une philosophie nouvelle et l'art de porter sa croix dans le monde !

**Fabienne et son chauffeur**, par Shéridan. Un jeune mondain, retour des tranchées, tombe dans la misère et renonce au milieu qui fut le sien pour devenir, par hasard d'abord et par goût ensuite, chauffeur d'une jolie comédienne. Il arrive ce qui doit arriver. Il lutte contre le ridicule de jouer les Ruy Blas, puis, amoureux pour de bon, il ne résiste plus. Cette anecdote ensoleillée, course du cent à l'heure dans le printemps orageux de la guerre, est agréable à suivre et ne manque pas de réelle émotion, malgré la situation équivoque du héros.

**Lily, modèle**, par André Warnod. Une histoire de Montmartre racontée avec l'accent naïf qu'un auteur de la Bibliothèque Rose prendrait pour nous narrer les nouveaux malheurs d'une petite

Sophie. Un souvenir du bal des *Quat-z'Arts* et des mœurs d'ateliers, où l'on se met en ménage avec deux assiettes en faïence et un lit cage, la cage même de l'oiseau qu'il est si difficile de garder prisonnier.

**Un Cœur en détresse**, par Paul Lagrange. Un drame intime. Toute la psychologie d'un scrupule de conscience. Un moment d'abandon très durement expié par une femme qui cherche à se relever et a peur de l'amour nouveau qu'on lui offre. Il y a une figure de prêtre amusante et très laïque : le père Le Hallier. Tout finit bien grâce à la vieille servante dont l'instinct est certainement bien supérieur à l'intelligence des autres.

**Maman**, par Paul Darmentières. Mœurs du pays du Nord. Zuitpeene, les environs de Lille. La maman est une petite bourgeoise bien sage, sans ambition, et cependant elle est destinée à devenir une héroïne de la grande guerre : elle donnera ses fils, puis gardera ses petits-enfants, les élèvera pour les former dans le deuil de ses souvenirs au sérieux avenir de la race. C'est la maman, la déesse capable de tout remplacer dans le plus dur de l'existence, aux yeux de ses fervents dévots, celle qu'on appelle à grands cris au moment solennel de la mort.

**Si jeunesse savait...**, par René Béhaine. Assez curieuse reconstitution d'un intérieur bourgeois dont le fils découvre peu à peu toutes les tares et tous les cuisants ridicules. Il cherche l'amour auprès d'une grande fille à la fois prude et sotte, qui, peut-être, le comprendra trop tard. Ce roman demande une autre fin, la suite au prochain tome : pour servir à l'histoire d'une société.

**Marraine jolie**, par H. Rougeyron. Marivaudage par lettres et fin tragique sur un vaisseau torpillé ; mais il y a une petite fille assez perverse qui pimente cette action. Remplacera-t-elle la pauvre Suzanne... tout à fait ?

**J'avais une marraine**, par Henry d'Yvignac. Autre marivaudage par lettres, qui, celui-là, finit par un mariage... et le souhait d'un poupon, c'est-à-dire par une morale bien traditionaliste.

**Les Tribulations d'un poilu**, par Pierre Coutras. Un homme à l'école de la guerre est traité d'idiot, parce qu'il fait preuve de bon sens. Plus tard, tiré de ce mauvais pas, il s'assagit, s'endort dans des lieux communs et des jugements bien terre à terre, aussi le trouve-t-on plein du meilleur esprit. L'auteur de ce livre a déjà écrit les *Tribulations d'un jeune Ecrivain* et celles d'un propriétaire. Il me paraît fort entêté, décidé à sortir quelques frondeuses vérités de sa poche, et, par conséquent, point au bout de ses *tribulations*.

RACHILDE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

**La question du sommeil et la dynamique cérébrale. — La théorie des localisations cérébrales et les propriétés du lobe frontal.**

En 1907, le professeur Claparède, de Genève, a consacré une étude fort intéressante à **la Question du sommeil**, et il y discute les diverses théories qui ont été émises pour expliquer ce phénomène.

Aucune de ces théories ne se montre satisfaisante, ce qui a fait dire à Mosso, Ch. Richet, Wundt, Bunge et bien d'autres, qu'il n'y a pas de problème plus difficile à résoudre dans toute la physiologie.

Les théories les plus en vogue sont ou des théories chimiques, ou des théories nerveuses.

Les théories nerveuses, en particulier celles qui invoquent l'inhibition, ne sont pas explicatives, car elles n'expliquent pas ce qu'il faut précisément expliquer. Quant aux théories chimiques, elles n'ont pas résisté jusqu'ici à la critique, parce qu'elles étaient mal conçues. On a invoqué ou l'épuisement des matières combustibles dans le cerveau, ou l'encrassement du système nerveux par les déchets de l'activité vitale : acide carbonique, cholestérine, substances hypnotiques...

Le sommeil résulterait d'une « intoxication » des centres nerveux par des substances hypnotiques encore hypothétiques ! Mais alors, comment expliquer tous les passages si fréquents et si rapides de l'état de veille à l'état de sommeil, et réciproquement ?

M. Claparède, qui se refuse d'attribuer à une intoxication, c'est-à-dire à un phénomène pathologique, le sommeil, qui est un phénomène « normal », préfère les théories finalistes du sommeil. S'il n'est pas possible de savoir « comment l'on dort », on peut se demander du moins « pourquoi l'on dort ? »

Pour Gorter, pour Bonservizi le sommeil est un phénomène d'*adaptation*, un *moyen de défense*. Le sommeil hibernal, le sommeil estival, seraient des moyens de défense contre les rigueurs de la température. Le sommeil chez les animaux apparaît pendant les périodes de l'existence où la perte de conscience est utile à l'organisme. Le sommeil journalier des animaux supérieurs doit être soumis à la même loi : le sommeil quotidien a délivré l'homme primitif de la souffrance qu'il eût subie pendant la nuit en proie à tous les dangers. Pour Claparède le sommeil est un *instinct*, réglé par la « loi de l'intérêt momentané » : à chaque instant, un organisme suit la ligne de son plus grand intérêt. Ceci est d'ailleurs contraire aux faits. Et puis, dire qu'une activité est un *instinct*, c'est au fond ne rien dire, le mot *instinct* n'ayant aucune signification précise. « L'instinct, ce n'est rien », avait déjà dit Condillac.

Les savants cherchent souvent dans des formules le repos de l'esprit. Mais si le calme de l'esprit est agréable pour les individus, il n'est pas favorable aux progrès de la science. Les grands chercheurs ont été des esprits inquiets.

§

Récemment, dans un article de la *Revue Philosophique* (avril 1919), intitulé **la Dynamique cérébrale**, j'ai émis une théorie nouvelle du sommeil, qui aura sans doute au moins l'intérêt de susciter des recherches expérimentales nouvelles.

La loi suivante est une loi très générale de la biologie. *Au bout d'un temps suffisamment long, toute réaction d'un être vivant vis-à-vis d'une force du milieu extérieur change de signe.* Cette loi doit s'appliquer aux cellules nerveuses, aux centres nerveux. Dans les conditions ordinaires, les nerfs dits sensitifs amènent les sensations aux centres nerveux, et ceux-ci envoient par les nerfs dits moteurs des ordres aux muscles. Cela ne peut pas durer indéfiniment ; à un moment donné, le sens du courant nerveux dans les nerfs et les centres nerveux doit changer ; de ce fait : 1° les muscles qui ne reçoivent plus l'influx nerveux doivent subir un relâchement ; 2° les nerfs dits moteurs doivent amener au cerveau des sensations motrices ; 3° les réflexes nerveux ne doivent plus se faire que très difficilement.

Or, on observe ces trois sortes de phénomènes dans le sommeil, et celui-ci résulterait bien d'un changement de signe de la polarité des centres nerveux.

Un travail récent d'un élève de Pavlov, N.-A Rojansky, paru dans les *Archives des sciences biologiques* de Pétrograd (1914), apporte de nombreux faits en faveur de mon hypothèse.

Rojansky montre que le sommeil débute toujours par un *relâchement*, plus ou moins prononcé et étendu, *des muscles*, et il attribue à ce fait une importance capitale pour l'étude de ce phénomène. Pour lui, un des meilleurs signes objectifs de l'état de sommeil est le relâchement musculaire (fermeture des paupières, fléchissement de la tête, etc.).

D'autre part, Th. Ribot a montré que les *images motrices pures* se placent au premier plan pendant le sommeil. Il appelle ainsi les sensations qui sont dépouillées totalement ou à peu près de tout élément accessoire venant des sens spéciaux. C'est dans les rêves qu'elles apparaissent le plus nettement : on croit marcher, courir, nager, voler, manier un outil, se livrer à quelque sport... Elles se rencontrent aussi dans la vie journalière : elles sont moins nettes, moins isolées, parce que les sens spéciaux ne sont pas endormis.

En ce qui concerne l'*inhibition des réflexes* pendant le sommeil, il y a lieu de distinguer les *réflexes cérébraux* ou conditionnels,

et les *réflexes médullaires*, et de tenir compte d'un fait très important qui a bien été mis en lumière par Rojansky : le sommeil, qui, au début, n'intéresse que les hémisphères cérébraux, se propage ensuite le long de l'axe nerveux, s'étendant au bulbe, puis à la partie antérieure de la moelle, enfin à la partie postérieure de celle-ci. En sorte que les réflexes cérébraux sont inhibés avant les réflexes médullaires.

Si on compare le cerveau à une machine on peut dire que, de temps à autres, — dans les périodes de sommeil, — *le cerveau fait machine arrière*, et le bulbe et la moelle ne tardent pas à suivre le mouvement.

Cette conception rend compte des *symptômes* du sommeil, de la *marche* de ce phénomène, — marche souvent oscillante, — et enfin des *causes* qui provoquent et font cesser le sommeil. En effet toute cause qui agit à l'une ou l'autre extrémité de l'arc réflexe, en affaiblissant soit la sensibilité, soit la motricité, *prédispose* au sommeil ; telles sont d'une part la *monotonie* des excitations sensorielles, d'autre part l'*opposition* extérieure *aux mouvements*. Mais si les causes inhibitrices des mouvements entraînent le sommeil, les causes excitatrices des mouvements amènent sa cessation. Rojansky a particulièrement étudié l'aptitude des divers excitants à réveiller un chien ; cette aptitude dépend de la valeur dynamique des excitants : les excitants qui agissent avec intensité sur le système moteur troublent infailliblement le sommeil.

§

Cette théorie nouvelle du sommeil conduira certainement à réviser **la théorie des localisations cérébrales.**

Les cliniciens et les physiologistes ont montré qu'il y a les plus intimes rapports entre les altérations des lobes frontaux et, d'une part, les troubles du sommeil, d'autre part, les variations de l'attention. Les tumeurs de la région frontale provoquent très fréquemment la tendance au sommeil ; Albutt et Ferrier placent ce symptôme parmi les signes les plus caractéristiques des néoplasmes à siège frontal. En même temps, comme l'a bien montré Starr, il y a une perte de l'attention. De plus, le pigeon de Flourens mutilé des lobes antérieurs du cerveau dormait continuellement, et Bianchi, sur les singes, ayant subi la même opération, a observé une forte diminution ou même la perte de l'attention et de l'intérêt pour le monde extérieur.

Dans ma théorie ces faits s'expliquent aisément. Le sommeil, l'attention sont des phénomènes liés à la polarité des centres nerveux ; toute atteinte portée à l'un des pôles modifie cette polarité et, par suite, agit sur les phénomènes en question.

On sait que Goltz a montré que l'ablation des lobes frontaux se traduit chez les chiens par un changement de caractère. De bons

animaux, les chiens les plus pacifiques du monde, deviennent, après cette opération, méchants, hargneux, batailleurs. Ils se précipitent, dès qu'ils les aperçoivent, sur des chiens qui ne leur ont jamais fait aucun mal, qu'ils traitaient auparavant en amis. Chez l'homme, les blessures du lobe frontal, — on l'a constaté malheureusement dans cette affreuse guerre, — produisent des effets analogues. Mais si l'ablation ou la blessure porte sur les lobes postérieurs du cerveau, c'est l'inverse que l'on observe. Les chiens les plus mauvais, les plus violents, les plus agressifs, deviennent bons, doux, inoffensifs. C'est en vain que les autres chiens les attaquent, les mordent, les volent, ils n'entrent plus en colère, ils n'aboient plus.

Réactions contraires aux deux extrémités d'un organe, c'est bien là la caractéristique de la *bipolarité*, propriété très générale chez les êtres vivants. Une atteinte au lobe frontal, c'est-à-dire au pôle antérieur du cerveau, tend à entraîner le renversement de la polarité ; par suite, les mouvements vibratoires, ondulatoires du cerveau ne sont plus en harmonie avec les mouvements vibratoires, ondulatoires de la moelle épinière. Il en résulte une hyperexcitabilité de la moelle, comme cela a lieu chez les animaux privés d'hémisphères.

Le même phénomène s'observe précisément au début du sommeil, lorsque le cerveau dort déjà, mais la moelle pas encore.

De plus en plus, en physiologie comme en biologie, on est conduit à concevoir l'activité des divers organes et êtres vivants comme le résultat de mouvements tourbillonnaires qui se font suivant certaines directions de l'espace.

GEORGES BOHN.

## QUESTIONS ÉCONOMIQUES

**Les paysans sont-ils des profiteurs de la guerre ?** — Nous avons reçu la lettre suivante, pour servir à la documentation de la question soulevée par l'article de M. Louis Narquet, sur *les Profiteurs de la guerre :*

Ce 23 avril 1919.

Monsieur,

Il est peut-être un peu tard pour apporter ma modeste contribution au débat sur les paysans profiteurs de la guerre.

Mais je n'ai pu, en mon trou, me procurer qu'hier mon *Mercure* du 1er avril.

Quelqu'un qui, comme moi, vit à la campagne ne peut que sourire en voyant soutenir que les paysans ne sont pas, à leur façon, des profiteurs de la guerre.

La pluie d'or — pardon — de billets, des allocations militaires, des réquisitions (sauf rares exceptions), la hausse fantastique de tous les produits de la terre, en voilà les raisons. Et les constatations suivantes, faites comme simple particulier ou comme agent du fisc, en sont la preuve.

Pendant la guerre, l'immense majorité des débiteurs a remboursé ses créances, dans le canton exclusivement rural que j'habite depuis cinq ans, et où, seule, existe une usine peu importante, montée d'ailleurs depuis la guerre.

Seuls n'ont point réglé leurs dettes, non faute de moyens, mais uniquement par mauvaise foi, ceux qui ont considéré le moratorium comme une libération.

Personne n'a maintenant besoin d'emprunter, tout le monde ayant de l'argent ; je n'ai pas enregistré vingt billets ou obligation en cinq ans, quand j'en enregistrais le double ou le triple en une année normale, et je n'ai pas débité pendant la guerre moitié des coupons ou timbres pour billets d'une année normale.

Le moindre lopin de terre mis en vente trouve toujours de nombreux acquéreurs et le nombre des ventes n'est limité que par la crainte superstitieuse que les billets donnés en paiement n'aient un jour le sort des assignats.

Des vols commis dans des familles de modeste situation, pour un pays de petits propriétaires, portaient sur cinq mille, dix mille francs de billets, quelquefois plus.

Cela prouve l'existence de disponibilités importantes, dans un pays où l'argent était rare autrefois, comme heureusement aussi le succès des emprunts, des bons de la Défense surtout.

Aussi, alors que les sabots sont la chaussure ordinaire des habitants, n'en vend-on pas moins de bottines pour dames de 50, 60, 75 francs. Et de tous les articles de « luxe » il en est ainsi.

Il a fallu la guerre pour que l'on vendît dans mon quartier des marrons glacés et que le vin soit monté à 2 francs ou 2 francs 50 le litre, les petits verres à 1 franc ; on ne s'en saoule que mieux les jours de fête, les hommes s'entend. Les femmes, elles, boivent du café à 5 fr.40 la livre, comme jamais avant la guerre.

J'ajoute, réflexion professionnelle, qu'une fois les contribuables bien convaincus que les droits de succession ne sont pas éteints par le moratorium, ils les paient facilement, malgré leur élévation considérable, depuis l'année dernière, élévation due tant à l'augmentation du tarif qu'au nouveau mode d'évaluation des propriétés.

En un mot, les paysans de mon canton regorgent d'argent, et je ne vois aucune raison que ce ne soit pas là un fait général.

J'ajoute que de tous les profiteurs de la guerre ils sont le moins à haïr, ayant le plus travaillé, ayant le plus souffert des misères des tranchées, ayant le plus supporté les pertes de la guerre.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

R. HOLLIER,
Receveur de l'Enregistrement.

## *ARMÉE*

**Le Service de Santé en campagne.** — A la suite de la publication de l'article du Dr E. Syrmen sur l'*Organisation actuelle du Service de Santé en campagne*, paru dans le *Mercure* du 16 avril, on nous adresse les observations suivantes :

Il n'est certainement pas inutile de présenter quelques observations générales ou de détail, après lecture faite de l'article consacré par le Dr E. Syrmen au Service de santé en campagne.

Commençant par en louer l'heureuse péroraison et l'existence des quelques notions descriptives ou pittoresques prodiguées par l'auteur aux incompétents, nous ne pouvons voir dans ce bref travail qu'une promesse des nombreuses études requises par les questions si complexes concernant le Service de santé en campagne.

Ces études devront être complètes et impartiales. C'est à ces simples points de vue que nous nous permettrons de formuler quelques constatations de fait, indiscutables pour tout médecin de régiment, comme le fut pendant 47 mois — et l'est encore — celui qui trace ces lignes dans un paysage lorrain.

1° Si le Service de santé a paru « surpris » à la mobilisation, c'est sans doute à cause de cette insuffisance numérique signalée à la 14e ligne de la page 635. Il n'avait jamais, en manœuvres, pu réunir tout le personnel officier qui devait lui revenir en temps de guerre, alors que les officiers de réserve des armes avaient toujours afflué. — Ceci pour le personnel. Quant à moi, faisant partie d'une troupe de couverture, je ne fus point surpris. — Pour le matériel, il faut déplorer la lenteur avec laquelle le règlement de 1912 se trouvait appliqué en 1914. Mais les mêmes critiques pourraient être formulées pour l'artillerie lourde. — Quant aux hôpitaux complémentaires ou auxiliaires, toute explication semble contenue dans ces mots : ingérence politicienne et prosternement devant les sociétés de secours. On voulut, — je le suppose, du moins, n'ayant jamais servi à l'intérieur, — faire plaisir à tout le monde. — Voir LaFontaine.

2° La page 634 note judicieusement que beaucoup de médecins civils ne voulurent pas faire de périodes en temps de paix. Pour cela ils se faisaient délivrer des certificats de complaisance par leurs préfets : je l'ai constaté en 1909 et 1912. — Mais, n'étant pas dans le secret des dieux, j'ignore pourquoi l'on n'eut pas l'idée élémentaire de créer, sinon des infirmiers « offizierstellvertreter » comme en Bochie, du moins un corps de médecins militaires sédentaires, où, d'office, chaque médecin civil eût été admis, avec grade adéquat à son âge ou à ses capacités.

3° L'auteur oublie de mentionner que les spectacles pénibles aperçus en septembre-décembre 1914 s'expliquaient surtout par les retards, stationnements et trajets anormaux des trains sanitaires, relevant du service des chemins de fer et des « étapes ». Personne n'ose jamais en parler de ce service. Pourquoi donc ?

4° Et si le Service de santé s'est trouvé désemparé pendant la retraite, c'est que l'Ecole de guerre n'avait jamais envisagé cette alternative. Lire à ce sujet l'ouvrage du médecin inspecteur Troussaint. Un mouvement rétrograde tel que celui de la Marne était jugé impossible par tous les stratèges d'alors. Et les « non-combattants » ont toujours été renseignés après les « combattants ». Au 27 mai 1918, des régiments échappèrent alors que les formations sanitaires de Mont-Notre-Dame furent prises ; et ce n'était sûrement dans aucune prévision officielle !

5° Faut-il faire remarquer que « l'abnégation et l'esprit de sacrifice » ne sont pas l'apanage des médecins de réserve ? Ceux de l'active et de la

territoriale, moins bien récompensés, et que j'ai vus à l'œuvre, trouveront sans doute qu'ils n'ont pas à être défendus.

6° La phrase « examiner un malade comme un client sans le considérer *a priori* comme un menteur », cache une pensée discourtoise. Négligeons-la et constatons d'abord que beaucoup de médecins civils ont simplement adopté, plus ou moins vite, la mentalité incriminée chez leurs camarades militaires ; que beaucoup, en affectant de ne point s'intéresser au maintien, des effectifs et de la discipline, ont simplement gêné le commandement qui adressait ses doléances au chef de services, enfin que le μνησο απιστειν, de Mérimée, est vrai même pour le praticien du temps de paix, quand il s'agit d'accidents du travail.

7° Le rôle du médecin militaire vis-à-vis des morts (p. 636) ne doit pas être exagéré. Et je suis obligé de reconnaître que l'organe officiellement chargé des inhumations, G. B. D. et surtout G. B. C., n'a pas toujours pu ou su effectuer la besogne aussi vite que l'eussent désiré les régiments.

8° « Pas d'antisepsie », dit notre confrère au bas de la page 637. Pourtant où classera-t-on la poudre de Vincent et même la teinture d'iode, sinon parmi les antiseptiques ?

9° « Soit au poste de régiment, soit à celui du G. B. D., le blessé n'est soumis à aucun traitement. » — Cela dépend des secteurs. En Alsace, pays paisible, l'injection antitétanique pouvait être faite de très bonne heure ; au boyau d'Uriage, près de Souain, il va de soi qu'on ne pouvait qu'évacuer.

10° P. 641. Il est très exact de déplorer que les médecins régimentaires aient été si peu documentés sur gaz et masques, alors que les officiers proprement dits passaient la moitié de leur temps en cours et en stages. Je n'en ai jamais fait un seul de toute la campagne. — Mais il ne faut pas exagérer le rôle du médecin par rapport au matériel anti-gaz. A la fin de la guerre, on l'avait surtout confié aux pharmaciens. Et puis la partie vraiment militaire et tactique de cette surveillance incombait à « l'officier gazier », ou officier Z. P. du régiment.

11° Hélas oui ! Une étrange mentalité du commandement a fait sacrifier un nombre énorme de médecins auxiliaires (1) en spéculant sur la grandeur d'âme de ces jeunes gens. Ils n'avaient aucunement à être des entraîneurs d'hommes , et c'est un vilain sentiment que celui du troupier, se disant : « Le toubib, qui n'a le droit de tuer personne, il est comme nous ! il peut être tué aussi, quoique neutralisé ! » Et maintenant il y a un gouffre énorme à combler.

12° Mais pourquoi ne pas en rendre responsable qui de droit ? M. Syrmen sait bien que cette sélection à rebours n'a pas été inventée par les médecins chefs de régiments !

Avant de terminer, je veux rendre hommage à ceux qui le furent comme moi, et succombèrent : mon ancien et ami Bathias, sur l'Yser ; mon condisciple Vallot, en Santerre ; mon jeune camarade et presque parent Claret, en Lorraine. Et M. Syrmen en trouvera encore beaucoup dans l'active, proportionnellement à son effectif. Ainsi ses paroles finales prendront un sens encore plus exact et plus riche, tragique mais ennoblissant.

Dr A. P.

(1) Et aides-majors, grades trop souvent interchangeables au combat.

## *QUESTIONS COLONIALES*

*Comité national du rail africain. Rapport du Comité directeur. Documents.* 1 brochure, Paris, Emile Larose, 1918. — Memento.

Il s'est constitué à la fin de 1918 un **Comité du rail africain** qui a pour Présidents : MM. René Besnard et du Vivier de Streel et dont M. J. Boisse de Black est Secrétaire général. Le programme élaboré par le Comité du Rail Africain comporte la construction de 30.000 kilomètres de voies ferrées, qui coûteraient 4 milliards de francs, soit 130.000 francs par kilomètre de chemin de fer construit. Ce chiffre n'est pas exagéré, bien que la dépense moyenne de construction des chemins de fer de l'Afrique occidentale française ne soit que de 102.000 francs par kilomètre. Il convient de tenir compte, en effet, de ce fait qu'après la guerre les prix des matières premières ainsi que le fret resteront très élevés. Pour ramener la dépense à des prix rappelant ceux d'avant-guerre il faudrait pouvoir obtenir sur place (pour les lignes de l'Afrique occidentale) les rails, éclisses, traverses, etc., nécessaires à l'armement de la voie, les matériaux pour le ballastage, et la chaux pour les ouvrages d'art. Cela est-il possible ? Peut-être. Je dis « peut-être », car nous n'avons que des notions vagues, sur l'existence en notre Afrique des matériaux servant à l'établissement des voies ferrées, nous n'en connaissons pas l'importance et nous ne savons si leur constitution intime en permettrait l'utilisation. Or, étant donnée l'importance considérable des dépenses prévues pour la construction de voies ferrées en Afrique, il faudrait plus que des indications générales, il faudrait des précisions absolues, notamment, en ce qui concerne la latérite de la Guinée, savoir si sa teneur en chrome est irrémédiablement un obstacle à son emploi en métallurgie. En réalité, si nous sommes documentés et convenablement renseignés sur les produits agricoles et forestiers de nos possessions d'Afrique, nous le sommes très peu sur les produits du sous-sol. D'autre part, la connaissance préalable de la nature des couches de terrains que la ligne doit traverser est indispensable si l'on veut éviter les difficultés d'exécution et les dépenses qu'elles entraînent nécessairement. En France, théoriquement du moins, tout projet de route ou de voie ferrée doit contenir le profil en long géologique de la ligne projetée. Pour avoir négligé ce moyen d'appréciation, combien d'entreprises ont échoué, ou ont été entraînées à des dépenses exagérées ! On ne saurait demander que le programme projeté, schéma tracé au crayon sur une carte à petite échelle, contienne pour chacune de ses lignes un profil en long géologique qui permettrait l'établissement d'un devis estimatif des dépenses ; mais ce qui paraît une nécessité, c'est l'adjonction à ce programme d'une carte générale des grandes formations géologi-

ques des pays que devraient parcourir les lignes, carte qui non seulement avertirait l'ingénieur des difficultés de construction qu'il doit prévoir, mais encore des produits du sous-sol qu'il peut espérer rencontrer. Par exemple il est bien évident que si la carte dont nous parlons révèle l'existence du terrain houiller, c'est dans sa direction, en vue de le desservir, qu'une ligne devra être projetée, et non pas dans celle d'un centre ou d'un marché qui auront peut-être disparu, comme on l'a vu lors de la construction de la première partie du chemin de fer de la Guinée, au moment de l'exécution. Dès maintenant, ne pouvons-nous concevoir qu'il y aurait un grand intérêt pour notre A. O. F à ce que notre réseau soit relié à celui de la Nigéria et dans une direction telle que les charbons d'Udi arrivent chez nous aux moindres frais possibles ? Sait-on même si, après sondage, les couches du système houiller nigérien ne se retrouveront pas sur un point quelconque de nos territoires, soit au Cameroun, soit au Dahomey ?

Tout ce qui précède indique qu'il y a nécessité immédiate de faire précéder l'exécution du programme conçu par le Comité du Rail africain d'une reconnaissance géologique générale et d'investigations minières. Ni le temps ni l'argent employés à ces opérations ne seraient perdus, quels qu'en soient les résultats. Dira-t-on qu'on ne trouvera pas en France le personnel destiné à ces missions ? On le trouvera s'il est rétribué comme il doit être, comme sont rétribués à l'étranger les prospecteurs des grandes sociétés minières, c'est-à-dire largement. A cet égard, il faudra changer nos habitudes d'esprit, qui, jusqu'à présent, ont fait assimiler l'ingénieur prospecteur et le géologue à des agents de l'ordre administratif auxquels est attribué le traitement que leur confère une assimilation arbitraire. Il faudra renoncer à l'étroitesse de vues qui a paralysé les efforts de ceux qui s'offraient à faire connaître la valeur de nos possessions et qu'on décourageait par toutes sortes de suspicions ou d'actes d'une mesquinerie déconcertante. Il conviendrait qu'on ne vît pas se renouveler, ainsi que M. le Professeur Lacroix l'a rappelé dans une de ses conférences, ce fait d'un savant qui s'offrait à aller dans l'une de nos grandes colonies, quittant famille, habitudes, intérêts privés et auquel on ne pouvait donner les 15.000 francs qu'exigeait sa mission. Il faudra se rappeler enfin que c'est un prospecteur modeste qui fit la découverte des phosphates auxquels la Tunisie doit sa fortune présente.

Une autre chose frappe encore dans le plan du Comité du « Rail Africain ». Rien n'est prévu pour les ports.

Cet oubli est chose grave. En admettant (ce qui n'est pas démontré) que nos ports d'Algérie et de Tunisie soient capables de satisfaire à tous les besoins présents et futurs du commerce de l'Afrique du

Nord et du trafic que les lignes nouvelles pourront y apporter, il n'en est pas de même de nos ports de la Côte occidentale. A l'heure actuelle nous n'avons qu'un port digne de ce nom, celui de Dakar, et encore, malgré sa construction récente, vient-il de se révéler comme insuffisant dans ses dimensions, ses aménagements et son outillage. Si on ne veut pas voir ce port perdre de son influence d'attraction au profit des ports rivaux étrangers, il est indispensable qu'on y exécute de toute urgence les travaux nécessaires. Là, du reste, il n'y a pas de plan à élaborer, des études à entreprendre. Tout est fait à cet égard et tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il faut passer à l'exécution du programme tracé par les techniciens et admis par les Assemblées appelées à l'examiner. Seule la question financière n'est pas encore résolue et il s'agit pour ce port d'une dépense de 40 à 50 millions.

Mais, si le port de Dakar peut à la rigueur suffire pendant quelque temps encore aux besoins normaux du commerce, il n'en est pas de même des autres ports, si tant est qu'on puisse donner ce nom aux installations rudimentaires de Conakry et de Grand Bassam. Ceux qui ont vu ces installations et ont pu les comparer avec celles des ports étrangers de la côte, notamment celles de Lagos, ont recueili de cette comparaison un sentiment d'humiliation pour notre pays.

Ainsi, déjà insuffisants, comment les ports de notre Afrique de l'Ouest pourraient-ils satisfaire aux apports nouveaux que la construction d'un système de voies ferrées venant se greffer sur celles déjà existantes, ferait nécessairement surgir? Ou bien ces lignes nouvelles ajouteraient peu aux opérations du port et alors pourquoi leur construction? Ou bien elles fourniraient un trafic et alors ce serait l'embouteillage permanent. Déjà très pénibles et onéreuses pour le commerce, les opérations dans les ports deviendraient impossibles si elles devaient, par surcroît, pourvoir au débarquement du matériel considérable que nécessiterait la construction des voies ferrées prévues. Si l'on observe que le kilomètre de voie complète, avec des rails de 25 kilogrammes et des traverses de 38 kilogrammes, pèse environ 100 tonnes, il ne faudrait guère moins de 40 ou 50 ans pour débarquer le matériel destiné aux lignes à construire en A.O.F. et en A. E. F.

Les chemins de fer à construire en Afrique n'auraient pas pour but, dit-on, de transporter des marchandises chères comme le caoutchouc, et, d'une manière générale, comme la plupart des denrées coloniales. Leur objet serait surtout d'approvisionner l'Europe en matières de première nécessité, auxquelles il ne faudrait pas faire supporter des tarifs de transport, sur les plus grands parcours supérieurs à 2 centimes par kilomètre.

Des calculs trop complexes pour qu'ils puissent être indiqués ici ont permis d'établir sur nos lignes coloniales africaines le prix de revient en 1913 d'un voyageur transporté à un kilomètre à 0 fr.0271 et d'une tonne transportée à 1 kilomètre à 0,1276. Il est possible sans doute que des trains d'une capacité plus grande que celle des trains en usage sur les lignes en question permettent d'obtenir une réduction dans la dépense de transport des marchandises ; mais, peut-on croire à la possibilité d'un rachat de l'écart très grand existant entre les chiffres ci-dessus et la prévision du rapport du Comité du Rail africain ?

En ce qui concerne la constitution même du réseau, il est bien évident qu'il devra subir une révision et qu'à l'heure actuelle on ne saurait regarder toutes les lignes qui y figurent comme susceptibles d'une exécution prochaine.

Par ailleurs, il n'est pas impossible qu'on découvre dans le sein des régions étendues qu'on a le dessein d'intégrer à la vie économique du monde les matières qui permettraient la création en quelques points d'usines sidérurgiques et d'obtenir ainsi une réduction importante de la dépense de construction des lignes. Peut-être dira-t-on que cette création d'usines n'est pas désirable, si elle doit mettre obstacle à l'exportation dans nos colonies d'Afrique de l'excédent de production en acier des usines de la métropole, excédent résultant du retour de l'Alsace-Lorraine et de la Sarre à la France et qui ne serait pas inférieur, dit-on, à 4 millions de tonnes. C'est évidemment là une grave considération. Cependant le péril n'est pas imminent pour notre industrie métallurgique. Par suite de la destruction de la plupart de nos usines du Nord et de l'Est ce ne sera que dans quelques années, après la reconstruction de ces usines, que le problème du placement de l'excédent du métal pourra se présenter. D'ici là il sera prudent de ne compter que sur la production des usines que l'invasion n'a pu atteindre, augmentée de celle provenant des agrandissements réalisés et de la création d'usines nouvelles.

Cette préoccupation écartée, le temps ne ferait plus défaut pour se livrer aux travaux préparatoires nécessaires, travaux dont résulterait vraisemblablement une économie dans les estimations des dépenses des lignes. Il n'est pas interdit de penser que le chiffre prévu de 130.000 fr. par kilomètre pourrait être réduit. Tout d'abord on peut espérer que, soit par la construction de navires marchands par nos propres chantiers, soit par l'affrétement de navires étrangers, par la disparition enfin des taux élevés des assurances, les prix de transport baisseront fortement. D'autre part, nos usines auxquelles l'Allemagne devra fournir, et à des prix très réduits, le charbon qui leur sera nécessaire, pourront donner des produits dont le coût ne sera plus influencé que par celui de la main-d'œuvre.

Ramener à 120.000 fr. par kilomètre le coût de la construction des lignes nouvelles, c'est faire une hypothèse réalisable et qui procurerait sur la dépense de 4 milliards envisagée une économie de 300 millions de francs.

Cette économie considérable, employée en travaux, ne permettrait pas seulement de réaliser les aménagements des ports du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, de la Guinée, et du Cameroun, mais elle permettrait encore de doter de l'outillage économique qui leur fait défaut quelques-unes de nos colonies, comme la Guyane et la Côte des Somalis, ou de subventionner celles d'entre elles dont les ressources financières sont insuffisantes pour poursuivre l'œuvre qu'elles ont commencée.

Malheureusement les entreprises d'une grande nécessité qui n'ont pu être exécutées dans ces colonies, faute de moyens financiers, ne manquent pas.

L'œuvre que prépare le « Rail Africain » soulève d'autres problèmes encore dont on voit dès à présent les sérieuses difficultés, mais qu'il ne sera possible de discuter que lorsque l'ordre en toutes choses, si troublé par la guerre, aura été rétabli. De ces problèmes celui de la main-d'œuvre apparaît comme le plus redoutable. On a des raisons de croire que l'âme du noir africain, sa mentalité, son intelligence même, ont été profondément remuées par la guerre. Dans quel sens et dans quelle mesure ces modifications ? On l'ignore encore.

Les observations qui précèdent n'ont pas pour objet de présenter comme vaine, prématurée ou mal conçue, l'œuvre dont le Comité du « Rail Africain » s'est fait le propagandiste convaincu, mais simplement de montrer les amendements nécessaires qu'il comporte.

Au rail africain il faudrait, en somme, substituer « *le Rail Colonial* ». Cette conception réaliserait plus d'avantages économiques que la première et donnerait moins de déboires, ajouterons-nous. Il est moins certain que ce changement d'appellation ne modifierait en rien les dispositions de l'opinion publique à laquelle le Comité a voulu faire appel. Ce n'est pas sans raison que Zoroastre disait à ses prêtres : « Ne changez rien aux mots qui servent à l'évocation, ils sont aimantés des adorations de la multitude. Leur puissance est ineffable. »

MEMENTO. — A titre documentaire, à rapprocher de la brochure du Comité du Rail Africain une conférence de M. J. Boisse de Black sur les *Richesses de l'Afrique et leur exploitation*, faite à la Société de géographie, le 7 mars dernier.

CARL SIGER.

## *LES JOURNAUX*

*La Question du latin* (l'Opinion, 5 avril). — *Va-t-on publier le « Supplément au Journal des Goncourt » ?* (L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, 10 avril 1919.)

En une série d'articles sur les *Humanités*, les Compagnons de **l'Opinion** déclaraient qu'ils renonçaient au grec, mais maintenaient le latin comme élément fondamental dans leur propagande d'humanités nouvelles. M. Louis Cazamian, maître de conférences à la Sorbonne, répond à ces articles et pense que le moment est venu de « regarder en face le problème du latin ».

Croyez-vous sérieusement, écrit-il, que l'étude du latin soit encore assez vivante ; que les réalités auxquelles elle répond soient assez substantielles ; que la foi des maîtres qui y président soit assez ardente pour qu'un effort vigoureux, vaste, soutenu, puisse la rendre efficace en la rajeunissant, la renouvelant ? Prenez garde : vous exigez des résultats. C'est un arrêt de mort. Le latin ne peut plus vivre que de mystique. Ses pleines vertus ne sont visibles qu'aux yeux fermés, éblouis par l'éclat insoutenable de l'habit neuf du grand-duc.

S'il est vrai que le cours des choses — malgré de superficielles, de passagères réactions — porte le monde nouveau qui naît à se chercher une libre, une neuve formation des esprits et des âmes, l'heure est passée où le problème du latin dans l'enseignement était une querelle de plus ou de moins. Quel était au juste le rendement de l'énergie mentale, du temps appliqués à cet apprentissage par le meilleur de notre jeunesse ? A le doser, nous perdions, qui notre latin, qui notre algèbre. Ce rendement n'était point nul ; il n'était pas infinitésimal : il avait substance ; et si la quantité, sans aucun doute, était médiocre, peut-être la qualité, comme l'affirmaient les croyants, était-elle infiniment précieuse ? Peu importe aujourd'hui ce dosage. Nous savons, d'une connaissance certaine, que la vie est trop courte, le monde trop vieux et trop vaste, pour que nos enfants se façonnent le jugement, ou acquièrent le sens de leur propre langue, ou fassent des exercices d'assouplissement intellectuel, en se frottant de vocables morts, et qu'ils oublient tout de suite joyeusement. Nous le savons ; et ceux qui le nient le savent au fond d'eux-mêmes, ou le sauront demain. Vous le savez au fond de vous-mêmes, ou vous le saurez demain. La foule des choses utiles, ou belles et ennoblissantes, qu'il faut apprendre, si nous voulons être de notre temps ; l'âpre concurrence des réalités essentielles qui font le siège d'une pensée d'aujourd'hui ; les immenses, les multiples ressources de logique, de finesse, d'art, de beauté, que nous offrent les expressions modernes de l'activité humaine — langues, sciences, idées, monuments ; tout nous révèle qu'il est nécessaire, qu'il est facile de trouver, pour la formation morale des générations qui viennent, un autre instrument. Dites, si vous le voulez, que je tranche par une décision arbitraire ce nœud gordien. C'est mon acte de foi, à moi — car nous ne croyons rien sans foi. Je vous donne rendez-vous dans un demi-siècle, je fais appel à la postérité...

Et M. Cazamian nous propose d'attaquer, dès aujourd'hui « la montagne de préjugés et de sentiments sincères qui nous sépare d'une conception vraiment féconde des humanités modernes ». Non, dit-il, le latin n'est plus indispensable, le latin n'est plus possible. Comment s'en libérer ?

D'ailleurs renoncer au latin n'est pas « tirer le rideau sur la littérature et la civilisation de l'antiquité romaine » et M. Cazamian nous affirme que l'enseignement des jeunes filles marque un progrès sensible sur celui des garçons, et que le problème des humanités modernes a été en grande partie résolu par les programmes de l'enseignement féminin. « Les sœurs ont de la vie antique, à travers les cours de littérature ou d'art, les lectures bien choisies, les traductions, un sentiment plus riche et concret que celui des frères. »

Il y a bien le sens des mots français par l'étymologie latine, mais M. Cazamian ne croit nullement indispensable que l'élève moyen, le futur commerçant, ingénieur, industriel, voire le futur savant, écrivain ou artiste, ait de cette dérivation autre chose qu'un sentiment général. Quelques leçons d'étymologie ou de linguistique *très simplifiée* suffiraient !

« Acquérir le vocabulaire du latin usuel ; en posséder vraiment le mécanisme ; lire les auteurs dans le texte est une entreprise tout autre, lente, ardue, stérile dans l'immense majorité des cas, et dont la vaine poursuite est un criminel gaspillage de temps et de force. »

Le latin, ajoute-t-il, encourage et forme la correction académique, mais« Mme Colette Willy écrirait-elle mieux si elle le savait (le latin)? Ecrirait-elle, pour tout dire, aussi bien ? »

Renonçons donc au latin, c'est l'étude du français qui en bénéficiera. Qu'on applique à l'explication des textes français la méthode de l'explication des textes latins.

S'il y a une « crise du français », c'est qu'on n'étudie pas assez le français ; on ne l'a jamais assez étudié. Mais jadis seules les personnes de loisir écrivaient ; la société corrigeait ce qu'avait fait l'école. Aujourd'hui, tout le monde écrit. Le journal est une leçon quotidienne d'impropriété, de négligence. Qui prend, aujourd'hui, la peine de bien écrire? Raisons sociales donc. Il y aurait un remède : étudier le français ; l'étudier soigneusement, amoureusement, en lui-même et pour lui-même. L'étudier par le latin, à travers le latin, est une chimère ou une plaisanterie. Chimère pour le philologue qui saura si bien le latin qu'il perdra le sens du français vivant ; plaisanterie pour l'écolier ordinaire qui ne saura jamais ni le latin ni le français.

Faut-il croire que l'ignorance du latin rendra inaccessibles, sans le commentaire d'un maître, les chefs-d'œuvre de notre littérature classique? Mais le latin ne les rendra pas accessibles sans une préparation d'esprit générale, et une préparation d'esprit générale les rendra accessibles sans le latin. Je ne vois d'interdits, à l'écolier formé par les humanités modernes, que deux

ordres d'effets littéraires : les calembours, souvent pédantesques, qu'implique une allusion au sens étymologique lointain des termes ; les nuances, souvent précieuses, qu'enferment des emplois « savants » de mots usuels. Résignons-nous à rendre difficiles, sans le secours d'une glose, certaines recherches de nos écrivains les plus érudits ou les plus raffinés ; ce n'est certes pas payer trop cher un allégement infiniment utile, et d'ailleurs infiniment nécessaire, des programmes et la solution du plus redoutable problème pédagogique que l'empirisme du passé ait légué au présent.

Enfin, sommes-nous des « latins » ? Est-il vrai que notre originalité soit inséparable de la culture romaine ? Grave débat que je ne charge pas de trancher. L'accord s'est fait sur la dette intime, profonde, évidente, de notre développement historique envers les influences latines de tout ordre. Reconnaissons cette dette en donnant une place privilégiée, dans l'étude des civilisations antiques, à celle de Rome, malgré la supériorité intrinsèque de celle d'Athènes. Mais notre originalité est depuis longtemps indépendante ; elle contient en elle-même son principe de renouvellement. Il n'est nullement nécessaire de lire Cicéron dans le texte pour rester — si nous le sommes — des Latins. Lire Racine, Voltaire et Anatole France sera suffisant et bien autrement efficace. Rassurons-nous ; la lignée des maîtres de notre pensée, de notre langue, restera toujours — si elle est sincèrement honorée — la gardienne des traditions vraiment essentielles à notre unité nationale.

Et voilà le programme nouveau que préconise M. Cazamian :

Je concevrais donc un enseignement qui appuierait largement les humanités modernes — pour tous ceux que les premières années de classe montreraient dignes d'y avoir accès — sur l'étude de notre littérature. Quelle place auraient, autour de cette étude, les diverses disciplines — sciences de la nature, histoire, mathématiques, langues vivantes, morale civique, arts techniques, — ce sera un problème délicat, mais non insoluble, de le définir. Délivrés du latin, comme nous nous sentirons à l'aise ! Quels programmes riches et souples nous pourrons tracer, et comme nous pourrons laisser aux exercices du corps leur marge nécessaire !

Dans le détail, les premières années d'enseignement, communes à tous, feraient connaître à l'élève les écrivains les plus accessibles des trois derniers siècles. L'analyse précise, approfondie des textes commencerait avec les classes d'humanité : ce serait d'abord le XIX^e et le XVIII^e siècles, puis le XVII^e ; l'on y chercherait non seulement le secret du style, le sens du mot exact, des convenances subtiles, de l'ordre et de l'équilibre, mais aussi le trésor de la pensée, de la poésie, de l'éloquence, de la raison. Puis viendrait le XVI^e siècle ; et une année finale ouvrirait l'accès de notre littérature médiévale et de nos auteurs les plus difficiles de tous les temps. Durant les trois dernières années, l'appel à l'étymologie se ferait plus fréquent ; la civilisation antique, en son ensemble, serait évoquée à travers des manuels d'histoire, d'art, des traductions heureusement choisies ; et des leçons élémentaires donneraient une notion générale du rapport génétique entre le latin et le français. Seuls y ajouteraient l'étude du latin lui-même ceux que leur goût ou leur vocation professorale appellerait à le connaître. Mais il est temps que les choses soient mises enfin en leur vrai

plan ; qu'un *strict minimum* de latin soit enseigné pour éclairer la pleine connaissance du français, et non un minimum de français pour ne point nuire au privilège du latin.

Je verrais donc, avec vous, un professeur principal d'humanités : le maître de français. Il aurait appris le latin, et quelque chose en passerait dans ses leçons. Il donnerait, en temps voulu, les rudiments indispensables du latin ; combien allégé, combien réduit, cet apprentissage peut et doit être, la pédagogie l'aura reconnu demain. Il orienterait son enseignement vers le présent, vers ce qui vit ; et grâce à lui, la langue de Corneille et de Musset resterait la source vive où se retremperait, se purifierait le français, trop souvent amorphe, trouble, vulgarisé d'aujourd'hui ; tandis qu'autour de la classe circulerait la libre atmosphère du monde moderne, avec la connaissance ou l'interrogation attentive de la nature, de l'homme moral, de la société.

Et M. Cazamian, après avoir exprimé que nous avons derrière nous une antiquité immense et glorieuse, où nous pouvons puiser le sens de notre tradition et de notre noblesse, conclut par ces mots : « Les âges légendaires de la Grèce et de Rome sont, désormais, une préhistoire. »

§

Un curieux de l'**Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux** s'inquiète de savoir quand sera publié le supplément au « Journal » des Goncourt. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Léon Deffoux, en une page de son étude : *l'Immortalité selon M. de Goncourt :*

Quelques candidats éventuels à l'Académie Goncourt sont gens d'esprit pratique et curieux de savoir quelles responsabilités ils encourraient lorsque, par leur élection, ils seraient tenus de publier le journal inédit de M. de Goncourt, journal peut-être exagérément considéré comme diffamatoire.

Par précaution, ils ont souhaité prendre connaissance du manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale, lequel, aux termes du testament du maître, devait être mis à la disposition du public à partir du 16 juillet 1916.

Ils ont été très troublés en apprenant que, par ordre de l'ancien ministre de l'Instruction publique, M. Painlevé, les conservateurs de la Bibliothèque nationale avaient reçu l'injonction d'attendre la fin de la guerre pour communiquer le document soi-disant redoutable qui devait être mis à la disposition des lecteurs et fournir la malignité des curieux (1).

Vraiment, il est singulier, ce testament Goncourt. Il n'existait pas et fut construit de toutes pièces par le Conseil d'Etat. Et maintenant que le Conseil d'Etat l'a fabriqué, et l'Académie avec lui, il faut qu'un ministre intervienne pour empêcher précisément que la volonté du testateur soit

(1) De même que pour le moratorium des loyers, la décision est renouvelée, de trois mois en trois mois. C'est donc, à l'heure actuelle, M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique, qui prend la responsabilité de l'interdiction.

respectée ! Voilà donc M. de Goncourt, qui chérissait si fort la publicité, administrativement contraint à demeurer inédit malgré lui : et, faute de précisions, d'éminents postulants à son Académie ne se trouveront-ils pas maintenant bien ralentis dans leurs ambitions, par crainte de recevoir autant de papier timbré que le maître en reçut peu de temps avant sa mort ?

Et le curieux, un bibliophile comtois et sceptique, ajoute qu'étant donné l'indécision et la lenteur particulières à l'administration française, « il est fortement à craindre que nous n'attendions encore longtemps la publication du dossier inédit, enfoui à la Bibliothèque Nationale et que, plus favorisé que beaucoup d'autres, Remy de Gourmont paraît avoir eu la possibilité d'entr'ouvrir ».

S'il y a vraiment des passages désagréables pour des survivants, dans cette suite du Journal, ne pourrait-on pas le publier avec quelques coupures, que l'on rétablirait dans la suite ? Il y a des gens dont on prévoit ainsi la mort raisonnable dans cinquante ans, et qui persistent.

R. DE BURY.

## *L'ART A L'ÉTRANGER*

**Un grand sculpteur : Yvan Mechtrovitch**. — Nombreux et contradictoires sont les écrits sur le sculpteur yougoslave que Verhaeren qualifie : « une des figures dominantes de l'histoire de l'art ». Ces écrits (1) témoignent d'un véritable enthousiasme ou expriment de la surprise. En effet l'œuvre de Mechtrovitch est encore pour l'Occident une surprise. En France et surtout en Angleterre, la critique le salue avec respect, l'admire, mais ne le comprend pas. On s'incline devant lui ; on jure par lui comme le font ses adeptes yougoslaves, — mais peu ont réussi à expliquer l'œuvre de ce « génial furieux », dont l'art est né en contemplant les souffrances de son peuple. Révolté, il grave cette révolte dans le marbre. Son art est dans son essence une matérialisation très expressive, où la beauté est souvent absente et dont il ne s'approche que par moments.

Pour éviter les malentendus possibles, je vais définir tout de suite ma conception personnelle de l'art. Faire œuvre d'art, c'est exprimer dans une forme parfaite le maximum de vie intense. Donc :

(1) Parmi un très grand nombre d'études les plus intéressantes à consulter :
En serbo-croate : Mitrinovitch ; Vojnovitch ; M. Chévitch, etc.
En italien, *Emporium* (Bergame, n° de mai 1910) ; V. Pica : *l'Arte mondiale a Roma*. (Bergame, 1913) ; *L'Eroica* (Roma, 1914, numéro spécial), etc.
En allemand : *Deutsche Kunst und Dekoration* (mai 1910) ; *Die Kunst* (nov. 1911, article de Mitrinovitch), etc.
En français : *La Serbie glorieuse* (Ed. spéciale de *l'Art et les artistes* 1917, article par M. Dayot) ; *la Patrie Serbe* (numéro spécial, février 1918, articles divers), etc.
En anglais : Les journaux et revues de Londres à propos de l'exposition à Londres en 1915.

émotion profonde harmonieusement exprimée. Le thème de l'art est restreint, ce n'est peut-être que « l'illustration » synthétique des émotions ; ce n'est peut-être que l'expression esthétique de la conscience humaine dans sa totalité qui est : dionysiaque et apollinienne, émotive et expressive, intensité et harmonie, action et repos. En définitive, l'œuvre d'art est un ensemble rayonnant et serein, qui a pour base l'esthétisation du dynamisme vital.

Considéré de ce point de vue, l'art de Mechtrovitch n'est que dynamique et grandiose. A cet art vigoureux certains éléments font défaut qui l'empêchent d'atteindre à la beauté vraie. N'oublions pas que c'est un art démocratique et nationaliste. Mechtrovitch ne sculpte pas l'homme en contact émotif avec lui-même, mais l'homme yougoslave au contact de son passé depuis Kossovo. Tel Homère lorsqu'il chante l'homme d'Hellas dans la guerre de Troie. Il s'agit maintenant de rechercher les beautés propres de Mechtrovitch et d'examiner son œuvre objectivement.

La vie et l'évolution artistique de celui qui travaille « en dépit des temps sans héroïsme » sont pleins d'intérêt. Mechtrovitch est né en 1883. Originaire de Dalmatie, il fut pâtre jusqu'à l'âge de 13 ans, dans son village. Il exécuta d'abord quelques travaux en bois, et il se trouva des gens pour lui faciliter son éducation artistique. Vers l'âge de 18 ans le voici à Vienne, où il expose en 1902. Dès lors les expositions à Vienne, Munich, Zagreb, Paris, Rome (1910), Belgrade, Venise, Londres (1915) lui apportent l'hommage de toute l'Europe. L'évolution de sa pensée devient plus compliquée. Tout jeune, c'est la poésie nationale qui l'inspire. Après des années passées dans la solitude, c'est le séjour à Vienne. C'était l'époque de la sécession de Klimt, des recherches très intéressantes d'Hoffmann, et une grande agitation régnait dans la capitale autrichienne. Il fut pris comme dans un tourbillon. Le jeune sauvage audacieux perdit la tête. Qu'on ajoute à cela la lecture de Schopenhauer et de Nietzsche et on aura l'explication de ses premières œuvres, pessimistes, avec une farouche aspiration vers le surhumain, mêlée d'ironie mordante. Ces œuvres sont bientôt suivies d'autres de tendances opposées, œuvres faites de charité et d'amour. L'influence de Dostoïevski est ici à noter. Mechtrovitch traverse une crise, ou plusieurs, dont les détails sont peu connus. Ce qu'il importe de retenir, c'est la lente ascension qu'il fait vers le Temple. La sympathie pour ce qui souffre en général devient un sentiment plus restreint, limité au groupe qu'est le peuple yougoslave. L'idée d'apaiser la douleur du peuple en célébrant ses héros prend corps, et le jour où il aura conçu le *Temple de Kossovo*, Mechtrovich se sera découvert lui-même.

A cette époque transitoire de la première jeunesse il possède déjà la science du corps humain et sa technique est étonnante. On distin-

gue encore certaines influences sporadiques : influences égyptiennes, de Metsener, de Meunier, de Rodin; mais la forme mechtrovitchienne est déjà née, ainsi qu'en témoigne *la Fontaine de la Vie*.

Son œuvre centrale est le *Temple de Kossovo*, sorte de Panthéon yougoslave, synthèse des traditions que Mechtrovitch veut maintenir non seulement dans le présent, mais pour l'avenir, les traditions étant une force vivifiante par excellence (à ses yeux). Bistolfi, l'éminent sculpteur italien (dont Mechtrovitch a fait le portrait, ainsi que celui de Rodin), disait que « le Temple est la flamme éternelle de la pensée profonde d'une race » et tous les Yougoslaves, de Vojnovitch à Ibrovats, sont d'accord pour déclarer que « ce Temple est le symbole de l'essor surhumain » du peuple yougoslave.

Cet édifice de dimensions immenses fait penser à un mausolée. L'aspect est d'une sévérité parfois déprimante, et non sans caractère monumental. La ligne droite et le grand bloc dominent dans cette architecture, mélange d'éléments assyriens, égyptiens, viennois et yougoslaves. Malgré l'archaïsme voulu, il y a du nouveau, de l'inédit. Un architecte puissant s'y révèle.

Les sculptures sont souvent subordonnées à l'architecture, et de là une grande partie n'est que purement décorative. Ainsi les cariatides expriment un fragment de l'ensemble ; elles symbolisent le fardeau des siècles d'esclavage...

Les fondateurs du Temple, disent les Yougoslaves, ce sont les martyrs de la race ; le prêtre, c'est le chantre aveugle (gouslar) ; le gardien du secret national, c'est le sphynx, qui annonce « la mort à ceux qui ne croient pas à l'avenir yougoslave » (1) ; et les habitants, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce sont : Marco, symbolisant « l'incomparable force morale et physique de notre nation » (2), le Marco légendaire, à la fois Hercule et Dionysios yougoslave ; Miloch ; Srdïa au mauvais regard ; Strahinitch Bané; les mères ; les veuves, etc. Les plus réussis du point de vue de la forme sont : la figure colossale de Miloch et quelques groupes des veuves (3).

Tel est l'ensemble de ce Temple où l'on se sent ennobli, comme devant la majesté des souffrances humaines. Je ne partage pas ici l'opinion d'Ibrovats et je dirais plutôt que la majesté qui règne là est celle — un peu barbare — des souffrances yougoslavo-humaines. Au reste, à mon jugement, le Temple est trop titanique pour que d'un contact immédiat puisse résulter un ennoblissement. On ne se sent ennobli que devant quelques-unes de ces œuvres, qui, pour être des parties essentielles du Temple, n'en existent pas moins en

(1) I. Vojnovitch.
(2) I. Skerlitch.
(3) A côté des œuvres de Mechtrovitch, le Temple contient des sculptures de Rossanditch, des tableaux de Ratchki, Kljakovitch, etc.

dehors. C'est là un argument en faveur de la valeur purement artistique de ces chefs-d'œuvre.

Mechtrovitch se présente d'abord comme l'expression la plus puissante du dynanisme yougoslave, qui n'est pas autre chose qu'un romantisme purifié. Ce dynanisme, je le définis : l'expression artistique de la conscience et de la vitalité yougoslaves. Le dynamisme mechtrovitchien a une origine mystique dans la révolte dont j'ai parlé. Sentant obscurément le côté prophétique que ces œuvres renferment ou enfantent, et leur caractère psychologique, un jeune critique, M. B. Lovritch, proclama, avec emphase, que Mechtrovitch était « l'artiste précurseur de la guerre ». Voilà qui l'amène, lui et d'autres, à un nationalisme religieux qui va jusqu'au désir de « yougoslaviser l'Europe » (1), jusqu'à un impérialisme esthétique yougoslave.

Je pense que le profond Mechtrovitch va un peu au delà de ces caractéristiques et que l'explication la plus exacte de son œuvre est celle-ci : Mechtrovitch est l'un de ceux pour qui tragédie et vie sont intimement liées. Il a le culte du héros tragique. L'héroïsme se manifeste dans la lutte. La lutte, c'est la vie. La vie, c'est la tragédie. Et, en effet, toute son œuvre et toute sa vie sont un grand drame. L'artiste est en lutte constante avec lui-même. En des moments de colère, dans un état psychophysiologique, il attaque la pierre, le marbre et se débarrasse de son instinct guerrier en sculptant un guerrier. Bien entendu, tous les artistes luttent avec eux-mêmes, et attaquent la pierre, si l'on veut, mais le résultat c'est une domination, c'est un « Apollon », c'est une « Vénus de Milo ».

On a comparé le Temple à la *Tour du Travail et de l'effort humain de Rodin*. On sait que l'idée de Rodin était de dresser un monument aux aspirations humaines, et il semble bien que la conception de Rodin soit plus large, plus humaine, plus *sympathique* que celle du *Temple de Kossovo* de Mechtrovitch. Celle-ci a quelque chose de plus étroit, de nationaliste et traditionaliste. Mais Mechtrovitch est plus mâle et plus vigoureux ; Rodin est nerveux, et son raffinement a quelque chose de spécifiquement féminin. Toutefois le côté masculin de Mechtrovitch, — qui est, avec Hodler, l'artiste le plus puissant de l'époque — n'est que rarement esthétique. Le poète Doutchitch a cité quelque part l'opinion d'un Italien. « Ce que Rodin fut pour l'humanité d'aujourd'hui, Mechtrovitch le sera pour les siècles à venir. » L'Italien exagère. Car Rodin aussi bien que le sculpteur yougoslave sont deux moments différents de l'art actuel. Il y a chez eux des parties qui seront dans quelque temps « impossibles », mais il y a chez eux aussi quelque chose d'éternel. Certaines de leurs œuvres auront toujours la même valeur ; chez Mechtrovitch, la partie

(1) O. Mitrinovitch.

impérialiste de l'œuvre n'a plus de « terrain » moral, mais heureusement il reste l'autre.

Dans l'évolution de Mechtrovitch il faut distinguer trois étages : 1° Mechtrovitch jeune, qui se cherche et qui se trouve tout à coup; 2° étape héroïque qui s'achève peu à peu dans une sorte d'ascétisme ; 3° une tendance au dessèchement et à la fatigue.

Les œuvres de jeunesse ne font qu'annoncer Mechtrovitch. Les œuvres de la période héroïque ont pour caractéristiques, à côté de celles que j'ai indiquées : le formidable, la force, le savoir technique, les dissonances, le monumental. La force est spontanée, elle dérive du tempérament, mais elle est aussi voulue. Le savoir technique est d'une sûreté merveilleuse. Les dissonances provoquent des sensations déchirantes. A l'intimité monumentale qui caractérise les créations les plus réussies on doit ajouter la simplicité magnifique (par exemple la *tête d'un Génie ailé*).

L'expression des héros est méchante. Ils haïssent. Leurs mouvements sont violents ; ils se battent. Pour eux, tuer et se faire tuer est un devoir sacré. Il y a trop d'orage dans ces œuvres, trop d'instinct. Un autre défaut : Mechtrovitch ne choisit pas, la faculté du choix est essentielle chez un créateur. Ce manque du choix a été remarqué par P. Hepp (1). « Le tort de Mechtrovitch, dit-il, c'est de trop produire, de ne pas savoir choisir entre les beautés qui le frappent celle à laquelle il sacrifiera les autres. » Non, celui qui a conçu l'idée du *Temple* ne choisit pas, il extériorise les visions patriotiques qui le hantent. Et il n'est pas étonnant qu'un jour il succombe et qu'après l'époque héroïque soit venue l'autre, celle de la fatigue, et que cet éblouissement des « chants en pierre » reste inachevé et que l'artiste fléchisse. L'énorme a vaincu... Mechtrovitch aura-t-il la force de recommencer, aura-t-il assez de vigueur pour assurer sa propre résurrection ? En tous cas « l'infatigable » lutteur est brisé. Ses dernières œuvres : *Madonnes*, *Christs*, *Pietas* (reliefs pour la plupart) sont imprégnées d'un ascétisme atroce, laides de forme et même répugnantes. De cette époque il n'y a que le *Génie ailé* dont j'ai parlé qui ait de la grandeur, une grandeur rayonnante et reposante, qui possède une sérénité supérieure. Cette tête et une autre : *Tête de jeune fille*, pleine d'âme et presque désirable ; *le Souvenir : le Portrait de ma mère ;* quelques *torses*, voilà de la beauté ! Voilà de la noblesse, de la puissance de vie, de la vigueur esthétisée. C'est dans ces œuvres-là seulement que l'on croit « entendre l'éternel battement d'un cœur grandiose courbé par sa tristesse, mais qui se réjouit secrètement de sa gloire future » (2). Oui. Les possibilités qu'on veut

(1) *Grande Revue*, 1909 : « Réflexions sur le Salon d'automne. »
(2) A. Benoua.

enfermées, pour ainsi dire, dans ces formes, réjouissent. Et c'est là qu'on trouve l'émotion esthétique d'un Mechtrovitch philosophe et artiste. Mais l'on est loin là de l'artiste guerrier.

Telle qu'elle se présente, en dépit des chimères dont elle s'enveloppe et des éléments passagers qui la vicient, l'œuvre de Mechtrovitch est celle du plus grand des sculpteurs contemporains. Les autres : Bourdelle, Maillol, Hildebrand, Hoetger, Aronson, etc., ne sauraient s'égaler à Mechtrovitch (1). Celui-ci les dépasse rien que par sa puissance. Mais lui aussi se cherche, on l'a bien vu, au delà de la beauté. Son œuvre est donc fragmentaire aussi.

L'époque actuelle de l'art, qu'on a nommée *transformisme*, est remplie de recherches, remplie d'aspirations vers la synthèse, vers le « Tout homme » par l'art total. Mais on est assez loin de là et le mot *fragment* désigne l'époque. Peu de réalisations, quelques annonciateurs, quelques artistes plus ou moins cosmiques. Chaque groupe, chaque individualité apporte sa découverte, petite ou grande. Mechtrovitch apporte la vigueur et un peu de cette grande santé que Nietzsche réclame et que possèdent, semble-t-il, en abondance les pays yougoslaves, ainsi que l'Amérique. Bien des choses, bien des conditions psychophysiologiques, anatomiques et autres semblent l'indiquer. Mais laissons là les prophéties.

Je termine cette étude, trop « synthétique » peut-être, en soulignant encore une fois les défauts et les qualités de Mechtrovitch. *Fragment merveilleux*, il ne contribue que partiellement à la découverte de l'homme par l'art. Mechtrovitch n'est pas toujours celui qui sait, veut et peut choisir les moments essentiels, — les plus profonds, les plus symboliques, — les plus beaux. Mais lorsque prend forme cette « partie » éternelle, il est, avec Rodin, Renoir, Klinger, Hodler, l'un de ceux qui, au milieu d'aspirations diverses, ont réalisé quelque chose de profondément cosmique et esthétique, quelque chose qui réalise aussi sa mission d'avenir (2).

B. TOKINE.

(1) Il n'y a que B. Dechkovitch qui « rivalise ». Voir note 2.

(2) Quarante sculptures de Mechtrovitch ont été exposées du 12 avril au 15 mai au *Petit Palais* à l'exposition d'artistes yougoslaves. Ce sont pour la plupart ces dernières œuvres où l'étape de « fatigue » se prolonge. Mechtrovitch devient de plus en plus « byzantin ». Mais parmi ces dernières créations il y a aussi une *Vestale* admirable.

Outre Mechtrovitch, cette exposition nous revèle B. Dechkovitch, un très grand sculpteur, auteur de la *Victoire de la Liberté*, pur chef-d'œuvre. Parmi les peintres peu d'originalité. On doit signaler feu Kraljevitch et, parmi les jeunes, P. Dobrovitch et S. Vorkapitch (pseudonyme Istar).

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Comte Louis de Voinovitch : *Yougoslavie et Autriche*, Bloud, 0 fr. 60. — J. Cvijic, J. Radonic, S. Stanojevic, H. Zeremsky : *La Question du Banat*, impr. Youkoslavia, s. p. — Belic, etc. : *Les Roumains de Serbie*, impr. Laug. s. p. — D. Draghicesco : *La Transylvanie*, Alcan, s. p. —Ed. Guérive : *La Bucovine et le Banat*, Alcan, s. p. — Marcel Guillemot : *L'Unité roumaine*, impr. Dubois et Bauer, s. p. — Dr R. A. Reiss : *Sourdoulitza, rapport présenté au G. Q. G. de l'armée serbe*, Grasset, s. p. — *Le Danube et les intérêts économiques de l'Europe*, imp. Dubois et Bauer, s. p. — Jules Bernex : *La Grande Peine de la Palestine*, la « Presse Coloniale », s. p. — Dr Joseph Frejlich : *Les bases de l'indépendance économique de la Pologne*, Imprimerie Flinikowki, Paris, s. p. — Le même : *La structure nationale de la Pologne*, Imprimerie Attinger frères, Neuchâtel, s. p. — Léon Wasilewski : *La paix avec l'Ukraine*, Edition Atar, Genève, s. p. — Stanislas Szpotanski : *Pilsudski et son rôle en Pologne*, Paris, Picart, s. p.

**Yougoslavie et Autriche**, par le comte Louis de Voinovitch, est une conférence faite le 30 janvier 1918. Elle nous fait revenir à une époque où les Alliés s'entendaient, au moins en apparence. L'auteur y raconte à grandes lignes l'histoire des Yougoslaves et les persécutions dont ils ont été l'objet de la part des Magyars et des Allemands, avant et pendant la guerre. « Au nom des Yougoslaves, Tchèques, Polonais, Roumains, gardiens nés de l'Orient européen, il demande à l'Europe démocratique » de rejeter « la fédération de l'Autriche dans un sens favorable aux Slaves. » Ce serait un travail de Sisyphe, dit-il. Seule, « la libération des Slaves, des Roumains et des Italiens, par la transformation (*sic*) de la monarchie danubienne » peut être efficace.

Ceux qui, comme l'auteur de ce compte rendu, ont cru jusqu'au bout que si « l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer », ont été, après son écroulement, confirmés dans leur croyance antérieure par le spectacle des discussions entre les vainqueurs. Nous avons exposé dans le *Mercure* du 1er avril les revendications italiennes (qui créeraient un état de guerre entre l'Italie et la Yougoslavie, si les forces étaient à peu près égales). Les ouvrages dont nous allons avoir à rendre compte prouvent qu'un état de choses analogue existe entre Roumains et Serbes. Tous deux revendiquent le Banat, cette plaine si fertile qui s'étend entre le Danube, la Save, la Theiss, le Maros et la Temes, et dont la capitale est Temesvar. En 1910, sur 1.582.133 habitants, il comptait 592.049 Roumains, 242.152 Hongrois, 387.545 Allemands et 284.329 Serbes. Comme il est géographiquement impossible d'en rattacher les enclaves hongroises et allemandes à la Hongrie et à l'Allemagne, les deux prétendants à la possession du Banat sont la Serbie et la Roumanie. Les Serbes du Banat habitant exclusivement la partie du Banat qui sera contiguë à l'état yougoslave (Torontal), une division de cette province sur une base linguistique entre la Roumanie et la Serbie est possible, mais chacun de

ces deux Etats avance les prétentions les plus grandes possibles, persuadé que c'est le seul moyen d'obtenir le plus possible. Les Serbes demandent donc, non seulement les districts orientaux qui sont habités en majorité par des Serbes, mais aussi les districts centraux qui sont habités par une population fort mélangée où les Allemands dominent. Quant aux Roumains, ils demandent tout le Banat, au nom de leurs droits historiques (les Romains ont occupé *tout* le Banat du temps de Trajan !) et parce qu'ils forment la majorité de la population du Banat, quoiqu'ils soient groupés presque exclusivement dans l'est de la province. Ce qui complique pour les Alliés la situation est (on le dit, du moins) que les Roumains ont eu d'eux la promesse d'obtenir tout le Banat avant d'intervenir en 1916.

Il semble néanmoins que les Roumains seraient sages en acceptant un compromis ; non seulement ce serait justice, mais ils ont désormais plus besoin de l'amitié des Yougoslaves que ceux-ci n'ont besoin de la leur. La situation de la Roumanie entre la Hongrie, l'Ukraine (ou la Russie ?) et la Bulgarie sera bien dangereuse. Nos amis roumains agiront sagement en en tenant compte et en ne procurant pas à cette coalition toujours possible l'appui éventuel des Yougoslaves.

Dans une brochure intitulée : **La Question du Banat**, MM. J. Cvijic, J. Radonic, S. Stanojevic et H. Zeremsky défendent avec talent le point de vue serbe. Une autre brochure, également serbe : **Les Roumains de Serbie**, réfute un argument avancé par certains Roumains : en demandant l'annexion des 284.329 Serbes du Banat, la Roumanie ne ferait qu'exiger une compensation pour l'abandon à la Serbie des 93.640 Valaques qui habitent en Serbie les départements de Kraïna, du Timok, de Pozarevatz et de la Morava, et pour les 11.072 Koutzo-Valaques de la Macédoine serbe. Comme il s'agit d'enclaves qui ne peuvent être rattachées à la Roumanie par aucun tracé de frontière, l'argument est plutôt malheureux. Ce qui le juge d'ailleurs est qu'il a été suggéré aux Roumains par les Allemands et les Hongrois à l'époque où la Roumanie ne s'était pas encore déclarée pour les Alliés.

Le point de vue roumain est défendu par M. Ed. Guérive dans une brochure sur **La Bucovine et le Banat**. Elle ne soutient pas seulement les prétentions roumaines contre les Serbes du Banat, mais aussi contre les Ruthènes de Bukovine. Cette dernière province fut détachée de la Moldavie en 1775 à la suite d'intrigues déloyales où la corruption des ministres turcs joua un grand rôle. Elles firent écrire à Marie-Thérèse le 4 février 1775 :

> Nous sommes complètement dans le tort en ce qui concerne les affaires moldaves... Je confesse ne pas savoir comment nous nous en tirerons, mais ce sera bien difficilement avec honneur.

Quand ce rapt fut exécuté, la Bukovine était peuplée presque exclusivement de Roumains. Depuis, les Ruthènes de Galicie vinrent s'y établir en grand nombre. En 1910, il y avait en Bukovine 300.000 Ruthènes contre 297.798 Roumains. Nos alliés roumains la revendiquent au nom de leurs droits historiques. Les droits des Ruthènes furent défendus par le Tsar Nicolas, lors des négociations de 1914-1916. Elles aboutirent à un traité que les Alliés sont tenus d'exécuter et qui sauvegarde certainement tous les droits de la Roumanie.

Pour les Roumains, les questions du Banat et de la Bukovine sont presque secondaires, comparées à celle de la Transylvanie et des provinces voisines (Crishana et Maramuresh). Toutes trois sont peuplées en majorité de Roumains (57 °/°), mais avec des enclaves plus ou moins importantes de Hongrois (19,3°/₀), d'Allemands (11,7°/₀), de Serbo-Croates (4,6°/₀), de Ruthènes (2,6°/₀), etc. Il est vrai que ce sont là les données de la statistique roumaine. La statistique hongroise abaisse la proportion des Roumains à 44 °/₀ et élève d'autant celle des Hongrois. Ce territoire, dont la population totale s'élevait à 4.718.000 habitants en 1910 est revendiqué tout entier par la Roumanie, dont l'ambition est d'avoir la Theiss comme frontière depuis sa source jusqu'à son embouchure. Quoique les Alliés soient liés sur ce point par le traité signé par eux en 1915, on ne peut s'empêcher d'avouer que le droit des Roumains aux portions de territoire situées le long de la moyenne Theiss (et en particulier autour de Debreczin) ne paraît pas justifié par la langue des habitants qui l'habitent. Là encore, nos amis Roumains agiraient sagement en se montrant conciliants. Leur pays, par sa situation géographique, est toujours exposé à une coalition de ses voisins. Ils feront acte de prudence en diminuant les surfaces de frottement qui pourraient y conduire.

La thèse roumaine sur ce point est exposée par M. Marcel Guillemot dans une brochure intitulée **l'Unité roumaine**. Elle donne l'impression d'être encore plus tendancieuse qu'un opuscule sur **La Transylvanie**, dû à la plume adroite du sénateur roumain D. Draghicesco.

Une autre brochure roumaine sur **Le Danube et les intérêts économiques de l'Europe** donne un excellent résumé des négociations et des traités qui ont eu lieu au sujet de la grande artère fluviale de l'Europe centrale. Elle expose ce qui a été fait par la Commission internationale du Danube, par la Roumanie et par la Hongrie, et demande que les pouvoirs de la Commission, bornés jusqu'alors à la partie en amont de Braïla, soient étendus jusqu'à Ulm, où ce fleuve commence à être navigable. Maintenant que la Hongrie et la partie orientale de la Tchéco-Slovaquie n'auront d'autre moyen que le Danube de communiquer avec les Etats dont elles

ne sont point voisines, l'exaucement de ce vœu roumain est une nécessité de premier ordre.

Le rapport du Dr R. A. Reiss sur les atrocités commises par les Bulgares à **Sourdoulitza** montre sous un triste jour les sujets du roi Ferdinand. 2 ou 3.000 Serbes, parmi lesquels quelques femmes et quelques enfants, y furent massacrés clandestinement par petits groupes à partir de décembre 1915. Les victimes étaient convoquées sous des prétextes divers et étaient assassinées clandestinement dans un ravin de Vrla Reka après un simulacre de jugement. Elles n'étaient pas toutes mortes lorsqu'on les a enfouies. Ces assassinats sur une grande échelle paraissent avoir eu pour cause le désir du colonel, des officiers et des soldats du 42e régiment d'infanterie bulgare de s'enrichir par le vol des dépouilles des victimes. Ils furent en vain dénoncés le 23 mars 1916 par Ivan Dimitroff, chef du département de Vrania, au ministre de l'Intérieur et de la Santé publique à Sofia. Dans les atrocités allemandes en France, en Belgique et en Italie, on ne trouve rien, à ma connaissance, qui égale ou rappelle celles de Sourdoulitza. Elles montrent que le niveau de civilisation des Bulgares est presque aussi bas que celui des Turcs.

EMILE LALOY.

§

Après cent cinquante ans d'esclavage la Pologne, ayant brisé ses chaînes, renaît à la vie. Elle a son parlement et son gouvernement reconnus officiellement par les pays de l'Entente. Politiquement parlant, l'indépendance du pays est réalisée. Mais aucun Etat moderne n'est viable que lorsqu'il a des bases économiques sérieuses. La Pologne les a-t-elle ? Le fait fut patent pour tous ceux qui s'étaient donné la peine d'étudier la vie du pays. Mais trop nombreux, de tout temps, furent ceux qui, sciemment ou par ignorance, confondaient les ressources économiques polonaises avec celles des Etats « copartageants ». Le docteur Frejlich n'a donc pas fait une œuvre inutile en analysant **Les bases de l'indépendance économique de la Pologne**. Mais d'abord, entendons-nous : comme l'auteur l'observe très judicieusement, « au xxe siècle, dans la période économique caractérisée par l'échange mondial des marchandises, il n'existe pas un seul organisme d'Etat économiquement indépendant, dans le sens rigoureux du mot ».

Il s'agit tout simplement de savoir si « les pays polonais, considérés comme un tout politique et économique, répondent indubitablement aux conditions requises par la théorie et la pratique pour l'existence et le développement des organismes économiques indépendants ». A la question ainsi posée, le travail de M. F., bourré de faits et riche de données statistiques probantes, donne une réponse affirmative :

Les pays polonais, dit l'auteur, envisagés comme un tout, consolidés en une organisation d'Etat, peuvent former, au centre de l'Europe, un grand organisme économique doué d'une sérieuse force d'expansion, jouissant d'un degré d'indépendance égal, dans tous les cas, à celui des pays d'Europe regardés jusqu'ici comme des organismes économiques éminemment indépendants.

Les ressources naturelles du pays, la richesse de son sol et de son sous-sol, l'abondance de la main d'œuvre et sa « puissante épine dorsale », constituée par le bassin houiller silésien-polonais, forment une base solide pour le développement de la production agricole et industrielle de la Pologne. Ce qui lui manque le plus, ce sont les capitaux, mais il n'est pas douteux que les charbonnages, les salines, les terrains pétrolifères, etc., polonais, une fois la vie nationale organisée, attireront fortement, et encore plus que par le passé, les capitaux étrangers. Avec beaucoup de clarté l'auteur nous montre à quel point fut néfaste au développement de l'industrie et même de l'agriculture polonaises la politique égoïste des Etats envahisseurs, qui ont cherché à entraver tout essor économique du pays. Les chiffres, les textes des lois russes, allemandes et autrichiennes sont là pour nous prouver que non contents des fers politiques par lesquels elles avaient voulu étouffer leur victime, la Russie, l'Allemagne et l'Autriche lui ont imposé encore de lourdes chaînes économiques. La Pologne a su résister victorieusement aux uns et aux autres. Les chiffres et les tableaux statistiques de M. F... ont, sous ce rapport, une éloquence émouvante et ils seront consultés avec profit par tous ceux qui cherchent à renouer les liens économiques internationaux brisés par la guerre. Il n'y a que les conclusions de l'auteur auxquelles il n'est pas possible de souscrire. L'auteur considère comme une nécessité l'unification des pays polonais en un Etat indépendant « dans leurs limites économiques ».

Mais ces « limites économiques » correspondent-elles aux frontières ethnographiques du pays? Dans son étude statistique sur **la Structure nationale de la Pologne** le docteur Frejlich nous apporte lui-même une réponse négative à cette question. Après avoir passé à travers le crible d'une critique justifiée et savante les données statistiques autrichiennes, allemandes et russes, l'auteur est obligé de constater que, sur 55 millions d'habitants que comptent les territoires de l'ancienne République, il n'y a, au fond, que 22 à 23 millions de Polonais. Et c'est justement le pays enfermé dans ces frontières qu'il considère comme une entité économique polonaise dont il réclame l'unification et l'indépendance. On ne s'élèvera jamais avec assez de force contre cette théorie impérialiste qui cherche, dans les considérations d'ordre économique ou stratégique, des arguments et des principes lorsqu'il s'agit de déterminer les frontières

naturelles d'un pays. Le danger de pareils principes est tout particulièrement grand dans le cas qui nous préoccupe. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la belle carte ethnographique établie par M. Frejlich lui-même. Autour d'un noyau polonais compact, formé par l'ancienne Pologne russe presque tout entière, par la Galicie occidentale, par la Posnanie et une partie de la Silésie, une « tache d'huile » polonaise s'étend, à l'épaisseur très inégale, généralement très mince, et englobant les vastes territoires habités par les Ruthènes, les Allemands, les Lithuaniens, les Blancs-Russiens, etc. On voit aisément quel foyer d'incendie, de conflits latents, d'irrédentismes farouches formerait autour du pays cet anneau fermé des marches, attachées de force à la République Polonaise. Le principe de la libre disposition des peuples ne semble pas préoccuper trop l'auteur. A son excuse on peut dire seulement qu'il avait conçu ce plan avant la publication et l'adoption par le monde civilisé des quatorze propositions du Président Wilson.

Rien que **la Paix avec l'Ukraine**, quel problème ardu à résoudre pour le pays soucieux de son avenir et de la paix du monde ! M. Léon Wasilewski, ancien ministre des Affaires étrangères du cabinet Moraczewski et délégué à la Conférence de la Paix, lui consacre une brochure, dans laquelle il n'expose d'ailleurs qu'un seul point de la question, notamment celui qui concerne la Podlachie et le pays de Chelm. Las de la lutte sans issue contre les « uniates » habitant ces deux provinces, le gouvernement du tsar a résolu, sous le ministère Stolypine, de détacher de la Pologne ces populations indomptables. La guerre n'a pas permis aux russificateurs de mener jusqu'au bout leur œuvre criminelle et néfaste. Et les populations orthodoxes ayant quitté le pays à la suite des armées russes se retirant devant l'ennemi, presque tout élément « russe » a disparu de la Podlachie et de Chelm. Ce n'est donc pas ici qu'on a à craindre un conflit sérieux entre les Polonais et les Ruthènes. Le nœud du litige est ailleurs : à Lemberg et dans les districts pétrolifères de la Galicie orientale. Espérons que là aussi on arrivera à trouver une solution équitable pour le plus grand bonheur des deux peuples et dans l'intérêt de la paix.

Il est temps qu'on connaisse à l'étranger **Pilsudski et son rôle en Pologne**. M. Pichon, dans son discours au Parlement, a présenté l'homme et son œuvre de la façon dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est complètement inexacte. La brochure de M. Szpotanski paraît donc dans un moment opportun. Pilsudski est l'homme d'un seul bloc et d'une seule idée. Dès sa jeunesse la plus tendre il avait voué sa vie à une seule tâche : la conquête de l'indépendance polonaise. Socialiste et révolutionnaire, c'est vers les masses prolétariennes, ouvrières et paysannes, qu'il s'était tourné pour

accomplir son œuvre. Ni les prisons, ni le bagne sibérien n'ont pu briser cette énergie ardente. A sa sortie des prisons prussiennes, en novembre 1918, le pays tout entier l'a acclamé comme son chef suprême. Tout naturellement, il a composé son premier ministère, dont il a confié la présidence à M. Moraczewski, d'éléments socialistes et populaires, les seuls qui avaient combattu l'envahisseur étranger. Mais les gouvernements de l'Entente, sous l'influence de l'émigration réactionnaire polonaise, n'ont pas voulu lui donner leur confiance. Pilsudski a dû s'incliner. Et réduit au rôle passif du « prisonnier du Palais du Belvédère » (résidence du chef d'Etat polonais), cet homme d'action, qui a peut-être oublié son socialisme, mais reste attaché à l'idéal démocratique, est obligé d'assister impuissant au triomphe de la réaction, ramenée au pays « dans les fourgons de l'étranger ».

MICHEL MUTERMILCH.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE*

Col. Feyler : *Le Problème de la guerre*, in-8, Payot, 9 fr. — Cap. Z. : *Vertus guerrières*, in-16, Payot, 4 fr. 50. — Col. M. : *L'armée hellénique en Macédoine*, broch. in-8. — P. Bornet : *Le rôle constructeur de l'armée*, in-32, Figuière. — Henriette Celarié : *Quand « ils » étaient à Saint-Quentin*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Raymond Lefebvre et Paul Vaillant-Couturier : *La Guerre des soldats*, Flammarion, 3 fr. 50. — Otto H. Kahn : *Le Droit au-dessus de la race*, Perrin, 3 fr. — F. de Homem Christo : *Le Cinéma des Jours*, Fast, 23, rue des Mathurins, 4 fr. 50. — Robert de Flers : *Sur les Chemins de la Guerre*, P. Lafitte, 3 fr. 50. — *Les Archives de la Grande Guerre*, 1re année, n° 1, mars 1919, « Editions et Librairie », 3 fr.

Le col. Feyler vient de nous donner une étude, **le Problème de la Guerre**, qui pourra servir de préface magistrale à l'histoire future du grand conflit de 1914-18. Pour le col. Feyler la question préalable qui se pose, avant d'aborder l'étude des opérations, est de déterminer avec netteté de quel côté il y eut préméditation et volonté d'agression. Sans doute, une telle démonstration peut nous paraître superflue. Mais nous avons affaire, avec les têtes carrées du Grand Etat-Major allemand, à des casuistes impénitents et d'une fourbe peu commune. Il n'est donc pas inutile, pour nous, qu'un homme de grande notoriété, qui, en l'espèce, est un neutre et un technicien, apporte la démonstration que la stratégie du haut commandement allemand démasque du premier jour la pensée secrète du gouvernement impérial, c'est-à-dire sa politique de domination, sa volonté d'écraser la France. En bonne logique, puisqu'il s'agissait, à l'origine, d'un conflit purement oriental, qui mettait en face l'une de l'autre l'Autriche et la Russie, c'est contre cette dernière que l'Allemagne, venant à l'aide de son « brillant second », devait réunir presque tous ses moyens stratégiques. Contre la France, « ennemi politiquement secondaire », il aurait dû lui suffire de prendre une

attitude défensive. La stratégie est toujours en étroite dépendance avec la politique. Si donc la stratégie révèle que la politique allemande, entre le 23 juillet et le 2 août, poursuivait un tout autre but que celui d'appuyer simplement l'Autriche-Hongrie dans son différend avec la Serbie, la démonstration sera faite.

Le col. Feyler n'aborde, avec quelques détails, qu'une seule des opérations de guerre : l'attaque de Liége. Il y trouve tous les éléments de sa démonstration. Celle-ci va s'imposer dès lors avec toute la force d'un syllogisme. Il n'utilise à cet effet que des documents allemands : *Luttich-Namur*, premier fascicule de la grande publication *Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen* du Grand Etat-Major de Berlin, et le récit, publié dès le 12 août 1914, du général von Stein du Grand Quartier Général. Pour éviter toute perte de temps, les Allemands, dès le matin du 4 août, lançaient six brigades mixtes à l'attaque de Liége. Ces six brigades, disent-ils, étaient à l'effectif de paix ; elles n'avaient pas eu le temps d'être renforcées de leurs éléments de mobilisation. Que le fait soit exact ou non, peu importe. Mais on comprend aisément la raison d'une pareille affirmation : les événements avaient surpris les bons apôtres eux-mêmes. L'attaque eut lieu dans la nuit du 5 au 6 : elle échoua. Mais Liége, dépourvue d'enceinte et abandonnée par sa garnison, la 3e division belge, qui s'était repliée derrière la Gette, fut occupée par l'ennemi le 7 au matin. Ses forts, cependant, tenaient toujours : ils continuaient à interdire le passage. Il fallut se résigner à une attaque de grand style. Le général von Einem, chef du Xe corps, qui en fut chargé, reçut les IXe et VIIe corps, des éléments des VIIIe et XIe, une artillerie lourde et des formations de siège. Les forts du Nord, qui s'opposaient au passage de l'aile droite de l'armée allemande, tombèrent successivement le 8, le 13, le 14, le 15 ; le dernier tomba le 16 août. Or, le lendemain 17, le front de déploiement de l'armée allemande se mettait en branle.

Ainsi ce grand déploiement stratégique n'a pu commencer son mouvement qu'à la date du 17, non parce que la mobilisation allemande n'a été achevée qu'à cette date, mais parce que les forts avaient tenu jusqu'à la veille de ce jour. Nul doute, avance le col. Feyler, que ce mouvement eût commencé beaucoup plus tôt si la droite allemande n'avait pas été arrêtée par la résistance des forts. Qu'on suppose le coup de surprise réussi contre Liége, et le passage libre dès le 7, la droite allemande entrait à Bruxelles le 11 au lieu du 20, et elle aurait atteint la région de Lille le 14 ou le 15, une bonne semaine avant l'arrivée de nos alliés. On voit les conséquences.

Si le Grand Etat-Major allemand ne devait être prêt, comme il l'affirme audacieusement, qu'à la date du 17, on reste alors libre de lui imputer l'attaque de Liège, à la date du 4 août, comme la der-

nière des sottises. Car cette attaque constituait, dans ces conditions, un avertissement bénévole donné à l'adversaire sur ses intentions. Il est vrai que le Haut Commandement français resta aveugle et sourd en présence de cette manifestation ; mais l'Etat-Major allemand n'était pas en droit de compter sur cette circonstance heureuse pour lui. Lorsqu'il lançait, le 4 août, six brigades à l'effectif de paix, appuyées par deux bataillons d'artillerie lourde seulement, c'est qu'il estimait cette force suffisante pour faire tomber la place et ses forts dans le plus bref délai possible. Ce n'était pas, certainement, pour occuper les loisirs de ces guerriers jusqu'à la date du 17. On peut donc tenir pour certain que les 28 corps d'armée, qui constituaient la droite allemande à partir de Thionville, étaient à pied d'œuvre, prêts à commencer leur vaste mouvement de conversion à travers la Belgique, dès les premiers jours des hostilités, bien avant que fût terminée la concentration des armées françaises. La préméditation est donc flagrante ; la stratégie la dévoile nettement.

L'étude du col. Feyler se poursuit à travers les phases diverses de cette longue lutte, sans entrer dans l'examen des opérations. Elle se borne à mettre en lumière l'évolution que suivit la politique des buts de guerre du gouvernement impérial, suivant les résultats atteints par la stratégie. Ainsi, si nous voyons au début de la guerre cette dernière étroitement liée à la politique et se révéler comme son premier effet, nous assistons à mesure que se prolonge la guerre, et surtout vers sa conclusion, à un renversement des valeurs : la politique, devenue, à son tour, étroitement dépendante de la stratégie.

Le capitaine Z..., dont j'ai déjà eu l'occasion de parler (1), vient de nous donner, sous le titre de **Vertus guerrières**, un nouveau recueil de ses méditations, de ses réflexions, de ses boutades. C'est une gerbe, joliment panachée, de fleurs vivaces des tranchées, poussées sur le charnier de la guerre, que le Plutarque des poilus, — que le capitaine Z... me permette de l'appeler ainsi, — a tressée en leur honneur. Ecrit avant que la guerre ne fût terminée, à l'aube même de la victoire, si l'on peut dire, ce petit livre paraît à l'heure désirée, à la fin du drame ; et le voici déposé comme un éclatant hommage aux vertus fortes et simples de ceux qui nous valurent le triomphe des armes. La fidélité, la vitalité, l'esprit offensif, la témérité, la gouaillerie, l'acceptation, le culot, le stoïcisme, etc., telles sont ces vertus, qui furent la parure de nos soldats boueux. Je ne résiste pas au plaisir de citer cette page, d'une si jolie allure, sur la témérité ; elle me paraît capable de redresser des jugements erronés :

Au point de vue du rendement même de l'armée, la témérité est parfois nécessaire. Elle le fut surtout au début de la guerre. Les gens qui débutent

(1) *Mercure* des 1er mars 1917 et 16 mars 1918.

en ce moment ne peuvent pas comprendre cela... Mais, en août 1914, pour aussi prêts que nous fussions à donner notre vie..., il y avait une chose que nous ignorions, et c'était si nos camarades, si les compagnies, les bataillons voisins..., si cette immense infanterie, où 995 hommes sur 1.000 n'avaient jamais entendu siffler une balle, tiendrait le coup... Des hommes se sont trouvés qui ont, par leur exemple, par leur mépris de la mort et du danger, montré que l'on pouvait, que l'on devait être des braves... Et nos bataillons ont presque tous tenu... Ces imprudents ont eu en eux une vertu secrète... C'est le renoncement suprême de s'estimer soi-même à peu de prix, etc...

Il faudrait multiplier les citations, pour dégager le parfum savoureux qui émane de ce bouquet de notes rapides. L'enfant terrible qu'est parfois le capitaine Z... vous dit tout à trac : « J'ai rencontré, au cours de la campagne, de nombreux imbéciles, y compris un colonel commandant de brigade... ». Nous avons tous fait de ces rencontres ; nous sourions, et nous voilà vengés. Et l'on passe à une autre. Qu'on lise : *l'Esprit d'initiative*. Est-il une page plus mordante contre ces « échelons successifs de paperasserie, qui couvrent les individus chargés de les établir et exposent aux pires catastrophes la collectivité, la communauté que ces individus devraient servir » ? Ah ! sans doute, il n'y a pas eu que des vertus guerrières à fleurir au front de cette armée. Des plantes parasites, vivaces, elles aussi, menaçaient de les étouffer ; mais la sève généreuse des premières a sauvé leur magnifique floraison.

Le colonel M..., en une étude rapide, rend justice aux efforts de **l'Armée hellénique en Macédoine**. Ce n'est qu'un résumé trop bref des opérations auxquelles prirent part les dix divisions grecques du front de Salonique ; mais c'est un témoignage qui leur reste précieux pour l'avenir.

M. P. Bornet, en une brochure d'allure philosophique, traite du **Rôle constructeur de l'armée**. On y trouvera des vues originales, audacieuses, intéressantes malgré leur forme dogmatique.

JEAN NOREL.

§

Une des publications les plus intéressantes de la période actuelle a été donnée par Mme Henriette Celarié sur les Allemands, **Quand « ils » étaient à Saint-Quentin**. C'est le récit de l'occupation depuis août 1914, et qui fut une période longue et pénible. Dès le commencement du mois, le passage des troupes anglaises en retraite laissa bien entendre que les choses allaient mal, toutefois que le mot eût été donné de rassurer la population afin d'éviter l'encombrement des fuyards et du charroi sur les routes. Mais il y a, dans le récit des multiples témoignages recueillis des acteurs du drame,

un trait qui semblera tout à la louange de la délicatesse britannique ; c'est le geste de deux Irlandais, cependant fourbus après leur randonnée et la poursuite de l'ennemi, et qui refusent d'entrer dans la maison qui leur serait si accueillante, « parce que la maman n'est pas là ». — L'approche de l'ennemi cependant est bientôt signalée, et l'on a déménagé partout les œuvres d'art, enlevé l'argenterie, dissimulé ce qu'on a pu de vins et de liqueurs. Le Boche fait son entrée, avec fifres et tambours, — « ces petits tambours plats aux sons sourds comme pour un deuil » — et apportant « cette abominable odeur sur laquelle on a tant discuté, — odeur de cuir de bottes, de drap de vêtement, de transpiration, — et venant aussi des habitudes alimentaires. « En Allemagne, dit un major, nous avons l'intestin pourri par l'abus de la viande, surtout de la charcuterie ; et une infirmière cite ce fait qu'à l'ambulance, pour leur goûter, les Allemands faisaient des tartines de chair à saucisse crue et trempaient du saucisson dans leur café au lait. » — Comme trait de naïve bêtise l'auteur cite d'ailleurs le fait des hommes de troupe venant contempler le Beffroi avec des yeux écarquillés, — la tour de l'église Saint-Jacques dont on a fait la Bourse ; les officiers leur ont dit que c'était la Tour Eiffel, — ce chef-d'œuvre de tous les imbéciles ! — et ils le croient dur comme plâtre. — C'est ensuite le chapitre des petites vexations avec l'installation chez l'habitant ; mais lorsque l'armée se remet en route « nach Paris », l'odeur écœurante qu'elle exhale se retrouve, et après le départ des Boches il faut partout ventiler, ouvrir portes et fenêtres ». Des chemises, des caleçons immondes traînent sur le parquet, dans les pièces où l'on a logé l'ennemi. Le matelas du sous-officier est souillé d'excréments. On lave, on brosse, à grand renfort d'eau de Javel, — mais ce qu'on ne peut « dépoisonner », c'est le pain qui conserve l'odeur écœurante. — Derrière les premiers occupants, d'autres se présentent du reste, « les diables verts », qui se trouvent bien être la crème de l'armée impériale. Des prisonniers français sont aussi installés au lycée Henri-Martin, auxquels il faut distribuer quelques vivres, car l'envahisseur les laisse littéralement crever de faim. La même négligence — intentionnelle — se retrouve à l'ambulance de Fervaques, — le Palais de Justice, bâti sur l'emplacement de cette ancienne abbaye, — et l'on nous donne ce répugnant détail : « Les seaux n'étaient vidés que lorsqu'ils étaient pleins ; c'était une puanteur horrible. » Les femmes qui suivaient l'armée comme infirmières étaient, du reste, la lie de la population ; c'étaient aussi bien des femmes de chambre que des filles publiques — et qui contribuèrent surtout au pillage de la ville. Mme Henriette Celarié leur a consacré une page véhémente; mais il est juste de dire que les infirmières diplômées ne valaient pas mieux. —

Plusieurs chapitres de ce récit sont consacrés encore à raconter la vie et les conversations des Allemands parmi les familles qui devaient les recevoir. Quand ils avaient éprouvé quelque défaite, officiers et soldats cherchaient l'oubli dans le vin, et, après ces libations, « se soulageaient en pleine rue ». Ailleurs on nous parle d'un capitaine qui rentre très saoul, et qu'il faut déshabiller, mettre dans son lit, « qu'il souille complètement ». Le blanchissage était si coûteux, ajoute la narratrice, qu'il « était impossible de changer les draps toutes les nuits. Cela lui était bien égal, d'ailleurs : il couchait dans son ordure. Un autre se vidait par la fenêtre, et il y a ce cri du cœur d'un troisième déclarant à une demoiselle de la ville : « Comment ! vous n'avez jamais vu votre père ivre? Ce n'est pas possible ! — Je regretterais enfin de ne pas présenter le vicaire allemand — un prêtre — qui se sert du seau hygiénique pour faire le punch du réveillon, et l'abbé Upenkampf, des ambulances, qui donne un festin pour sa croix de fer et où l'on fait tellement « le bombe » qu'au matin les femmes de service trouvent des excréments et du dégobillage jusque dans les plats et les assiettes. — Naturellement ces Messieurs ont amené des Dames allemandes — et quelles ! — qu'ils installent partout. Certains aussi jettent leur dévolu sur une bourgeoise de la ville et l'abordent avec délicatesse : « Veux-tu faire l'amour avec moi ? » — Mais il y en a qui ont des goûts plus raffinés, et qui poursuivent les lycéens au sortir des classes. On cite même un jeune comte de Molkte qui s'en prit à une fillette de onze ans, et lorsque la Kommandantur finit par s'émouvoir, le comte répondit simplement « qu'il n'y pouvait rien, qu'il avait la maladie de la petite fille » ! — D'autres détails sont encore donnés sur l'occupation, sur les prisonniers, — auxquels les Allemands volaient leurs chaussures ; sur les perquisitions et réquisitions, — les réquisitions de vin dans toutes les caves de la ville. Mais on prenait aussi les montres, les métaux, et jusqu'aux comptoirs des marchands de vin, les cuivres et en même temps les matelas. Inutilement, du reste, l'ennemi essaya de remettre la population au travail et il abusa bientôt des déportations de civils qu'il employa aux plus dures besognes sur le front. On en convoqua pour signer un « engagement de travail volontaire » et qui furent déportés sur leur refus, — envoyés dans le Nord, les Ardennes, et condamnés à des besognes de terrassiers. Certains qui purent s'enfuir, — des « rescapés », — ont raconté les souffrances qu'ils endurèrent, et c'est encore un des chapitres édifiants qui prendra place dans l'histoire de l'occupation allemande. Aux vexations et persécutions il faut ajouter des exécutions capitales, — qui avaient lieu pour rien, pour le plaisir, pour terroriser la population et simplement faire le mal. Ce fut le cas d'un des habitants, dont parle entre autres Mme Henriette Celarié, et qu'on

fusilla pour avoir trouvé « des armes dans une maison voisine de la sienne ». — En même temps, d'ailleurs, les Boches auraient voulu fraterniser et s'étonnaient d'être reçus froidement, alors qu'on accueillait les prisonniers russes avec des démonstrations d'amitié. « Vous, refuser de boire avec moi, criait un des Allemands à la patronne d'une brasserie, et boire avec ces cochons ! — Après la guerre, cette fabrique pour moi. — Et alors, vous, Madame (geste à l'appui) la botte au c... ! » — Mais on peut ajouter que certains poursuivaient également leur petit commerce et cherchaient à placer la camelotte d'avant-guerre, — tandis que les gavroches de la ville se prodiguaient en plaisanteries, toujours aux dépens du Boche, à l'instar de ceux de Belgique. — On eut enfin la visite de l'empereur Guillaume, qui vint parader, — toujours théâtral, — faire des discours. Puis ce fut l'ère du pain KK, dont les charrettes, lorsqu'elles traversaient les rues, dégageaient une âcre odeur de fermentation, mais qui n'était pas dédaigné de tout le monde, car Mme Henriette Celarié parle d'un soldat — allemand, comme de juste — qui en était réduit à l'envoyer aux siens, en paquets de vieilles croûtes. — Il est aussi question des Latour que les envahisseurs déménagèrent, soi-disant pour les garantir, mais avec l'espoir de ne jamais les rendre ; et enfin ce fut l'évacuation. Il fallut partir, quitter la ville devenue intenable, par la neige, le froid, dans des trains pas chauffés, d'une lenteur de tortues, — et gagner la Belgique où les évacués demeurèrent cinq mois. 43.000 personnes avaient dû quitter la ville en dix-huit jours ; le maire et les derniers employés de la municipalité s'éloignèrent de Saint-Quentin le 18 mars.

Le volume de Mme Henriette Celarié donne bien d'autres indications encore. Il ne va pas jusqu'au moment des attaques anglaises et des déprédations dont souffrirent la collégiale et d'ailleurs à peu près toute la ville ; mais c'est une intéressante compilation d'après les témoignages recueillis et dont l'auteur a su tirer un parti heureux. On peut le citer comme un document qui mérite de demeurer et prendre place dans la galerie où figureront les exploits, les absurdités et attentats divers, — pour n'en pas dire davantage, — de la kulture allemande pendant la guerre.

A côté de ces récits on peut donner encore une mention spéciale à **la Guerre des soldats**, de Raymond Lefebre et P. Vaillant-Couturier, qui est un ensemble remarquable d'anecdotes, de scènes d'aventures — souvent d'un ton curieux et d'une observation remarquable. Il y a des épisodes macabres, des pages horrifiantes et montrant toute la hideur de la guerre actuelle, comme l'histoire de tranchées qui ouvre le livre ; des morts à chaque pas ; un conte de Noël où ne passent que des cadavres, et des histoires édifiantes comme celle de la manifestation « par ordre » pour l'entrée de l'Italie

en guerre. Plus loin, c'est l'aspect du village de Perthes dont on a tant parlé dans les communiqués ; des choses à propos des troupes du Midi, qui ont été dénigrées peut-être injustement parfois, — et surtout l'épisode de « l'Offensive » ; des récits dramatiques comme la mort du peintre allemand Kolb, de Munich, etc... Ailleurs on peut noter l'épisode de l'agent de liaison, en Artois, qui s'enlise dans la boue et n'est retrouvé qu'à l'état de cadavre ; à propos de Verdun, l'aspect du champ de bataille où l'on ne voit rien, où chacun guette, — et en premier la Mort ! — et qui semble la solitude. Puis ce sont des conversations de poilus qui montent sur le front, — défilé lugubre des troupes dirigées sur la ligne de feu, parmi la boue, les corps étendus, des charognes de bêtes, des fusées éclairantes, — et les impressions et aventures des brancardiers, réfugiés d'abord dans une cave-abri, et qui se trouvent enfin sous le bombardement. Pour finir, ce sont des scènes de conseils de guerre et de l'hôpital, avec un curieux récit de « la bataille de la Marne vue d'une salle d'opérations ». — L'ouvrage, en somme, a été vécu, agi, observé, et certains de ses épisodes sont d'une vérité criante. Peut-être donne-t-il trop de conversations dans l'argot du métier ; mais c'est un des travers de la période actuelle. Avec les récits de guerre, d'ailleurs, une constatation s'impose, c'est qu'on a réussi à réhabiliter le volume de nouvelles, depuis si longtemps tombé en désuétude. Enfin l'ouvrage, comme on peut le constater, a la curiosité de posséder deux auteurs, et dans nombre de chapitres, familièrement, on tutoie l'auditoire. Mais il n'y a là, sans doute, qu'un procédé littéraire.

Avec une notice biographique et quelques paroles de feu le président Roosevelt comme introduction, le volume de M. Otto H. Kahn, **Le Droit au-dessus de la race**, est un recueil de conférences, de discours, qu'accompagnent une longue lettre écrite à un Allemand et où l'auteur prêche ses concitoyens des Etats-Unis : on a voulu, dit l'avertissement, mettre sous les yeux du public français une traduction des principaux écrits d'Otto H. Kahn, qui est d'origine germanique, mais s'est déclaré nettement du parti contraire. C'est, au résumé, la bonne parole, répandue par l'un d'eux chez les Allemands américains. — La lettre qui figure en tête du volume, — et à laquelle le destinataire se garda bien de répondre, — est un véritable acte d'accusation et qui déplore la violation de la Belgique comme il discute ensuite les droits et devoirs de l'Angleterre. L'Allemagne, peu intelligente, dit-il plus loin, a perdu l'occasion de prendre la tête des nations; et il parle des déplorables changements opérés par le prussianisme dans l'esprit germanique, ce qu'il a constaté *de visu et auditu*. Mais la thèse, nous la connaissons : l'Allemagne s'est laissé corrompre par la Prusse. La vieille Germanie, toujours est-il, n'existe plus. Ambitieuse, elle était sur le point de conquérir le

monde par pénétration pacifique, et « personne ne lui barrait le chemin ». Elle a sombré avec l'ambition et le culte de la puissance. — Plus loin le conférencier discute à propos des tentatives d'omnipotence des nouveaux venus, des Américains de la veille, qui voudraient diriger à leur gré la politique du pays, et discute également l'idée que la guerre actuelle est une « guerre de riches », où auraient poussé les grands brasseurs d'affaires. — Mais c'est une face différente des choses. L'Allemagne depuis longtemps attendait l'occasion, s'efforçait de la faire naître, tant elle se croyait sûre d'arriver au but. Pour nous, le fait n'a pas besoin d'être démontré ; mais le public d'outre-océan est plus long à convaincre, et cela explique pourquoi nous devons savoir gré à M. Otto H. Kahn de sa publication.

Dans la préface, le président Roosevelt déclare que « la conception du nationalisme intensif est une belle chose, et que nous devrions l'admirer sans doute, si, par une sorte de perversion, ce nationalisme ne s'était chargé en même temps de donner l'assaut à tout le genre humain ».

De M. F. de Homem Christo, correspondant des journaux de Lisbonne *O Dia* et *A Situaçao*, il faut indiquer encore un recueil d'articles, le **Cinéma des jours**, dont on aimera la plume alerte, l'allure primesautière, la désinvolture et l'entrain. L'auteur a de l'esprit à revendre et s'en montre prodigue. Il se dépense en récits alertes, souvent gouailleurs, et parle de tout et de tous avec un même agrément. Ce qu'on voit défiler dans la suite des chroniques qu'il a réunies et qui se rapportent à la période de guerre actuelle, ce sont des réflexions sur la science allemande, ses acrobaties et transformations ; la mobilisation civile ; la censure ; les doléances du « nouveau riche » ; la révolution russe ; l'organisation de l'armée américaine, etc... Ailleurs on trouvera des choses sur les avions ; sur Mata-Hari, la danseuse hindoue de Berlin qu'on dut fusiller à Vincennes ; sur la fin de la galanterie française ; sur les divers ingrédients qui entrent dans la composition du pain de guerre, et dont la recherche pourrait fournir un jeu de société... On pourra remarquer encore une dissertation sur les noms chinois, — pour nous si cocasses que les gens paraissent toujours « le faire exprès », — et pour finir j'indiquerai la discussion à propos des mélomanes et des patriotes, où l'on trouve qu'après Mendelssohn, Schumann, Flotow, — Richard Wagner lui-même, né en 1813 — lorsqu'on sait ce que pèse la vertu des Allemandes, — pourrait bien être un des fruits de l'occupation française, après les victoires de Napoléon.

CHARLES MERKI.

§

M. Robert de Flers, si connu par les beaux succès de ses pièces de théâtre, dédie à la mémoire de son collaborateur G.-A. de Caillavet

son nouveau livre **Sur les Chemins de la Guerre**. C'est un choix de spirituelles chroniques parues dans un de nos grands quotidiens. Les 117 premières pages contiennent ce que M. de Flers écrivit de plus intéressant sur la guerre en France en 1914 et 1915. Quoique le but de l'auteur n'ait point été en les écrivant de réunir des matériaux historiques, sur plus d'un point il en apporte. Ses récits de l'assassinat de M. Odent, maire de Senlis, et des traits de dévouement de Mlle Canton-Bacara, sont des pièces du dossier de la sauvagerie allemande et de l'héroïsme des Français et des Françaises. Les 140 dernières pages du volume sont plus importantes : l'auteur était en Roumanie et en Russie en 1915 et en 1916, et ses chroniques reproduisent ce qu'il a vu et pouvait dire des événements tragiques et momentanément décisifs qui se sont accomplis à cette époque dans ces pays. Dans des pages pleines du plus haut intérêt, il nous raconte le Conseil de la Couronne qui, le 27 août, décida l'entrée en guerre de la Roumanie, il nous dépeint la déception des diplomates centraux, quand ils l'apprirent, puis devient une sorte de greffier pour noter les circonstances de la constatation de l'enfouissement d'explosifs et de tubes pleins de bacilles dans le jardin de la légation d'Allemagne, enfin redevient reporter pour raconter la fin de cette malheureuse campagne au cours de laquelle le roi de Roumanie lui fit l'honneur de lui accorder une audience. Le volume se termine par des scènes typiques notées dans la Russie de Kérensky, aurore trompeuse de la plus gigantesque combinaison de vols et d'assassinats que l'histoire ait enregistrée parmi les peuples chrétiens et civilisés.

Le no 1 d'une revue mensuelle intitulée : **Les Archives de la Grande Guerre** a paru le 1er mars. Sa rédaction semble avoir l'heureuse intention d'y faire une place aux travaux français et aux traductions. Relevons dans le numéro de mars : 1° un article du capitaine V. B... sur *le Premier régiment de France : le régiment d'infanterie coloniale marocaine*, récit de ses glorieux et si sanglants exploits ; 2° *La brigade active de Belfort en Haute-Alsace*, en septembre 1914, par le général Rouquerol (déclare qu'au commencement de la guerre « les batteries de campagne n'étaient pas rompues à l'emploi des postes d'observation éloignés des batteries avec lesquelles ils sont en communication par le téléphone ou d'autres moyens. Beaucoup de batteries ne possédaient aucun personnel téléphonique instruit et qu'un matériel tout à fait insuffisant »). 3° *Comment nous avons fait la révolution d'octobre et le traité de Brest-Litowsk*, par L. Trotzky. Dans la partie de ce récit publiée dans ce numéro, le dictateur russe expose l'erreur du parti socialiste révolutionnaire des Mencheviki ou Minimalistes : ils « substituaient aux méthodes de classe des lieux communs sentimentaux et des élucubrations morales ». Ils furent ainsi conduits à s'allier à la « grande

bourgeoisie libérale », à ordonner l'offensive du 18 juin; 4° *La « bataille d'hiver en Champagne* (*16 février-18 mars 1915*), par le prince Oscar de Prusse : reconnaît « la crânerie particulière aux Français » dans cette bataille si malheureuse pour eux. 5° *La vie économique allemande pendant la première année de guerre*, par la direction de la Disconto-Gesellschaft (le « rendement de la vie économique allemande » n'aurait accusé cette année-là que des réductions de peu d'importance).

ÉMILE LALOY.

## *A L'ÉTRANGER*

### Allemagne.

AVANT LA SIGNATURE DES PRÉLIMINAIRES. — Signeront-ils ? A lire leurs journaux, à écouter les déclarations de leurs hommes d'Etat, on pourrait croire que la délégation allemande, en venant à Versailles, n'a eu d'autre but que de faire savoir aux Puissances de l'Entente qu'elle n'acceptera pas les conditions de paix qui lui sont soumises. Il y a certainement une grande part de bluff dans cette attitude, mais il n'en est pas moins intéressant de constater qu'une fois de plus l'Allemagne prend le masque de la victime innocente des machinations ténébreuses tramées par ses ennemis. Au lieu de jouer franc jeu, elle récrimine, et ses récriminations remplissent les colonnes de ses feuilles publiques. C'est à croire qu'elle oublie ce qui s'est passé depuis cinq années et qu'elle ne se rend pas compte qu'elle a de graves torts à réparer. Chaque fois qu'une des clauses du traité a été discutée par la Conférence de Paris ce furent, de l'autre côté du Rhin, les mêmes explosions de colère. Qu'il s'agisse de l'indemnité à payer par l'empire, du régime futur du bassin de la Sarre, de l'occupation des Provinces rhénanes, des réparations et des garanties, l'indignation se maintenait toujours au même diapason. Et celui qui affectait d'être le plus indigné et qui criait le plus fort que l'Allemagne ne signerait pas n'était autre que le premier délégué allemand, le ministre impérial des affaires étrangères de la République allemande.

Le comte de Brockdorff-Rantzau a fait à l'Assemblée nationale de Weimar, le 10 avril, lors de la discussion du budget en première lecture, une déclaration au cours de laquelle il s'est plus à énumérer tout ce que l'Allemagne n'accepterait pas. S'entretenant, plu récemment, avec un rédacteur du *New-York Sun*, le trop fameux Karl Wiegand, lequel s'empressa de communiquer sa conversation au *Vorwaerts* du 16, le ministre soutint péremptoirement que le règlement de la question de la Sarre était « en contradiction avec les principes que le président Wilson a présentés comme bases du traité de paix », et il ajoutait :

Je ne signerai jamais un traité qui contient ces clauses et je sais que, ce faisant, je représenterai l'opinion du gouvernement actuel tout entier. Mais je suis aussi convaincu que, lors même que les délégués seraient disposés à signer, l'Assemblée nationale refuserait de ratifier le traité de paix. Bien entendu, la France a droit à un dédommagement pour ses mines détruites. L'Allemagne est prête et capable de fournir ce dédommagement. Si, au lieu des représentants d'une politique de puissance, des hommes d'affaires expérimentés avaient à régler cette question, ils trouveraient moyen de procurer à la France des produits de remplacement suffisants. Ils amèneraient en même temps, au lieu d'un éloignement durable, un rapprochement entre les deux peuples.

Retenons cette prétention à vouloir chercher dans le traité de paix un élément de collaboration entre l'Allemagne et la France. Nous l'entendrons formuler à plusieurs reprises par les représentants de la République impériale. M. de Brockdorff parle ensuite de la rive gauche du Rhin.

L'idée que les obligations financières ne peuvent être assurées que par des occupations territoriales, dit-il, est une idée *vieillie*, qui est incompatible avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Ce n'est pas sans un certain étonnement que l'on voit le représentant le plus qualifié de l'ancienne diplomatie allemande renier les traditions bismarckiennes, quand il croit pouvoir tirer avantage de ce reniement.

Un autre des cinq délégués allemands, M. Leinert, qui a été substitué au dernier moment à Adolphe Muller, exprime des idées identiques. Au correspondant berlinois de l'*United Press* (28 avril) il a déclaré :

Les principales revendications ont trait à la vallée de la Sarre et aux indemnités : *j'ai abandonné l'espoir d'obtenir un plébiscite pour l'Alsace-Lorraine.* Je suis d'avis de laisser à la France les régions purement françaises, les autres doivent continuer à faire partie de la République allemande. La vallée de la Sarre doit être allemande. Nous devons passer des contrats avec la France, *pour lui donner du charbon, réparant ainsi le dommage causé par la destruction des mines de Lens*, mais nous refusons d'abandonner des territoires. Les Français se rendront compte que nous devons agir ainsi. Il leur est, en effet, impossible de fournir le nombre de mineurs suffisants pour extraire le charbon de nos mines : or, les Allemands ne consentiraient pas à travailler sous la direction des Français...

Le plus sûr et le plus raisonnable est de signer un traité de paix que l'Allemagne soit prête à exécuter de bonne foi. Si les conditions sont trop rigoureuses, elles seront sans aucun doute soumises à un plébisciste. Dans ce cas, et si le peuple allemand rejette les conditions imposées, nous ferons appel aux travailleurs français et anglais et nous leur demanderons si c'est leur volonté que leurs frères d'Allemagne soient écrasés.

Enfin, M. Walter Schucking, professeur de droit public à l'univer-

sité de Marbourg, depuis 1903, dont le rôle sera prédominant dans la délégation, s'est laissé interviewer de plusieurs côtés avant son départ pour Versailles. Il passe pour un des pacifistes les plus notoires de l'Allemagne, et, pendant toute la guerre, il fut étroitement surveillé par la police prussienne. Depuis l'armistice du 11 novembre, on l'a cependant vu évoluer d'une façon assez significative. Il est de ces Allemands qui s'imaginent que, parce qu'ils ont été clairvoyants au moment de l'agression impériale, ils feront pardonner à leur pays les crimes de ses dirigeants et qui entendent passer l'éponge sur les événements de ces quatre dernières années. On l'a vu polémiquer avec violence contre le projet de Société des Nations élaboré à Paris (*Gazette de Francfort* du 28 février 1919). Son jugement dans l'affaire de l'assassinat du capitaine Fryatt a montré clairement qu'il n'a pas cessé de se mouvoir parmi les préjugés de sa race et de sa caste. Enfin la prudence avec laquelle il s'est exprimé au sujet de sa mission fait prévoir que cette « forte tête » de la délégation ne cessera de nous incommoder par ses chicanes.

A un rédacteur de la *Berliner Zeitung am Mittag* (25 avril) il a exprimé sa conviction que ce sont de « véritables négociations » qui auront lieu à Versailles. « Personnellement, a-t-il ajouté, j'ai assez d'optimisme pour espérer que les nouvelles de la presse française relatives au contenu du traité soient inexactes sur les points essentiels et que, dans les prochaines semaines, on arrivera à une proposition acceptable, quoique les délibérations sur tant de problèmes difficiles puissent traîner encore des mois. » Mais, devant un collaborateur du *Temps* (28 avril), la principale préoccupation du professeur Schucking semble avoir été de pouvoir se promener dans Paris. Et, comme M. P. Gentizon lui demandait : « La paix sera donc signée ? » M. Schucking a répondu :

Nous espérons du moins que les conditions ne nous empêcheront pas d'apposer notre signature en bas du traité. Si elles sont telles toutefois que votre presse les a indiquées, tout est alors sans espoir...

On peut rapprocher ces affirmations de trois délégués allemands des propos tenus par un autre personnage de marque, M. Fehrenbach, ancien président du Reichstag, devenu président de l'Assemblée nationale, et qui préside également la commission de la paix de cette Assemblée. Au cours d'une réunion tenue à Fribourg-en-Brisgau, par une société catholique de prévoyance, le 26 avril, M. Fehrenbach a cru pouvoir annoncer la réunion de la commission pour le 4 mai à Berlin. Puis il a ajouté :

Nous n'avons aucun doute sur ce que signifierait, pour l'Allemagne du sud-ouest, le refus de signer le traité. En tout cas, je crois que nous ne

signerons pas une paix qui ne nous rendrait pas nos prisonniers et n'apporterait pas la levée du blocus.

Nous ne signerons pas non plus une paix qui livrerait le bassin de la Sarre aux ennemis et reconnaîtrait Dantzig polonais.

Formidable est notre responsabilité. Le Parlement et le gouvernement la supporteront ensemble, et derrière eux se tiendra le peuple allemand tout entier. Que nos ennemis le sachent et que leurs pays se persuadent que nous ne nous laisserons pas dicter la paix, parce que nous ne sommes pas un peuple d'esclaves.

Ces menaces, ces réticences, ces rechignements, nous en avons trouvé les échos renforcés dans la presse de toutes nuances, au cours des semaines qui viennent de s'écouler. « *Nein !* » s'écrie le *Vorwaerts* du 15 avril, et l'organe officiel du gouvernement place ce *Non* en grosses lettres au-dessus d'un article où on lit cette phrase : « L'Entente est dans l'erreur si elle croit qu'il existe un gouvernement allemand quelconque qui puisse souscrire à de pareilles conditions de paix. » Cela à propos de la Sarre. Le 19, quand le chiffre de l'indemnité fixée provisoirement par les Alliés est connu en Allemagne, le même journal écrit : « On a là-bas des idées sur nos capacités de payement qui sont extrêmement flatteuses pour nous, et l'on est impatient d'apprendre comment les financiers de l'Entente se représentent la levée d'une pareille somme. »

Les coryphées du parti, Ebert, président de la République impériale allemande, Scheidemann, président du ministère, prêtent leur concours à cette campagne d'indignation. Ebert affirme, dans la *Nouvelle Presse libre* de Vienne du 20 avril, que le gouvernement ne reculera devant aucune menace et aucune contrainte.

La force intérieure du peuple allemand ne peut nous être d'aucun secours (contre le bolchévisme), si on la détruit par la violence. Ni le gouvernement actuel, ni aucun autre gouvernement allemand, ne pourrait signer une paix qui serait une contradiction avec les 14 points du président Wilson. C'en serait fait d'un pareil gouvernement et alors tout s'effondrerait.

Scheidemann s'exprime de la même façon dans le *Neuer Tag* et laisse entrevoir le dessein de l'Allemagne d'agiter le spectre du bolchévisme pour se soustraire à ses obligations. L'exploitation des propos variés du président Wilson, à la reproduction desquels la *Gazette de Francfort* a consacré presque tout un numéro, le 20 avril, fournit à ce journal la matière de nombreux articles de fond qui tous tendent à amener le rejet de nos conditions.

L'Allemagne défend à Versailles sa vie et son droit à la vie, écrit la feuille démocratique, le 22. Nous rejetterons ce qui met directement la hache à la racine de notre être ou qui menace notre avenir de peuple libre, lequel désire vivre en communauté pacifique avec les autres nations... Ce qui nous

encourage, nous autres Allemands, à persévérer dans notre attitude, c'est que, en demandant une paix de droit, nous avons conscience que nous ne luttons pas seulement pour nous, mais pour l'humanité tout entière, dont la tranquillité intérieure, dont la guérison ne sont menacées aujourd'hui que par Paris.

Dans le *Berliner Tageblatt* du 23 avril, M. Gothein, ministre du Trésor de l'empire, se demande quelle paix l'Allemagne peut accepter et passe en revue, pour les rejeter les unes après les autres, les conditions de l'Entente. Il propose à la France de renoncer au bassin de la Sarre dont le charbon est inutilisable pour son industrie, et de s'entendre avec l'Allemagne, en vue d'un accord réciproque concernant la livraison des combustibles. Ce qui est exact dans son exposé, c'est que nous continuerons, après la paix, de dépendre économiquement du bassin rhéno-westphalien, dont la houille à coke est indispensable à nos usines, car la Sarre ne saurait nous en fournir en quantités suffisantes. Mais le coke métallurgique que nous demandons et que nous demanderons à l'Allemagne, elle est momentanément incapable de nous le fournir, parce que la région d'Essen est en pleine révolution. Ce fait important, qui, actuellement déjà, a les conséquences les plus graves, oblige à envisager sous un aspect nouveau le problème de la paix. L'Allemagne s'oppose aux occupations territoriale et prétend assumer des engagements qui la libéreraient de sa dette par la fourniture de matières premières. Mais, ces engagements, elle sera incapable de les tenir.

D'après une convention signée à Luxembourg, les mines du bassin de la Ruhr devaient approvisionner de coke nos usines de Lorraine. Cette convention n'a jamais été appliquée régulièrement ; depuis le mois dernier, elle ne l'est pour ainsi dire plus du tout. Les Allemands expliquent ces irrégularités par les grèves. Le 19 avril il y avait dans la région d'Essen près de 250.000 grévistes. Nous avons négligé d'occuper le bassin. La non-exécution des engagements pris par la commission allemande nous y eût autorisés. Nous n'aurions peut-être pas pu assurer immédiatement la reprise régulière de l'exploitation. En tous les cas, les stocks importants de combustible que l'Allemagne prétend ne pas pouvoir transporter, faute de matériel roulant, eussent été à notre disposition. Actuellement, la situation est d'une gravité telle que les industriels de la région avouent leur incapacité à reprendre jamais l'extraction normale de la houille. Parlant des grèves qui se succèdent depuis des semaines en Westphalie, Otto Hue, le chef des mineurs du bassin, écrit qu' « il vaudrait mieux être mort que d'assister à un pareil suicide de la classe ouvrière » (cité par la *Gazette de Francfort* du 15). Ailleurs on parle de « grève à mort », et la *Freiheit*, organe spartacien de Muhlhein-sur-Ruhr, devant le spectacle des désordres, jubile en citant « le mot

profond » de l'anarchiste russe Bakounine : « La joie de la destruction est une joie créatrice. »

Cette « joie créatrice » arrache des larmes aux chefs d'exploitation qui, le 19 avril, ont résumé leurs doléances dans un appel, où sont signalés quelques faits caractéristiques. La société d'exploitation « *Deutscher Kaiser* » a prévenu ses ouvriers que, depuis la révolution jusqu'à la fin du mois de mars, son déficit s'est élevé à 35 ou 36 millions de marks. L'entreprise se trouve aux termes de ses possibilités d'existence. Dans la société par actions de Bochum le processus d'anéantissement est allé si loin que les mines, faute d'entretien, sont à jamais perdues. Le chômage, les exigences exagérées des ouvriers rendent l'exploitation de plus en plus difficile. Les compagnies ont épuisé leur fond de réserves et des banques refusent tout nouveau crédit. Ce tableau lamentable, dont nous avons signalé quelques traits, est complété par le fait que dans toute l'Allemagne le combustible se fait de plus en plus rare. Le nombre des trains est réduit au minimum et la gare de Francfort a été fermée complètement pendant trois jours au trafic des voyageurs. Dans le Wurtemberg, l'administration a eu recours au système de l'arrêt périodique de la circulation pendant 24 heures.

Comment, dans ces conditions, l'Allemagne pourrait-elle prendre un engagement économique quelconque avec les puissances de l'Entente ? Elle nous propose sa collaboration, alors qu'elle est incapable de pourvoir à ses propres besoins. La situation de ses mines est un cas typique. Mais on pourrait choisir d'autres exemples sur tous les domaines de l'activité économique. La marche de la dissolution est lente, parce que l'esprit révolutionnaire qui y préside n'a aucune direction nette. Mais elle n'en atteint pas moins toutes les régions du pays et seule une paix rapide peut encore sauver l'Allemagne de l'anéantissement total.

On s'étonne, dans ces conditions, de voir les représentants de l'Allemagne afficher une telle assurance et persévérer dans une attitude qui a si mal réussi sous l'ancien régime. L'agitation autour des conditions de paix a un caractère factice qui ne répond pas à la situation véritable du pays. Mais soyez certains que les Allemands, après avoir renâclé et fait la grimace pendant quelques semaines, finiront bien par accepter les conséquences des événements dont ils sont seuls à porter la responsabilité.

HENRI ALBERT.

§

## Espagne.

LE TOPIQUE JUDÉOPHILE. — Qu'il soit dur, pour l'Espagne, d'assister, impuissante, à l'écroulement de son rêve de reconquête d'in-

fluence mondiale sur la base fallacieuse d'une victoire de l'Allemagne : c'est ce que, moins que tout autre, nous songerions à nier. Mais enfin, l'Histoire est l'Histoire et... *los sueños, sueños son*. Dans notre dernière note, nous montrions, d'après le propre témoignage d'un grand organe de presse madrilègne, ce qu'il en est en réalité de ce programme d'action ibéro-américaine que quelques chauvins bien intentionnés font miroiter, *tràs los montes*, à la façon d'une panacée merveilleuse apte à fournir à un pays qui agonise, par la faute du régime monarchique, un regain de vitalité féconde, un renouveau d'activité en ces terres conquises au monde par les condottieri de Ferdinand et d'Isabelle, grâce à un génial hasard d'aventureux navigateur italien. Aujourd'hui nous voudrions signaler une autre orientation de cet anodin impérialisme ibérique et consacrer quelques lignes au topique judéophile en Espagne.

On nous rendra cette justice que, si nous sommes amenés, au cours de ces chroniques, à formuler certains jugements qui pourront déplaire à ceux qui furent habitués à des louanges intéressées de la part d'hispanisants timides, notre information, du moins, est toujours puisée aux sources. Depuis qu'en 1902 nous publiâmes sur le *gallarín doblado* du vieux *Poema de Fernán González* la note érudite à laquelle renverra le professeur américain Carroll Marden dans son édition critique de 1904 (1), les divers aspects de la vie en Espagne n'ont pas cessé un instant de nous préoccuper. Sur ce point précis de la question philosémite nous avons, à deux reprises, dans des *Revues* espagnoles, en 1908 et en 1910-1911, apporté une contribution documentaire précieuse, en publiant, dans *Cultura Española*, puis dans la *Revista de Archivos*, deux monuments uniques de la poésie hébraïque en langue castillane : le premier, ces touchants et enflammés *Elogios* composés par des juifs de Hollande en l'honneur de deux martyrs de l'Inquisition : Abraham Núnez Bernal, brûlé à Cordoue, le 3 mai 1655, et Isaac Marcus de Almeyda, brûlé la même année, à Saint-Jacques de Compostelle ; le second, ces *canciones líricas* éditées à Hambourg en 1764 par Jeosuah Habillo et où se trouve le si curieux *Romance* sur la mort d'une reine d'Espagne, que nous signalions, par une note, à M. R. Menéndez Pidal (2). Nous avions, naturellement, dès 1904, lu les travaux du sénateur Pulido sur la question des séphardim et nous croyons bien avoir été le seul, en France, à signaler, dans cette même *Revista de Archivos*, aux judéophiles d'Espagne, l'article de la *Frankfurter Zeitung* du dimanche 1er octobre 1905, où le correspondant à Madrid de la feuille francfortoise, Siegwart M. Nussbaum, se plaignait que l'*Alliance Israé-*

(1) *Poema de Fernán Gonçález* (Baltimore, 1904), p. 201.
(2) Voir *Cultura Española*, novembre 1908, pp. 975-1032, et la *Revista de Archivos* de novembre-décembre 1910, janvier-février, mars-avril et mai-juin 1911.

*lite* contrariât l'action des chauvins d'Espagne en propageant la langue française en Orient avec un zèle admirable.

Ceci posé et pour justifier, aux yeux des lecteurs du *Mercure*, notre empiètement sur ces domaines un peu réservés, nous n'entendons pas, dans les indications qui vont suivre, méconnaître ce que peut avoir de chevaleresque le programme d'un érudit comme M.R. Menéndez Pidal, qui, du point de vue du philologue, amoureux de sa langue nationale, envisage comme un beau geste le retour au giron de la mère patrie des « *Españoles sin patria* », suivi, en cette direction, par la passion archaïque de M. Manrique de Lara et l'appui platonique de quelques éphémères ministres d'Alphonse XIII : les Excellentissimes Seigneurs Arroyo, Multedo et Saavedra. Mais entre ces ambitions de gens de plume ou de bourgeois confortablement installés dans leurs grasses prébendes madrilègnes et l'austère et complexe réalité politique et sociale, quel infranchissable abîme ! Cependant, l'intrépide imagination d'un collaborateur occasionnel de *El Sol* n'hésite pas à le franchir en un trait de plume, et c'est de Bucarest que M. Ramon de Basterra écrit à ce journal une lettre, insérée dans le numéro du 31 mars dernier, d'où nous extrayons le passage suivant :

La guerre a étouffé dans leur germe maints bons désirs, et, finalement, l'heure présente nous stimule (*nos acucia*) à aborder, entre autres, les solutions auxquelles nous prépare, dans le Levant, notre histoire. Et ce, avec d'autant plus d'urgence que la durée de notre langue en certains pays d'Orient finira avec les cheveux blancs des vieillards, puisque les nouvelles générations l'abandonnent. En Bulgarie et en Roumanie, l'espagnol judaïque court un risque de mort....

Et en Turquie? Les promoteurs du mouvement judéophile en Espagne n'avaient, certes, pas compté avec le Sionisme, que la constitution de la Palestine en Etat juif autonome a remis sur pied. Et même si ce résultat imprévu de la grande guerre n'était pas survenu pour réduire à néant leur Utopie, l'on se demande vraiment si l'Espagne pourrait songer sérieusement à se réhabiliter de ses crimes séculaires à l'endroit de la race d'Israël en accueillant, d'un grand geste maternel, les descendants des victimes de son fanatisme catholique. Sans doute, c'est un joli thème littéraire que celui des survivances castillanes sur la bouche de Sémites exilés d'Espagne et entretenant, à Salonique ou ailleurs, le culte du langage de leurs pères. La douce musique zézayante, et vieillotte, de leur parler, cette étrange mixture philologique qui remémore, par ses modulations et son affabilité, plutôt le portugais et l'italien que le rude castillan actuel, est bien faite pour séduire l'érudit. Rehaussée de savoureux archaïsmes, rappelant, parfois, dans certaines locutions, les façons de dire de cet autre espagnol mielleux qui se parle en Améri-

que latine, elle provoque les évocations, où l'Histoire s'unit à la Poésie, et c'est comme un étrange *super flumina Babylonis* qui vous chante dans les méninges, lorsque l'on entend les arrière-petit-fils des trafiquants du Zocodover tolédan vous entretenir avec leurs « *ansina, el mançebo, me place* », comme aux âges du *Romancero*, ou de Juan de Mena.

Mais tout cela n'est que littérature. Pour être véritablement accueillante à ces fils si longtemps répudiés, il faudrait que l'Espagne eût quelque chose à leur offrir qui ne fût pas uniquement la viande creuse de considérations rétrospectives. Et l'Espagne actuelle ne peut même pas alimenter ses habitants. La tristesse des exodes de tant d'infortunés, contraints à aller gagner à l'étranger une existence misérable, est devenue lieu commun d'imprécations journalistiques. Qui a assisté, à La Corogne, à ces exportations pitoyables de chair plébéienne espagnole n'aura pas besoin que nous le renvoyons aux articles de Roberto Blanco Torres et à ses navrantes descriptions. Mais des livres comme ceux de D. Julio Senador, le célèbre notaire de Frómista : *La Canción del Duero* et *La Ciudad Castellana*, risquent de rester inconnus chez nous et ce sont cependant des œuvres comme celles-là qui permettraient au gros public qui lit de se rendre un compte exact — après qu'eussent été également traduits en notre langue les livres de J. Costa et de M. Picavea, toujours modernes quoique déjà anciens de date — de l'effroyable misère, agraire et urbaine, de nos voisins du Sud.

Que l'on veuille bien songer qu'au dire d'un homme politique aussi sérieux et bien informé que D. Baldomero Argente, dix millions d'Espagnols — sur une population globale de 20 millions d'âmes — ne mangent pas de pain et que c'est à l'*Instituto Geográfico y Estadístico* que nous empruntons les abominations officielles suivantes : « En Espagne, il y a 30.000 galériens, 25.000 aveugles, 24.000 assistés dans des hospices. A Barcelone, le chiffre des prostituées est de 35.000 et de 40.000 à Madrid (sur une population d'environ 600.000 âmes !) A la conscription de 1912-13, sur 217.000 conscrits, il y eut 44.000 déserteurs et sur 86.878 recrues, 19.702 furent réformées pour faiblesse générale et 10.643 pour infirmités. La moyenne annuelle de la mortalité est de 650.000 âmes par an. En 10 ans (de 1906 à 1916), il y eut 16.000 suicides. En 1907, le chiffre des émigrants atteignit 137.000 ; en 1908, 159.000 ; en 1909, 162.000 ; en 1910, 191.000 ; en 1911, 175.000 et en 1912, 257.000. Le nombre des lépreux est de 873, répartis sur 342 municipalités, plus 20 à l'hôpital de Séville, 26 à celui de Grenade, 23 à celui de Santiago, 17 à celui de Palma de Majorque, 25 à celui de Barcelone, 6 à celui de Vivero, 7 à celui de Madrid, 23 à celui de Málaga et 44 à celui de Castellón de la Plana : soit l'imposant total de 1.043. » A peu près

comme lorsque le Cid était honoré de l'apparition de saint Lazare !

M. Félix Lorenzo, journaliste qui, naguère, dans *El Imparcial*, puis, depuis sa fondation, dans *El Sol*, a donné d'abondantes preuves de son patriotisme éclairé — particulièrement en ce qui concerne la question des rapports entre l'Espagne monarchiste et le Portugal républicain — écrivait, sur toute cette matière :

Le peuple espagnol est abruti et avili parce qu'il a faim. Et il a faim parce qu'une politique médiévale, issue d'un régime oligarchique de propriété, a rasé les bois, tari ou détourné les cours d'eau, rendu stérile le sol, empêché toutes communications, toute industrie nationale, tout commerce puissant, toute vitalité démocratique, toute dignité civique. Le peuple espagnol n'est pas même un peuple irrité, tourmenté par la faim. C'est un peuple anéanti, anesthésié par l'absence de nourriture. Un seul instinct lui reste : celui de la bête blessée et impuissante. C'est pourquoi il ne fait pas de révolutions. — Il se contente de fuir, d'émigrer. Que signifient les soulèvements de Grenade, Cadix et Séville ? Qu'est-ce que la clameur de trois villes devant le mortel silence de 20.000.000 d'esclaves (1) ?

Et c'est cette Espagne-là sur laquelle, prudemment, se taisent nos *missi dominici* d'un hispanisme pour académiciens, de ces académiciens qui découvrent (v. les *Débats* du vendredi 11 avril dernier) que Mgr Baudrillart eut, en 1886, une « mission officielle » aux Archives de Simancas, de Hénarès (*sic*) et d'Alcala (*sic*) » — qui voudrait ouvrir ses portes aux juifs, descendants de victimes des bûchers inquisitoriaux ? Allons donc ! A qui fera-t-on admettre une telle plaisanterie ? Pas à ces Juifs-là, en tout cas...

CAMILLE PITOLLET.

§

## A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — « Ayons le courage d'être justes », se disent quelques Belges, parmi lesquels le Directeur de la *Tribune Belge*, qui tire, des premières désillusions amenées par les discussions de la Conférence de Paris, une philosophie et surtout un enseignement.

Je suis heureux également que la première désillusion nous soit venue de ce que la Conférence de la Paix a abandonné définitivement l'idée de faire de notre capitale le siège de la future Ligue des Nations, lui préférant Genève qui était déjà le siège de la Croix-Rouge internationale.

Elle eût pu nous venir d'un tout autre côté et, alors que nous n'étions pas préparés, les conséquences pouvaient être plus dangereuses.

J'avoue que cette décision m'attriste comme elle a attristé tous nos compatriotes, car, Bruxelles désignée, c'était, pour la Belgique, une des plus belles occasions de se ranimer complètement, au contact d'un cosmopolitisme qui est, à tout prendre, le meilleur véhicule du progrès. C'était aussi l'espoir de compenser les pertes, d'ordre pécuniaire, subies par notre

(1) *El Sol* du 19 février 1919 : *Porqué hay caciques en España y porqué seguirá habiéndolos.*

population essentiellement travailleuse au cours de quatre années d'inaction forcée.

Mais ce sont là des avantages pratiques et commerciaux qui comptent peu pour des étrangers, fussent-ils les plus sincères de nos amis. Quant aux avantages moraux dont on a parlé, il faut reconnaître qu'ils comptent beaucoup moins encore.

La décision de la Conférence a une portée plus haute qu'il convient de considérer avec sang-froid, si on ne veut pas commettre de lourdes fautes à l'égard des grandes nations qui ont pris la responsabilité de disqualifier Bruxelles au profit de Genève.

La plupart de mes confrères ont écrit, depuis samedi, des articles où la déception n'était pas loin de céder la place à la colère, et c'est pour cela que je demande que nous ayons assez de raison pour être calmes et voir les choses telles qu'elles sont, que nous ayons assez de courage pour être justes.

Je mentirais, si j'affirmais aujourd'hui que nous nous attendions à la tournure exacte prise par les incidents qui ont précédé la décision de la Conférence : tout de même nous n'étions pas sans appréhension, depuis que notre pays, encore en état de siège, a permis à quelques jeunes turbulents de chez nous de faire échec aux principes mêmes du Président Wilson.

On nous accusait, ces jours derniers, d'émarger au budget de la Hollande, parce que nous avons senti que les menées annexionnistes de quelques-uns allaient compromettre notre cause auprès de nos grands alliés qui veulent la paix du monde. Dites-moi donc maintenant de quel côté était le vrai patriotisme, le vrai nationalisme, ici nous avons conscience d'avoir fait notre devoir, il n'est peut-être pas trop tard pour que ceux qui se sont trompés fassent le leur.

Je me refuse, en effet, à voir dans la décision de la Conférence un refroidissement de la grande sympathie que tous les peuples éprouvent sincèrement pour notre pays et pour nos compatriotes. J'y vois, au contraire, une leçon qui nous est donnée par nos aînés et qu'il serait inconvenant de ne pas accepter, en avouant que nous l'avons méritée.

Les événements sont-ils donc tellement éloignés qu'on ne puisse se rappeler que l'Amérique est entrée dans le conflit, tout comme l'Angleterre et l'Italie, pour défendre le droit des petits peuples, sauver la justice et l'honneur ? Qu'il y ait eu aussi d'autres raisons, je veux en convenir, mais ce ne sont pas les principales.

En prenant les armes, ces grands et puissants alliés qui nous ont sauvés, et sans le concours desquels nous ne serions plus rien à cette heure, ont voulu abattre définitivement le militarisme allemand, fanatique et vaniteux, qui constituait un danger indéniable pour l'Europe entière et qui, même vaincu, restait le levier le plus puissant des menaces pour la paix du monde futur.

On ne peut nier que ce but a été atteint et que les armées alliées, victorieuses, ont puissamment contribué à la chute du dernier empereur de la race des conquérants, avec toute sa lignée. L'Empire est devenu une république et, alors même que toute la transformation qui s'est opérée au cours de ces cinq mois d'armistice serait du domaine de la comédie, on peut être à présent certain de ce que les metteurs en scène ont pris leur

rôle au sérieux et que la famille des Hohenzollern est irrémédiablement déchue.

Que pouvaient faire nos grands alliés qui ont triomphé et ont atteint, sinon dépassé l'objectif qu'ils s'étaient assigné ? Ayant pris les armes pour avoir la paix dans le monde, ne devaient-ils pas la maintenir à tout prix ?

Comment s'étonner alors de ce que nos menées annexionnistes les ont indisposés ?

Peut-être allez-vous me rétorquer que la Société des Nations est une utopie, mais comment voulez-vous espérer convaincre les Grands qui l'ont conçue en même temps que leur plan de guerre, puisque celui-ci leur a si bien réussi ?

Ce n'est pas à nous, qui avons eu besoin de leur concours pour vivre, de vouloir maintenant leur fixer des directives. Nous serions ridicules et nous ne pourrions qu'y perdre.

Le jour où j'ai appris que la Belgique renonçait à la neutralité, j'ai eu peur. J'ai pensé, en effet, que cette neutralité, que l'on dit sans avantages, nous a valu le puissant appui de tous ceux qui forment en ce moment l'Entente; j'ai pensé aussi que l'Allemagne, ayant déchiré le pacte qui nous garantissait la quiétude, avait été rapidement et, combien heureusement, remplacée par les Etats-Unis et l'Italie.

Pourquoi, oui, pourquoi voulons-nous à tout prix être des belligérants ? Réfléchissons et prenons garde.

Que la leçon d'hier nous serve à fixer notre attitude de demain. L'avenir de notre petit pays est en jeu.

LA PRESSE ENNEMIE. — L'historien futur pourra écrire, après avoir compulsé la collection de la *Neue Freie Presse*, qu'en 1919

« Dame Austria criait famine
« Chez dame Entente sa voisine. »

Ecoutons ses plaintes :

Le malheur nous ronge. Le peuple a faim et la politique du ravitaillement, qui s'est montrée impuissante pendant toute la guerre, échoue également dans notre détresse actuelle. Le cinquième hiver a été le plus dur de tous. Le poêle est froid dans la chambre ; le fourneau de cuisine ne peut pas être utilisé faute de charbon. La graisse, la farine, la viande manquent, les fruits ont disparu, les œufs sont une rareté. L'Autriche allemande souffre d'une sous-alimentation qui épuise peu à peu toutes les classes de la population, elle s'use comme une chandelle qui s'éteint.

Les céréales existent à foison de l'autre côté des mers. Si l'Entente le voulait, tous les hommes pourraient avoir ce qui est indispensable à l'entretien de la vie. Mais elle refuse la nourriture aux affamés, la force aux épuisés et jamais la parabole du bon Samaritain qui panse les plaies ne fut écrite pour elle. Ce que l'Entente envoie en Autriche allemande est tout juste suffisant pour prévenir la mort par inanition.

Quand nous demandons davantage, l'Entente tend la main et veut des moyens de paiement que nous n'avons pas. Des millions d'hommes et de femmes devront-ils mourir de faim dans un pays tout secoué de troubles intérieurs, menacé d'une révolution sociale, doit-on laisser monter parmi

nous un tel désespoir qu'il renversera l'ordre social, tout simplement parce que notre argent n'a plus une puissance d'achat suffisante et que nous ne pouvons rien offrir d'autre que notre foi dans le travail de l'avenir qui surmontera cette crise ?

Si notre argent est aussi déprécié, c'est la faute de l'Entente qui a soutenu les Tchèques dans leur désir d'échapper aux charges de guerre, désir qui a motivé toute leur politique financière.

La Conférence de Paris n'a d'ailleurs rien produit de bon, sur aucun point de la terre. Qu'a-t-elle fait gagner à l'humanité ? A quel pays a-t-elle donné un peu de vrai bonheur ? Où a-t-elle fortifié l'ordre ? Relevé les esprits et préparé le travail politique ? Craintifs, les peuples écoutent ces longs discours derrière lesquels se dissimule mal l'âpre cupidité des divers gouvernements. L'espoir qu'on avait de voir naître sur les bords de la Seine quelque chose de grand qui, par delà la colère et sa vengeance, ouvrirait aux générations une nouvelle voie, s'est maintenant évanoui.

LA PRESSE NEUTRE. — Après le Pape, la *Gazette de Lausanne* prend la défense de l'Eglise orthodoxe, une des premières victimes de la dictature du prolétariat russe. D'autres ont préféré prendre la défense des capitaux occidentaux, c'est un peu moins noble.

C'est à l'Eglise orthodoxe russe qu'est échue la part pénible d'entrer la première en lutte avec le bolchevisme et de subir les conséquences provoquées par l'influence de cette doctrine effrénée qui encourage les tendances vicieuses de l'homme.

Le poids de cette lutte est d'autant plus lourd que dans le monde chrétien il n'existe pas le sentiment de l'unité, ce lien nécessaire et indispensable entre toutes les églises ou croyances chrétiennes, quelque nom qu'elles portent, que ce soit catholicisme, protestantisme ou orthodoxie.

Le silence des Eglises chrétiennes à propos du martyre de l'Eglise orthodoxe russe est incompréhensible. Leur indifférence envers les procédés violents subis par cette Eglise de ses persécuteurs qui règnent aujourd'hui en Russie à l'aide de la terreur rouge est vraiment inexplicable. Il semble que « les pierres parleraient » à l'ouïe de ces souffrances, et que tout le monde chrétien devrait s'adresser dans une commune prière au Tout-Puissant pour que par Son aide le pouvoir du Mal soit arrêté, et aux chefs de tous les Etats pour qu'au nom du Droit ils s'unissent dans la lutte contre les bourreaux des chrétiens de Russie.

Au moins semblerait-il que l'Eglise chrétienne de toutes les contrées devrait exprimer sévèrement son jugement inexorable sur le bolchévisme — cet ennemi de Christ et de son enseignement, — qui tue dans l'homme la vie éternelle et qui lui enlève les jouissances réelles de la vie éternelle.

Mais cela n'est pas.

Et c'est pourquoi l'Eglise orthodoxe russe, dont le martyre a atteint des proportions extraordinaires, se trouve isolée dans son combat avec le bolchévisme.

Ce fait est non seulement étrange, mais encore triste et surtout dangereux pour l'avenir du christianisme.

Il est regrettable, car il prouve l'affaiblissement de la force essentielle du christianisme, de l'amour chrétien.

Il est dangereux pour le christianisme en entier, car lorsqu'un des membres de la famille chrétienne succombe en défendant les principes de Christ, le reste de cette famille s'en ressentira et aura moins de forces à opposer dans le combat contre le Mal.

Ni les divergences nationales ou rituelles, ni même les divergences dogmatiques des adeptes du Christ ne peuvent justifier le silence et l'indifférence de l'Occident et en général de toutes les Eglises chrétiennes envers la situation de la majeure partie du christianisme d'Orient.

Les principes fondamentaux des disciples du Christ sont les mêmes ; Christ est le même dans toutes les Eglises chrétiennes. Les préceptes de morale anti-chrétienne sont également inacceptables dans n'importe quelle croyance chrétienne. La mort de la morale chrétienne serait la fin du catholicisme et du protestantisme aussi bien que de l'orthodoxie.

Et par quoi l'Europe est-elle garantie contre l'invasion de ce poison qui se nomme le bolchevisme russe ? Les passions et les désirs vicieux de la nature humaine où trouve sa base le bolchevisme sont les mêmes chez tous les peuples. C'est pourquoi il est difficile d'admettre que la contagion sera évitée par l'isolement politique de la Russie.

Pour prévenir ce péril qui bouleverse la vie des nations, il faudrait une influence directe sur la conscience humaine, — influence salutaire qui éloignerait les hommes des idées bolchévistes. Cette tâche, nous semble-t-il, est le devoir des Eglises chrétiennes et de leurs représentants. L'amour fraternel en Jésus-Christ et la sage prévoyance ordonnent à toutes les Eglises de venir en aide par la parole et l'action à l'Orient russe qui s'épuise dans la lutte contre l'ennemi le plus féroce du Christ.

Il est vrai que suivant les paroles de Christ « les portes de l'enfer ne vaincront point Son Eglise » (Mat. XVI, 18), mais il est vrai, aussi, que le véritable christianisme ne peut rester inerte en voyant l'action « des forces de l'enfer », le véritable christianisme est reconnu par sa lutte avec le Mal, le véritable christianisme vit par l'amour dévoué et parfait des uns envers les autres.

« Et l'on comprendra », disait Christ, « que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ». (Jean, XIII, 35.)

C'est dans cet amour que nous nous tournons vers tous nos frères chrétiens :

« Secourez vos frères martyrs de Russie, répondez aux souffrances de l'Eglise chrétienne russe par votre parole, répondez-lui par votre action, répondez par votre amour, et Dieu, le Dieu d'amour, nous sauvera tous. »

PAUL MORISSE.

## *VARIÉTÉS*

**Sur un mode d'embaumement mercuriel à l'époque médiévale.** — Le Musée départemental d'antiquités, à Rouen, possède depuis plus de cinquante ans un coffret en cristal, dans lequel sont exposées une mèche de cheveux et une certaine quantité d'onguent solide, noirâtre et parsemé de nombreux globules

d'aspect métallique. L'inscription suivante renseigne le visiteur lorsque, d'aventure, un visiteur s'arrête devant le coffret :

*Cheveux et pâte d'embaumement du duc de Bedfort,*
*Régent de France pour Henri VI; mort à Rouen en 1435 ;*
*recueillis dans son tombeau à la cathédrale de Rouen en 1866.*

Jean de Lancastre, duc de Bedfort, troisième fils de Henri IV, frère de Henri V, oncle de Henri VI, rois d'Angleterre, fut chanoine de l'Eglise métropolitaine de Rouen. A ce titre, il fit partie du tribunal ecclésiastique qui jugea Jeanne d'Arc. Pour imiter le geste chevaleresque de nos amis d'Angleterre qui ont débaptisé « Trafalgar-Square », il conviendrait peut-être de transférer de Rouen dans la nécropole de Westminster-Abbey la dépouille de cet illustre Plantagenet. Mais ce n'est là qu'une question soulevée subsidiairement par M. George-A. Le Roy, directeur du Laboratoire municipal de Rouen. La question principale, c'est l'examen chimique de la pâte d'embaumement et les conclusions des recherches entreprises à ce sujet.

Déjà, en 1866, une analyse sommaire avait été pratiquée sur cette matière par M. J. Girardin, mais les résultats en avaient été peu probants. Une note communiquée récemment à l'Académie des Sciences par M. George-A. Le Roy est au contraire fort démonstrative pour la connaissance de l'art des embaumements au Moyen-âge. Elle porte ce titre bien fait pour piquer la curiosité des archéologues : *Sur un mode d'embaumement mercuriel à l'époque médiévale* (1).

Les globules qui parsèment la pâte noirâtre exposée dans le coffret de cristal ne sont autre chose que des globules de mercure métallique : c'est le mercure « qui a entravé la décomposition complète du cadavre pendant un demi-millénaire, bien que le cercueil, partiellement effondré, fût, depuis le XVIII[e] siècle, enfoui dans la terre ».

L'embaumement du duc de Bedfort présenterait, ajoute M. George-A. Le Roy, un curieux procédé de conservation des cadavres par l'emploi du mercure métallique, sous la forme d'onguent balsamo-mercuriel employé au XV[e] siècle et depuis insoupçonné des auteurs qui ont traité l'histoire des embaumements. Un tel emploi, en cette circonstance historique, du mercure sous sa forme métallique et noble, paraît d'autant plus vraisemblable que les iatrochimistes embaumeurs, appliquant à un aussi considérable personnage toutes les ressources de leur art, auront trouvé là un tour de main approprié pour pouvoir manier cette substance mobile et fugace qu'est le vif-argent aux fins d'en enduire, oindre et imprégner le cadavre sans longues macérations pendant le court laps de temps entre le décès et les funérailles (14-30 septembre 1435).

(1) Gauthier-Villars, imprimeur-libraire des comptes rendus de l'Académie des Sciences, 55, Quai des Grands-Augustins.

Cette opinion est également celle de M. Kohn-Abrest, le savant directeur du Laboratoire de toxicologie de Paris, qui a suivi avec beaucoup d'intérêt, les recherches de M. George-A. Le Roy et qui nous a dit à ce propos :

« La communication de M. Le Roy est précieuse en ce qu'elle confirme, une fois de plus, la puissance antiseptique du mercure à l'état métallique, sous une forme que nous pouvons appeler colloïdale ; cette puissance est évidemment supérieure encore à celle des sels mercuriels. Retenons que M. Le Roy a trouvé des gouttelettes de mercure et non pas un composé mercuriel comme le sublimé. L'onguent qu'il décrit n'est pas sans analogie avec l'onguent mercuriel, le simple onguent napolitain. Avec cet onguent on a dû frotter les cadavres, car les anciens ont toujours été très partisans des onguents dans les pratiques de l'embaumement. En somme, la thérapeutique moderne n'a fait qu'utiliser à nouveau une découverte ancienne lorsqu'elle a largement employé — sous forme de préparations contenues dans des ampoules spéciales — des métaux colloïdaux. La puissance de ces préparations représente *l'optimum* de ce dont nous disposons à l'heure actuelle comme valeurs antiseptiques. »

Conclusion à l'usage des profanes.

Il résulte de tout ceci que le mercure et les sels de mercure sont, à des degrés différents, d'incomparables agents de conservation et que, pour embaumer le duc de Bedfort, régent de France et connétable d'Angleterre, les praticiens de son temps se sont servis d'un procédé hydrargique, tout comme aujourd'hui les commerçants qui retardent la putréfaction des canards à la rouennaise par des injections de bichlorure de mercure.

LÉON DEFFOUX.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Histoire

Alphonse Aulard : *La Révolution française et le régime féodal* ; Alcan. 3 50

Albert Pingaud : *Les Hommes d'Etat de la République italienne, 1802-1805* ; Champion. 8 50

*Souvenirs militaires d'Octave Levavasseur*, aide de camp du Maréchal Ney, 1802-1815, publiés par le Commandant Beslay ; Plon. 4 50

### Littérature

J.-F.H. Adnesse : *Casanova après ses Mémoires* ; Mounastre-Picamilh, Bordeaux. » »

Marcelle Berri : *Le Velours rouge*; les Tablettes. » »

Hugues Lapaire : *Le Bestiaire berrichon*. Dessins de Benjamin Rabier ; Cahiers du Centre. 1 50

Robert Morche : *Les Extases*. Avec 10 dessins d'Henri Muller ; Revue des Indépendants. 3 »

Maurice des Ombiaux : *Les premiers romanciers nationaux de Belgique* ; Renaissance du Livre. 2 50

## Musique

Gabriel Fabre : *Ave Maria ;* Rabut, Lyon. 2 »

## Ouvrages sur la guerre actuelle

Général Berthaut : *De la Marne à la mer du Nord, vue d'ensemble sur les opérations militaires, 1914-1918 ;* Van Oest. 3 »

Général Berthaut ; *L'Erreur de 1914.* Avec une préface de M. Joseph Reinach ; Van Oest. 3 50

Henri Charriaut et Raoul Hacault : *La liquidation financière de la guerre ;* Alcan. 2 »

Clément-Janin : *Les estampes, images et affiches de la guerre.* Avec 6 pl. h. t. et 44 reprod. ; Gazette des Beaux-Arts. 12 »

Lucien Corpechot : *Lettres sur la jeune Italie ;* Berger-Levrault. 0 90

Auguste Marguillier : *La destruction des monuments sur le front occidental.* Réponse aux plaidoyers allemands. Avec 49 phototypies h. t. ; Van Oest. 5 »

*Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau ;* Payot. 10 »

Capit. Joachim Merlant : *Souvenirs des premiers temps de guerre ;* Berger-Levrault. 0 90

Philippe Stéphani : *Sedan sous la domination allemande, 1914-1918 ;* Grasset. 3 50

Benjamin Vallotton : *Et la Suisse ?* Berger-Levrault. 0 90

Achille Viallate : *Les Etats-Unis d'Amérique et le conflit européen.* I : *4 août 1914-6 avril 1917 ;* Alcan. 3 50

## Philosophie

Capit. Stéfan Christesco : *L'énergie créatrice et la pensée humaine ;* Paris, 7, rue Victorien-Sardou. 5 »

L. Mirman : *Certitudes ;* Berger-Levrault. 4 »

## Poésie

Lucien Cornil : *Feuillets retrouvés* suivis de *Permissions.* Vignettes de Maurice Boutterin ; Crès. 2 »

Ant. Dufournet : *Les souvenirs ;* Actualités littéraires. 2 »

Marcel Paquot : *La joie d'aimer ;* les Cahiers, Front belge. » »

Charles Patris : *Fleurons gothiques ;* Figuière. 3 50

Jules Romains : *Europe ;* Nouv. Revue française. 4 »

Edmond Rostand : *Le Vol de la Marseillaise ;* Fasquelle. 3 50

Gustave Rouger : *L'Esclave aux bêtes ;* Emile-Paul. 4 50

Jean Royère : *Par la lumière peints ;* Crès. 3 »

## Politique

A. Chaboseau : *Serbes, Croates et Slovènes ;* Bossard. 1 80

A. Lugan : *Les Problèmes internationaux et le congrès de la paix ;* Bossard. 3 90

*Que faire de l'Est européen ?* par l'auteur des *Dangers mortels de la révolution russe ;* Payot. 6 »

## Publications d'Art

*Quelques bois de Ludovic Rodo avec une glose sur la gravure sur bois par Ker-Frank-Houx ;* Crès. 8 »

## Questions coloniales

Ernest Lémonon : *La Politique coloniale de l'Italie ;* Alcan. 2 »

## Roman

Henri Ardel : *Le rêve de Suzy ;* Plon. 4 50

Pierre Benoit : *L'Atlantide ;* Albin Michel. 4 50

Grazia Deledda : *Des roseaux sous le vent,* trad. de l'italien par Marc Hélys ; Grasset. 3 50

José Germain : *L'amour aux étapes ;* Renaissance du Livre. 3 50

Ian Hay : *Les premiers cent mille.* Trad. de G. Richet et E. Herzog ; Nelson. 2 50

Pierre Louys : *Contes choisis ;* Crès (Les Maîtres du Livre). 12 »

Juliette Martineau : *Théodora de Byzance ;* Renaissance du Livre. 3 »

A.-E.-W. Mason : *L'Eau vive ;* Nelson. 2 50

Guy de Pourtalès : *Marins d'eau douce*, Ornements de Carlègle ; Soc. littéraire de France. 3 50

Henri de Régnier : *Le bon plaisir*. Avec un frontispice gravé sur bois par Daragnès, Crès (Les Maîtres du Livre). 14 »

Pierre Rehm : *La famille Tuyau de Poêle* ; Renaissance du Livre. 3 50

Daniel Riche : *L'âge du fard*. Illust. de Ch. Michel ; Renaissance du Livre. 1 »

*Un Doigt de la lune*, conte d'amour indou, mis en anglais d'après un manuscrit sanscrit par F.-W. Bain, traduit de l'anglais par Suzanne Karpelès ; Grasset. 3 50

Paul Wenz : *Le Pays de leurs pères* ; Calmann-Lévy. 3 50

Léon Werth : *Clavel soldat* ; Albin Michel. 4 50

### Sciences

Ch. Julliot : *L'éducation de la mémoire* ; Flammarion. 3 50

### Sociologie

Edmond Buron : *Donnez des terres aux soldats* ; Bossard. 3 »

Albert Devèze : *Aujourd'hui, étude pour l'après-guerre économique* ; Berger-Levrault. 4 »

Vte de Roquette-Buisson et Marcel A. Hérubel : *La Terre restauratrice* ; Payot. 4 50

V.-G. Simkhovitch : *Marxisme contre socialisme*. Trad. de Roger Picard ; Payot. 4 50

### Théâtre

Casimir Delavigne : *Louis XI*, tragédie en cinq actes, en vers (Les Classiques de l'Odéon) ; Renaissance du Livre. 2 »

Iwan Gilkin : *Le roi Cophétua*, drame ; Cahiers indépendants, Bruxelles. 4 »

### Voyages

Henry Bordeaux : *Sur le Rhin* ; Plon. 4 50

A.-D. Rebreyend : *Les Amours marocaines* ; Maison franç. art et édition. 2 50

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

La bibliothèque du Roi à Versailles. — Les « traits éternels de l'Allemagne » d'après Peire Vidal, troubadour. — Coup d'œil rétrospectif sur les créations militaires de la 1re République. — Prophétie de Lermontoff sur la révolution russe. — Krylenko. — Un « Tombeau de Verhaeren ». — Une découverte beethovenienne. — Le monument de Beethoven. — A propos de « Choses de Colmar ». — Un grand poète de l'Unité Yougoslave. — Une réponse de M. Henri Mazel à M. Jean Longuet. — Concours musical.

**La bibliothèque du Roi à Versailles.** — Quand l'on visite la belle salle aux boiseries sévères et somptueuses qui fut la bibliothèque du roi Louis XVI, — première œuvre décorative importante que le souverain commanda dans son château royal dès son avènement en 1774, et que réalisa si parfaitement l'atelier des excellents sculpteurs sur bois et doreurs sous la direction supérieure du grand architecte Gabriel, — l'on songe aux livres disparus que contenaient les armoires aux moulures dorées. Quels étaient-ils ? Quelles reliures se trouvaient sous les yeux du roi ?

Or, la curiosité du simple visiteur amoureux du passé, ou celle plus interrogative des érudits soucieux de l'histoire des bibliothèques de livres anciens, pourrait être satisfaite à condition de retrouver un manuscrit qui doit exister encore.

En effet, vers 1859, la docte librairie Teschener, établie proche du Lou-

vre, et dont le nom est resté cher aux bibliophiles, mettait en vente un manuscrit in-folio relié de maroquin rouge, frappé sur les plats des armes royales, qui, sous le titre « *Catalogue des livres du cabinet du Roi à Versailles*, 1775 », contenait l'inventaire complet de tous les volumes placés dans la pièce neuve, avec leur référence, tablette par tablette et rayon par rayon. L'on saurait ainsi l'emplacement même des volumes, car la disposition des armoires est encore intacte.

Mais qu'est devenu le précieux livre ? Un érudit l'avait jadis manié, étudié : c'était Le Roux de Lincy, qui lui avait consacré un petit article, trop court à notre gré, dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* de 1859. Depuis le silence s'est fait sur cette curiosité d'amateur.

Qui a recueilli l'in-folio de maroquin rouge feuilleté par le dernier roi de l'ancien régime ? On aimerait à retrouver cette relique et, si son possesseur le permettait, nul doute que la « Société des Amis de Versailles » n'aurait joie à l'acquérir pour le faire remettre en belle place dans le Cabinet du Roi.

§

**Les « traits éternels de l'Allemagne », d'après Peire Vidal, troubadour.** — Décidément les témoignages abondent, qui nous montrent nos ennemis toujours semblables à eux-mêmes et nous font voir combien vaine et dangereuse est la distinction que certains s'entêtent à faire entre *le Gouvernement* et *le peuple allemand*.

Après Tacite, après Joinville, après Heine et Nietzsche et tant d'autres que l'on a cités abondamment, voici que les hasards d'une lecture nous font trouver dans l'œuvre d'un de nos plus célèbres troubadours, Peire Vidal, un portrait des « Boches » dans lequel nous n'hésiterons pas une seconde à les reconnaître.

Voici le texte emprunté à l'édition donnée par M. J. Anglade (librairie Champion), « Les Classiques Français du Moyen-Age », p. 116. C'est un passage de la pièce XXXVII, *Bonne aventure donne Dieu aux Pisans*.

Notre traduction suit d'aussi près que possible l'original.

Alamans trob deschauzitz e vilans ;
E quand negus si feing esser cortes,
Ira mortals cozens et enois es ;
E lor parlars sembla lairar de cans ;
Per qu'ieu non vuoill esser seigner de Frisa,
C'auzis tot jor lo glat dels enoios ;
Anz vuoill estar entre ils Lombartz joios,
Pres de midonz, qu'es gaia, blanc'e lisa.

Allemands trouve mal appris et vilains ;
Et quand l'un d'eux veut feindre le courtois,
C'est grand'douleur et très cuisant chagrin ;
Et leur parler semble d'un chien l'aboi ;
Point ne voudrais être seigneur de Frise,
Qui entend toujours glapir ces ennuyeux
Mais resterais chez les Lombards joyeux,
Près de ma Dame, gaie, blanche, lisse.

Si nous nous rappelons tout ce qu'au Moyen Age signifiait l'*adjectif* « *vilain* », nous verrons combien ce raccourci résume les « qualités » de *notre* Boche d'aujourd'hui. Le *vilain*, ce « n'est pas seulement le *roturier* opposé au *noble :* c'est l'être fourbe, lâche, cruel, ne connaissant

que le *droit du poing* et confondant la justice avec la force. *Vilain*, Ganelon dans la *Chanson de Roland*; *vilain*, Pinabel dans *l'Orlando Furioso*; *vilain*..... le Boche toujours. C'est le contraire du chevalier, défenseur du faible et de l'opprimé, qui ne doit point mentir, ni frapper un vaincu, un ennemi désarmé et *récréant* (demandant grâce). Le noble peut être *vilain*, dans ce sens ; le dicton le dit, que rappelait Barrès dans son admirable conférence à Cambridge : « *Nul n'est vilain s'il ne fait vilenie.* »

Nous n'insisterons point sur les autres *traits éternels de l'Allemand*, si bien esquissés par Peire Vidal : la grossièreté, la maladresse et jusqu'au *parler de chien* (lo glat — glapir, le cri d'un chien ou d'un renard). Nous conclurons simplement en Sancho Pança, par cet autre dicton concernant le *vilain* et dont les maîtres de notre destin feront bien de s'inspirer à Versailles :

Poignez vilain, il vous oindra ;
Oignez vilain, il vous poindra.

ÉDOUARD BORIE.

§

**Coup d'œil rétrospectif sur les créations militaires de la 1re République.** — Il fallait huit armées, 3 dans le Nord, 3 dans le Midi, une sur les côtes de la Manche, et une de réserve vers Châlons, qu'il s'agissait d'improviser (1).

Il fallait des écoles ; celles de Mars donnent une idée de la célérité apportée dans leur constitution : le Décret de création serait à citer en entier...

Art. 1. Il sera envoyé dans chaque district six jeunes gens sous le nom d'élèves de l'école de Mars, dans l'âge de *16 à 17 ans 1/2*;

Art. 3. Les agents nationaux choisiront les mieux constitués, les plus robustes, les plus intelligents et qui auront donné des preuves constantes de civisme et de bonne conduite ;

Art. 5. Les élèves viendront à *Paris à pied*, ils recevront l'étape en route, l'un d'eux sera chargé d'une surveillance fraternelle sur ses collègues en route, et sera responsable de leur conduite ;

Art. 7. Les Agents prendront des mesures telles que les élèves soient mis en route *dix jours* après la réception du présent décret ;

Art. 9. Les élèves seront habillés, armés, campés, nourris et entretenus aux frais de la République ;

Art. 10. Ils seront exercés au maniement des armes, aux manœuvres de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie ; ils apprendront aussi les principes de l'art de la guerre, les fortifications de campagne et l'administration militaire ; ils seront formés à la fraternité, à la discipline, à la frugalité, aux bonnes mœurs, à l'amour de la Patrie...

*En un mois*, plus de trois mille jeunes gens furent réunis, leurs instructeurs choisis et le camp organisé. Tous, le général même, couchaient sous la tente. Les différents cours se faisaient dans une baraque pouvant contenir 2.500 auditeurs. Les sujets de cours étaient distribués d'avance aux élèves. Les élèves furent divisés en décuries, centuries et milleries. (Il avait fallu mettre à contribution tous les magasins de Paris, aussi l'ha-

(1) « Dans ces entreprises qui sortent des limites posées par l'usage, les forces de première impulsion approchent plus sûrement le but que le mouvement continuellement retardé par des oscillations d'un régulateur... (GUYTON-MARVEAU.)

billement manquait d'uniformité de couleur.) Sous le contrôle des instructeurs, le commandement de chaque décurie était exercé à tour de rôle et suivant le rang d'âge par tous les élèves de la décurie, qui, avec le titre de décurion, ne remplissaient cette fonction que pendant une décade. Les décurions de la même centurie tiraient au sort entre eux pour le commandement de leur centurie. Les centurions procédaient à leur tour au tirage de celui qui devait commander la millerie. Les fonctions ainsi exercées par les élèves ne leur donnaient aucune prérogative.

Pour les exercices militaires, ceux qui montraient le plus de dispositions sortaient des rangs pour commander les manœuvres que répétaient le soir toutes les centuries réunies.

Pour la cavalerie, dit Guyton-Marveau, il n'eût pas été facile d'exercer à la fois tous les élèves ; on devait craindre cependant de blesser l'égalité par des préférences ; il ne fallait pas non plus renoncer à l'espérance de retirer quelque fruit de cette instruction en faisant un partage qui n'aurait profité à aucun, qui les aurait tous laissés aux premiers pas... Cent élèves d'abord ont été admis aux leçons d'équitation pendant une décade ; les trente qui ont montré le plus d'aptitude ont continué cet exercice et ont formé successivement un noyau destiné à seconder par l'exemple les préceptes des instructions. Les canonniers furent formés d'après la même méthode.

Le nombre des élèves immatriculés a été de 3.293 (archives de la guerre). Dans ce nombre on relève les noms des généraux : Manhès, ancien vice-roi des Calabres ; Berge, ancien commandant de l'École d'artillerie à Metz ; Le Marais, aide de camp de Napoléon ; le peintre Langlois ; le docteur Fauquier ; l'intendant Fromentin de Saint-Charles, etc.

Enfin l'École d'aérostation, créée à Meudon, qui engendrait un deuxième Etablissement, formé le 5 messidor à Aix-la-Chapelle, un troisième, le 3 germinal à Sarrelouis, mérite également une mention. L'aérostat « *l'Entreprenant* », monté par le célèbre physicien Coutelle, fut percé de balles. Il fit par son courage l'admiration des deux armées à la bataille de Fleurus, où il resta huit heures en observation (1). Les chefs de bataillon Coutelle et Condé, chefs des aérostiers, furent envoyés en Orient avec leurs compagnies ; leur bateau fut capturé par les Anglais.

CT. B.

§

**Prophétie de Lermontoff sur la révolution russe.** — Dans les manuscrits posthumes du grand poète russe Michel Lermontoff, on a trouvé une pièce qui fut publiée d'abord à l'étranger en 1861 et environ vingt ans après en Russie avec quelques omissions, dues aux exigences de la censure. Cette pièce, qui est maintenant inclue intégralement dans l'édition académique des œuvres complètes de Lermontoff, contient une frappante prophétie sur la chute de la monarchie russe. Elle date de 1830 et fut composée sous l'impression de la révolution française de juillet et des troubles

(1) « Certainement, ce n'est pas l'aérostat qui nous a fait gagner la bataille, cependant je dois dire qu'il gênait beaucoup les Autrichiens, qui croyaient ne pouvoir faire un pas sans être aperçus, et que, de notre côté, l'armée voyait avec plaisir cette arme inconnue qui lui donnait confiance et gaieté. » (COUTELLE.)

de Pétrograd occasionnés par le choléra. Voici la traduction en prose de ce petit poème :

Il arrivera une année, année sombre pour la Russie, où la couronne des tsars tombera où la foule oubliera son ancien attachement pour eux, où la mort et le sang seront la nourriture de beaucoup ; où la loi foulée aux pieds ne protégera ni l'enfant ni la femme innocente ; où la peste qui naît de cadavres empuantis se répandra parmi les villages désolés et appellera les habitants des chaumières. Alors la famine viendra déchirer ce pauvre pays et l'embrasement du ciel colorera les eaux des fleuves.

Alors paraîtra un homme puissant. Tu le reconnaîtras et tu comprendras pourquoi il tient en sa main le glaive d'acier. Malheur à toi, tu lui paraîtras ridicule en tes larmes et en tes gémissements ! Tout exprimera l'horreur chez lui, son visage assombri et même son front altier.

Pour apprécier la perspicacité du poète, il faut songer à la situation du « tsarisme » à cette époque-là. C'étaient les premières années du règne de Nicolas Ier. Le pouvoir de l'autocrate russe paraissait tout puissant et inébranlable..., même dans le domaine social. Je rappelle que les réformateurs socialistes d'alors, Robert Owen et Victor Considérant, s'adressaient à l'Empereur russe pour le gagner à leurs rêveries et s'en faire un soutien puissant.

D'un autre côté, quelle clairvoyance dans la vision des conséquences que devait avoir la révolution russe ! Elle ne pouvait aboutir qu'à un effondrement complet de l'Etat, cette chute soudaine d'un pouvoir qui dura des siècles chez un peuple sans conscience nationale bien définie, chez un peuple où un abîme profond séparait les classes élevées de la société et les couches inférieures du peuple. C'est dans son action dévastatrice que Lermontoff a nettement saisi la révolution russe.

La seconde moitié du poème vise l'avènement d'un homme puissant, d'un dictateur. Elle est manifestement suggérée par la figure fascinante de Napoléon Ier, qui a inspiré à Lermontoff ce poème superbe sur la translation des cendres de Napoléon en France : *Posliednié novocelié* (Le dernier voyage).

PIERRE STRUVE.

§

**Krylenko.**

Paris, le 7. 4. 19.

Monsieur le Directeur,

Dans votre fascicule du 1er avril, page 576, je trouve, cité parmi les personnages bolchevistes, « Abraham, dit Krylenko ». Il semblerait en résulter que Krylenko serait le pseudonyme du généralissime de l'armée bolchevik, Abraham étant son nom véritable. Or c'est exactement le contraire qui est la vérité. J'ai connu M. Krylenko à Lublin (sa ville natale et la mienne), bien avant qu'il ne commençât sa carrière d'agitateur politique. Il est le fils d'un inspecteur des contributions indirectes (*Aktziznyi revizor*), lequel, bien entendu, comme tous les fonctionnaires dans la Pologne russe, était d'origine russe indubitable.

Le fils qui a fréquenté le gymnase de Lublin et ensuite les facultés de philosophie et de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg a pris, étant entré dans *le parti*, un nom de guerre comme tous ses camarades. Et, sans doute pour dérouter la police, il a choisi le nom juif d'Abraham. A Lublin où il est rentré ensuite, et où il a même séjourné quelque temps

comme professeur, tout le monde connaissait ce surnom. Chez nous, tout le monde savait tout, hormis, bien entendu, la police.

Veuillez agréez, etc...

J. GIÉLZYUSKA,
Infirmière de la Croix-Rouge française (S. B. M.)
Hôpital militaire du Val-de-Grâce.

§

**Un « Tombeau de Verhaeren ».** — Nous avions annoncé, dans nos échos du 1er mars 1917, que M. Maurice Gauchez s'occupait de préparer un recueil d'hommages en vers et en prose à la mémoire d'Emile Verhaeren. Le dossier qu'il avait constitué a été remis à M. André M. de Poncheville, auquel les écrivains et artistes désirant collaborer au *Tombeau de Verhaeren* peuvent encore adresser leurs hommages, prose ou vers, 7, boulevard Mariette, à Boulogne-sur-Mer. C'est l'*Amitié de France et de Flandre* qui, comme il en a été convenu avec Mme Verhaeren, publiera le *Tombeau de Verhaeren*; mais le dossier déjà réuni doit être complété, notamment en recueillant ce qui a pu être écrit en Belgique occupée à la gloire du grand poète.

§

**Une découverte beethovenienne.** — Le *Mercure de France* du 1er avril 1918 a publié une lettre inédite de la vieillesse de Beethoven, que M. Banes a eu l'heureuse chance d'acquérir pour la bibliothèque de l'Opéra, au cours de la guerre. Une découverte d'un autre ordre et d'une autre importance, commencée par le regretté Teodor de Wyzewa et achevée par son collaborateur, M. G. de Saint-Foix, parmi les manuscrits musicaux du British Museum, vient d'ajouter trois numéros importants à l'œuvre de jeunesse de Beethoven. Attribués par les Allemands à Mozart, ils doivent être, sans aucun doute, restitués à celui qui n'était alors que son disciple. Présentés par M. de Saint-Foix à la dernière réunion de la Société française de musicologie, ces trois manuscrits forment : un trio pour piano et cordes (deux morceaux en *ré*), auxquels il manque malheureusement deux pages ; deux petites pièces pour piano à quatre mains, qui datent certainement des années 1785-1790 au plus tard, suivies du début d'une troisième, une marche funèbre, où l'on sent poindre la fameuse marche de la *Symphonie héroïque* ; et un magnifique rondo pour piano à deux mains, de 265 mesures, complet, celui-là. Un quatrième autographe est un menuet, déjà publié par M. Jean Chantavoine, et dont la juxtaposition justifierait, s'il en était besoin, l'attribution des trois ouvrages précédents à Beethoven.

Cette découverte, cette authentification d'œuvres de la jeunesse de Beethoven, faites par un musicographe français, n'ajouteront certainement rien à la gloire de l'auteur des neuf Symphonies : mais, au point de vue historique, elles sont d'une grande importance, car elles montrent combien fut grande et durable l'influence de Mozart sur Beethoven jusque vers l'année 1795.

J. G. P.

§

**Le monument Beethoven.** — Il semble qu'on ne s'en soit guère préoccupé depuis 1914. Les fidèles de José de Charmoy commencent à s'in-

terroger sur le sort qui pourrait être réservé à ce monument. Voici quatre ans que les génies du socle, symbolisant chacun l'une des symphonies, se trouvent exilés au milieu d'un bouquet d'arbres du bois de Vincennes, aux confins des communes de Saint-Mandé et de Fontenay-sous-Bois. Ils demeurent privés de la grande figure dont la présence devait achever de fixer leur signification.

Un tel abandon se comprenait aisément durant la guerre. Mais aujourd'hui ?

Aujourd'hui, un haut fonctionnaire des Beaux-Arts juge, dit-on, que la victoire même ne permet pas à notre pays de s'accommoder d'un monument perpétuant la mémoire d'un musicien né à Bonn voilà près d'un siècle et demi, et le haut fonctionnaire aurait résolu de convertir le comité à cette idée : conserver le socle et ses génies, mais remplacer la figure de Beethoven par un aigle symbolisant la Victoire de la Marne.

C'est une idée comme une autre. Toutefois ne serait-il pas permis de représenter à ce haut fonctionnaire que la responsabilité de Beethoven dans la guerre mondiale n'est pas absolument démontrée ? Ne pourrait-on pas arguer des origines belges de l'auteur de la Neuvième Symphonie ? Et, surtout, ne peut-on se demander si José de Charmoy a laissé des dispositions testamentaires autorisant le Comité Beethoven à modifier, jusqu'à l'anéantir, sa volonté constante à l'égard de ce monument ?

§

A propos de « Choses de Colmar ». — Dans l'intéressant *Echo* que le *Mercure* du 16 janvier a publié sur Colmar il n'a pas été fait mention du séjour qu'y fit Voltaire en 1753 et 1754 et de l'impression que lui causa, alors, l'*autodafé*, par un P. de la Compagnie, en cette même ville, des œuvres de Pierre Bayle et autres parpaillots. Peut-être, cependant, l'auteur se souvenait-il d'un autre *Echo* sur cette matière, paru dans le *Mercure* du 1er janvier 1911, sous le titre, précisément, de : *Voltaire à Colmar*, p. 218-220, et a-t-il jugé opportun de ne point y revenir. On nous pardonnera de ne pas imiter sa discrétion, si ce que nous allons citer a l'avantage d'être signé de M. Maurice Barrès et d'être extrait de la 7e édition — parue dans l'été de 1913 chez Emile Paul — de *Huit jours chez M. Renan*. Cette exquise fantaisie oppose le regard de l'auteur de la *Vie de Jésus*, tel que le surprit M. Charles Laurent, à celui de M. de Voltaire, et, précisément, de M. de Voltaire à Colmar ! Voici le curieux passage, qui remonte à la nouvelle édition de 1904 de la fantaisie en question, époque à laquelle M. Barrès avait lu le petit volume de M. Heid : *Voltaire en Alsace* :

En 1754, Voltaire était à Colmar. Les Jésuites y avaient une maison importante. Le frère de leur Recteur était confesseur de la Dauphine et, par là, avait de l'action sur Louis XV, qui n'aimait pas Voltaire. Le philosophe sentait autour de lui une surveillance qui l'effrayait. Il se décida à une démarche que son secrétaire Collini raconte excellemment.« C'était au mois d'avril. Pâques approchait... Voltaire me demanda un jour si je ferais mes pâques. Je lui répondis que c'était mon intention. — Eh bien ! me dit-il, nous les ferons ensemble. On prépara tout pour la cérémonie. Un capucin vint le visiter. Après les premiers propos, je m'éclipsai et ne revins qu'après avoir appris que le capucin était parti. Le lendemain nous allâmes ensemble à l'église et nous communiâmes l'un à côté de l'autre. J'avoue que je profitai d'une occasion aussi rare pour examiner la contenance de Voltaire pendant un acte aussi important. Dieu me pardonnera cette curiosité et ma distraction. Au moment où il allait être communié, je levai les yeux au ciel comme pour l'implorer et je jetai un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire ; il pré-

sentait sa langue et fixait ses yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre. Je connaissais ces regards-là. En rentrant, il envoya aux capucins douze bouteilles de bon vin et une longe de veau... »

M. Barrès s'écriait : « Voltaire, Renan ! Quelles griffes ces deux animaux de la forte espèce ont sous leurs pattes caressantes ! » Et le *Journal d'Alsace-Lorraine*, de Strasbourg, dans son n° 190, du lundi 14 juillet 1913, de ponctuer : « N'est-ce pas que tout cela est exquis ? » — C. P.

§

**Un grand poète de l'Unité Yougoslave.** — Pendant que l'Italie officielle, avec le sens diplomatique averti qui la distingue, s'efforce de rompre l'unité yougoslave à sa naissance et de garder un royaume au vieux Nicolas de Monténégro, il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de remonter aux sources de cet esprit d'unité, qui s'est emparé des peuples serbo-croato-slovènes, jusqu'alors divisés entre eux par des rivalités de tout ordre, et répartis récemment encore entre quatorze administrations différentes. Cet esprit d'unité a envahi les âmes par le ministère de la littérature et de l'art ; les poètes, véritables voyants des destinées de leur race, s'en sont faits, à la mesure de leur génie, les annonciateurs et les apôtres. Peu à peu, cet esprit est devenu une force politique agissante qui, après avoir imposé au Royaume de Serbie, Piémont yougoslave, les plus effrayants sacrifices, semble devoir dorénavant triompher de tous les obstacles.

Beaucoup de Français s'étonneront peut-être d'apprendre que le prédécesseur du Roi Nicolas, le *vladyka* Pierre II Pétrovitch Niégosch, considéré maintenant comme le plus grand des poètes de la langue serbo-croate, incarna au plus haut degré l'idéal d'union nationale.

Le plus remarquable de ses poèmes, qui est en même temps le chef-d'œuvre de la poésie serbe : *La Guirlande des Montagnes*, récemment traduit en français par Mlle Divna Vékovitch, avec préface d'Henri de Régnier, nous montre, en ce chef à la fois religieux et civil de tribus épiques, un extraordinaire voyant.

*La Guirlande des Montagnes* est toute imprégnée de ce réalisme tragique, qui est l'une des qualités les plus profondes du génie slave. On n'en peut comparer l'inspiration qu'à celle des *Dziady* de Mickiéwicz, quoique le merveilleux n'y ait aucune place.

Ce qui s'y révèle, c'est la communion intime de l'âme du poète avec l'âme de toute sa race : de ses propres douleurs, de ses propres doutes, de sa propre foi, il fait les douleurs, les doutes, la foi de toute une nation aux membres épars. Le drame qui se joue en lui-même, et qui le laisse parfois angoissé, replié sur soi, solitaire en un milieu plein d'étroits préjugés, devient le drame de toute une destinée collective.

*La Guirlande des Montagnes* est une suite de scènes paysannes où se peignent les convulsions de la Tchernagore au XVIIe siècle. Ces convulsions faillirent la précipiter dans l'esclavage, mais l'implacable énergie du *vladyka* Danilo la préserva miraculeusement.

Le grand enseignement du poème est là : c'est par la lutte acharnée, par le sacrifice et par la foi que s'organisent et durent les nations. Et il n'y a pas lieu de prévoir les cadres sociaux de l'Humanité entière, tant que les nations n'auront pas trouvé les leurs, en conformité des lois naturelles qui règlent leur évolution.

D'un style énergique et concentré, riche d'images, mais sans fioritures, l'œuvre capitale de Pétrovitch Niégosch fut âprement discutée depuis l'heure où elle vit le jour, en 1847.

Un éminent philosophe serbe spiritualiste, M. Branislav Pétroniyévitch, auteur d'un livre remarquable : *Principes de métaphysique*, voulut faire du poète un précurseur de Darwin. Il n'est pas douteux que le dynamisme lyrique de Niégosch n'ait quelque chose de prénietzschéen. De là, l'anathème lancé contre lui par M. Douchan Nicolayévitch, qui le dénonce comme barbare et anti-chrétien, à l'encontre du prédicateur Vélimirovitch.

En fait, pour Niégosch, comme pour Milton, Michel-Ange ou Camoens, la vie contient un principe de lutte. De là le caractère éminemment dramatique qu'il donne à son art.

Les générations contemporaines ont fait de son œuvre le symbole de l'énergie nationale. Au-dessus des discussions actuelles plane mystérieusement l'âme de ce poète, et c'est ce que nous avons cru opportun de rappeler.

PH. LEBESGUE.

§

**Une réponse de M. Henri Mazel à M. Jean Longuet.**
Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher Vallette,

Comme vous avez eu raison d'accéder à la demande d'ailleurs un peu insolite de Dumur et d'insérer la lettre de M. Jean Longuet! C'est un savoureux « document humain », comme on disait jadis, dont il aurait été dommage de priver les lecteurs du *Mercure*.

Non seulement, ce Monsieur (c'est l'expression dont il se sert à mon égard, je peux bien la lui retourner) s'irrite et m'injurie, parce que je n'admire pas son livre, ce qui est son droit, mais encore il déclare, il affirme que ce livre, je ne l'ai pas lu, je ne l'ai pas ouvert, je ne l'ai pas eu en mains! Ceci, il n'en a le droit que s'il est somnambule extralucide, et alors je m'en réjouis pour lui, car c'est un bel avenir à la Foire au Pain d'épices, quand celle du Palais Bourbon lui aura fermé ses portes.

En vérité, ma « science sociale » n'est, en effet, que de la petite bière à côté de la « science Jeanlonguétique ».

Votre bien dévoué ami, HENRI MAZEL.

§

**Concours musical.** — Le prix musical de la « Ligue des femmes de professions libérales » consistant dans l'édition d'une sonate pour piano (ou pour piano et un autre instrument) sera décerné à une inconnue française ou alliée, le 15 décembre, par Mmes Nadia Boulanger, Marguerite Labori, Armande de Polignac, MM. Roger Ducasse, D. E. Ingelbrecht, Albert Roussel, Florent Schmitt. Les manuscrits sont reçus jusqu'au 1er novembre, 36, rue Ballu, chez Mlle Nadia Boulanger (*Communiqué*).

§

**Rachat de numéros du « Mercure de France ».** — L'Administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants, savoir :

Au prix de 4 fr. l'un : les Nos 61, 73, 74, 75, 87.
Au prix de 3 fr. l'un : les Nos 144, 182, 196, 197, 202.
Au prix de 2 fr. l'un : les Nos 422, 445.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

# Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

*Rétablissement du Service P.-L.-M. d'excursions dans la Forêt de Fontainebleau.*

La Compagnie P.-L.-M rétabli, à partir du jeudi 17 avril jusqu'au dimanche 2 novembre 1919, le service d'excursions par auto-cars qu'elle avait organisé avant la guerre pour la visite de la Forêt de Fontainebleau.

Ce service en correspondance directe avec les trains de et pour Paris comprend deux circuits quotidiens dont l'un (matinée) comporte une excursion dans la partie Nord de la Forêt et l'autre (après-midi) une excursion dans la partie Sud. Déjeuner à Fontainebleau.

Indépendamment de ces deux circuits il sera mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés, un 3e circuit comprenant les parties Nord et Sud de la Forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner.

Demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, ou aux autres Bureaux de la Compagnie P.-L.-M.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues** par M. Claude, 6, rue Vivienne.*

**MAISON A PARIS** Avenue de l'**OBSERVATOIRE**, n° 1 (6e): Contenance 630 m. Rev. br.). 71.719 fr. **Mise à prix : 1.200.000 fr.** A adj. ch. not. Paris, 27 mai 1919, Me Bossy, not., 9, r. des Pyramides.

**VILLE D'AVRAY** Pté, r. **DE MARNES, 31**, 6.095m. M. à p. 150 000 fr. Adj Ch. Not. 27 mai. S'ad. not. Benoist, Ploix et Théret, 24, boul. Saint-Denis.

**3 HOTELS** à Paris, 1° *av. Henri-Martin*, 84, et r. Adolphe-Yvon, 1 à 5. Cce 863m28; 2° *r. Ad.-Yvon*, 7, Cce 519m05, libres loc. M. à p. 850.000 fr. et 250.000 fr.; 3° *r. Scheffer*, 46, et r. Cortambert, 5. Cce 360 m. 72, libre loc. M. à p. 350.000 fr. Adj. ch. not. 27 mai, Me Ch. Am. Lefèbvre, not., 21, av. Rapp.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 31 mai 1919, à 3 h. **IMMEUBLE** à **NEUILLY-SUR-SEINE** (Seine), r. de Villiers n° 75 *bis*, et r. Nouvelle, n° 1. Contce 181 m. 67 env. Rev. br. 16.185 fr. M. à pr.: 135.000 fr. S'adr. à Mes Barbu et Brillatz, av. à Paris.

VENTE au Palais à Paris, le 31 mai 1919, à 3 h. en 7 lots **MAISONS** de campagne et de rapport et **TERRAINS** à bâtir à **GROSLAY** (*Seine-et-Oise*), r. de Paris, 53, 55, 55*bis* 57 et r. Emile-Aimond. M. à p.: 4.000, 30.000, 15.000, 25.000, 4.000, 7.000 et 25 fr. — S'adr. à Me Berton, avoué, 2, r. de Penthièvre; Me Philippot, not. à Paris, et, sur place, pour visiter.

**MAISON** à Paris, **rue Freycinet, 8 et Léonce, Reynaud, 11**, Cce 351 m. env. R. br. 35.545 fr. M. à p.: 350.000 fr. adj. ch. not. Paris, 27 mai. S'ad. à Mes Ch. Prudhomme et Moisy, 9, r. Grenelle.

Vente au Palais, à Paris, le 31 mai 1919 à 3 h. Maison sise à Paris **84, BOULEVARD MASSÉNA** Contce 99 m. env. **Mise à prix: 22,500 fr.** S'adr. à Me Garnier, avoué, 6, avenue du Coq, et à Me Fromageot et Vallet, avoués.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le 31 mai 1919 à 3 h. **IMMEUBLE** à Paris, **3 à 9, Passage Moret**. Surface 2131 m. 65 Revenu brut : 3293 fr. M. à prix. : 106.550 fr. : **IMMEUBLE** à **Paris** Rue de **CORDELIÈRES, 15, Ruelle des Gobelins, 19, et Passage Moret**. Surf. 3201 m. 50. Rev. brut : 9.790 fr. M. à p. : 100.000 francs. **TERRAIN A PARIS, r. Armand-Carrel, 16** présumé. Surface : 227 m. 38; M. à p. : 10.000 fr. S'adr. à Mes Duplan, 34, rue Pasquier, Bonnin, Roger Giry et Déglise, avoués, et Dufour, notaire, à Paris.

**NEUILLY-SUR-SEINE** **Propriété**, angle rue Ybry, 19, et Garnier. Contce 636 m. Libre. **M. à p. : 70.000 fr.** à adj. ch. note Paris, 27 mai 19, s'ad. à Me Morel d'Arleux, notaire, 5, rue du Renard.

**MAISON** d'angle **DE RAPPORT** à **BOIS-COLOMBES**, m. à pr. 20.000f

**6 MAISONS** et **1 TERRAIN** à bâtir, à **ASNIÈRES** près gares et tramways. M. à pr.: pr les maisons 8 à 12.000 fr.; pr le terrain : 1500 fr. adj. s. 1 ench. 1er juin 1919, étude Me Vavasseur, not. à Colombes.

---

## EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e

---

*En raison des difficultés du moment, accrues encore par la lenteur des communications, le manque provisoire en librairie d'un certain nombre de titres et l'inégalité des majorations de prix, le* MERCVRE DE FRANCE, *qui n'est d'ailleurs pas libraire* détaillant, *prie ses abonnés de ne pas lui demander présentement d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui :* il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.

---

# AVIS

### Rachat de numéros du " Mercure de France "

L'administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants, savoir :

Au prix de 4 fr. l'un : les Nos 69, 73, 74, 76, 87.
Au prix de 3 fr. l'un : les Nos 144, 182, 196, 197, 202.
Au prix de 2 fr. l'un : les Nos 422, 445.

# BULLETIN FINANCIER

## Le nouvel Emprunt de la Ville de Paris

Les conditions du traité de paix furent accueillies par la Bourse de façon favorable, en dépit des clauses financières qui laissent subsister des charges, lourdes sans doute, mais nullement imprévues. Elles auront pour conséquence la nécessité de demander au pays un sérieux effort fiscal, mais feront naître également, sous forme d'émissions, des opérations excessivement fructueuses.

Voici précisément que la Ville de Paris se dispose à contracter un emprunt de 1.500 millions qui consolidera sa dette de guerre.

Cette émission se fera en deux parties distinctes. La première, qui ira du 8 au 22 mai, sera réservée aux porteurs des Bons municipaux et des Obligations quinquennales 1917 désirant échanger ces titres contre des Obligations de l'Emprunt de 1.500 millions. La seconde phase de l'opération sera la mise en souscription publique du surplus des nouveaux titres, non échangés contre des Bons ou des Obligations quinquennales. Cette souscription est fixée au 5 juin prochain.

Les Obligations du nouvel Emprunt seront de 500 francs au taux de 5 o/o, émises à 480 francs et productives d'un intérêt annuel de 25 francs, payables en deux coupons semestriels de 12 fr. 50. Elles participeront à six tirages de lots par an, d'une valeur totale de six millions, dont un lot de 1 million et 5 de 200.000 francs. Des coupures de 100 francs donneront droit au 1/5e des avantages attachés aux Obligations entières.

Un arrêté qui sera inséré au « Journal Officiel » et au « Bulletin Municipal » de la Ville de Paris fixera dans tous ses détails les modalités des opérations minutieuses et successives que comportera cette émission.

En résumé, la journée historique du 7 mai fût saluée par une recrudescence de fermeté qui s'est étendue à tous les groupes de la cote. L'activité et le volume des affaires traitées, qui vont en grandissant chaque jour, font bien augurer d'un avenir qui laisse place à tous les espoirs.

LE MASQUE D'OR.

---

# Comptoir National d'Escompte de Paris

L'Assemblée générale s'est tenue le 28 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission de contrôle et des Commissaires, l'assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'année 1918 qui se soldent, malgré l'augmentation croissante des charges, par un bénéfice de 15.797.464 francs 71, et a décidé la répartition de 35 fr. par action et de 4 fr. 757 par part de fondateur.

Bien que l'exercice ait été particulièrement troublé par les événements militaires et les précautions exceptionnelles qu'il importait de prendre, le Comptoir a pu assurer sans interruption le service de ses Agences de Paris et de la Banlieue; les Agences en France, dans les Colonies et à l'Etranger ont réalisé de nouveaux progrès.

En dehors du concours dévoué que le Comptoir n'a pas cessé de prêter aux opérations de crédit du Trésor, notamment aux placements et renouvellements des Bons et Obligations de la Défense Nationale, à l'échange des titres de pays neutres contre ces obligations, et à l'Emprunt de la Libération en rentes 4 o/o, il a ouvert ses guichets pour l'augmentation du capital et le placement d'obligations de nombreuses sociétés industrielles françaises. Il a participé à l'émission des Bons de la Ville de Paris et de l'Emprunt Marocain 5 o/o.

MM. Jules Rostand et R. Jameson, administrateurs sortants, ont été réélus, et MM. Lem, Naud, Simon et Sommier nommés administrateurs. M. Thirion a été élu membre de la Commission permanente de Contrôle.



# CRÉDIT LYONNAIS

## EXTRAITS DU RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

### *à l'Assemblée générale du 28 avril 1919.*

En 1918, comme au cours des années précédentes, votre Etablissement n'a pas cessé donner son concours au Trésor Public.

Le montant des Bons de la Défense Nationale souscrits par son intermédiaire ou es-nptés par lui s'est élevé à 7 milliards 849 millions de francs, soit une augmentation près de 1 milliard par rapport au chiffre de 1917.

La participation de vos clients au dernier emprunt 4 0/0 atteint, en capital nominal, milliards 364 millions de francs portant ainsi à 7 milliards 899 millions le montant iscrit par eux aux quatre emprunts de guerre déjà réalisés. Pour mesurer exactement ır effort à ce sujet, il faudrait ajouter à ce chiffre l'excédent net de leurs achats sur rs ventes depuis décembre 1915 ; nous vous avons, à plusieurs reprises, entretenu de travail de classement auquel votre Société a donné tous ses soins. Si l'on en tient npte, la part prise par vos clients dans les emprunts de consolidation atteint environ 0/0 de leur montant.

Votre inventaire a été établi d'après les méthodes sévères que vous avez bien voulu prouver à maintes reprises et dont les circonstances nous font un devoir impérieux.

| | | |
|---|---|---|
| Les bénéfices, déduction faite de tous frais généraux, charges, pro-ions, amortissements, dépenses de premier établissement et attri-tions statutaires, s'élèvent à........................... | Frs | 27.950.972,16 |
| Nous vous proposons de voter la distribution d'un dividende de frs 50 r action, soit........................................... | Frs | 25.000.000 » |
| Il restera, si vous adoptez cette proposition,.................. | Frs | 2.950.972,16 |
| i, joints au solde reporté des exercices antérieurs, formeront un total ........................................................ | Frs | 29.663.760,16 |

Sur cette somme, nous vous demandons de prélever vingt-cinq millions, afin de les por-r aux réserves qui atteindraient, après la passation de cette écriture, 200 millions.

Au moment où nous allons étendre notre réseau d'agences en Alsace et en Lorraine, nous paraît qu'il est de bonne administration de fortifier encore la situation de votre ablissement. Vous avez toujours suivi dans le passé cette ligne de conduite, dont les sultats vous sont connus.

| | | |
|---|---|---|
| Si vous approuvez ce règlement d'inventaire, en plus de l'acompte yé le 25 mars dernier, soit......................... | Frs. | 20 » |
| solde........................................ | Frs. | 30 » |
| ra mis en paiement le 25 septembre prochain. | | |
| Ensemble.. | Frs. | 50 » |

moins les impôts.

Les Administrateurs qui doivent sortir cette année sont : MM. le baron Brincard, llet et Madinier.

Ils sont rééligibles.

Nous avons décidé d'appeler dans votre Conseil d'Administration, M. Paul Platet, qui poursuivi à Lyon toute sa carrière et su se créer, auprès de la clientèle de votre Siège cial une situation faite de mutuelle confiance et d'estime. M. Platet est entré au Cré-t Lyonnais le 15 août 1890, il y a près de 29 ans.

Son âge nous permet d'espérer une longue et fructueuse collaboration et nous pensons e vous voudrez bien ratifier notre choix.

Nous avons le vif regret de vous annoncer la mort de M. Gabriel Chanove, qui faisait rtie de votre Conseil depuis le 23 mars 1905.

Par son travail et son talent, il s'était fait, à l'Etranger et en France, une place impor-nte dans l'industrie, les circonstances lui ayant permis d'exercer les dons très rares 'il avait reçus. Ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Mines de Paris, était entré en juin 1875 aux Etudes Financières du Crédit Lyonnais, en qualité d'in-nieur, si bien qu'il n'a pas cessé de travailler pour votre Etablissement pendant 44 ans.

Vous voudrez certainement vous associer à notre douleur.

---

Toutes les résolutions proposées par le Conseil ont été adoptées.

Le dividende a été fixé à frs. 50 » par action.

L'Assemblée générale a ratifié la nomination de M. Platet comme Administrateur, en mplacement de M. Bouthier, décédé, et a réélu MM. le Baron Brincard, Gillet, et Madi-er, Administrateurs sortants.

MM. Th. Vautier, P. Tresca, L. Forquenot et P. de Grétry ont été nommés Commis-ires des Comptes pour un an.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.